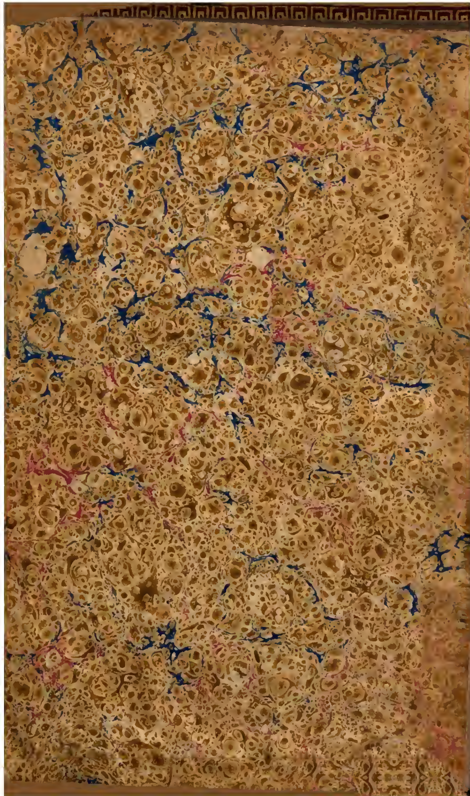




L'ÉGYPTIADE,

POËME HÉROÏQUE.

L'ÉGYPTIADE,

POËME HÉROÏQUE

EN DOUZE CHANTS,

Par M. l'Abbé AILLAUD, *Professeur de Rhétorique au Collége de Montauban.*





A PARIS,

Chez { LENORMANT, Imprimeur-Libraire, rue de Seine-St.-Germain, n.° 8;
PELICIER, Libraire, première cour du Palais Royal, n.° 10.

1813.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DU

POËME HÉROÏQUE DE L'ÉGYPTIADE.

L'ÉGYPTE offre toutes sortes de ressources à l'illusion, et l'esprit audacieux des poëtes peut s'en emparer avec succès. Ce *Nil* long-temps adoré des peuples qu'il abreuve, dont *Bruce* prétend avoir découvert les sources, qui embellit le pays qu'il féconde, dont les effets tiennent presque du prodige, ces pyramides qui ont lassé le temps, dont les antiques souterrains semblent être défendus par quelque divinité jalouse, ces ruines de *Thèbes*, entourées de grands souvenirs, non loin cette belle et malheureuse *Palmyre* que l'ame troublée cherche au milieu des déserts, et qui semble revivre dans ses débris, tous ces objets épars pour le voyageur et réunis pour le poëte enflamment le cœur et la pensée. C'est un sol inspirant qui appelle, fertilise le génie, et le place entre le sublime et

le sentiment. Voilà les véritables causes qui m'ont engagé à préferer l'expédition de Napoléon en Egypte à toutes les autres actions de ce héros. En Europe tout est connu, tout est visité, l'illusion y est perdue pour le vulgaire même. Je sais que les batailles mémorables d'*Arcole*, de *Marengo*, d'*Yena*, d'*Austerlitz*, de *Wagran*, ne laissent rien à desirer à la gloire militaire, que l'art de la guerre s'est développé sur ces divers théatres avec cette théorie profonde, qui n'espérant, ne craignant rien de la fortune, veut tout devoir à la prévoyance, qui a dépouillé notre ancienne tactique de ses erreurs, de ses préjugés, qui, sans nuire à la précision des mouvemens, a donné à la science des combats une hardiesse auparavant inconnue, et qui peut-être en ce genre ne laisse rien de grand et d'utile à inventer. Mais en rendant hommage à ces beaux faits d'armes, à ces immortelles journées, je ne reste pas moins dans une juste adm ration lorsque je réfléchis sur l'expédition d'Égypte, lorsque je pense aux difficultés sans nombre qui s'opposaient à nos succès, et qui eussent été insurmontables à tout autre qu'à Napoléon. On n'a peut-être pas assez calculé, quel eût été le sort d'une armée composée au plus de trente à quarante

mille hommes, jettée dans un autre continent, au milieu de plusieurs nations jalouses et effarouchées, sans le grand-homme qui en dirigea les opérations. Elle avait à la fois à combattre le gouvernement des beys, un peuple ignorant, corrompu, disposé à défendre ses propres chaînes; entre les gouverneurs de ce pays et notre armée tout était en opposition, la religion, la politique, les préjugés, les mœurs, les vices mêmes. D'un autre côté, s'agitait l'Angleterre alarmée d'un établissement français dans l'Egypte, contre lequel elle envoya dans son effroi, de l'or, des agens, de flottes, et des soldats. A ces obstacles joignez les forces de cinq *Pachalis* de la Syrie, dont l'importance se fit assez sentir à la fameuse battaille du *Thabor;* ajoutez ces nuées innombrables d'arabes, intéressés à nous disputer leurs désets, leur indépendance et leur brigandage. n'avions-nous pas encore à lutter contre les craintes et les ressources de l'empire Ottoman, dont les premiers éclats illustrèrent notre armée sur les rivages d'*Aboukir?* les élémens pouvaient compter eux-mêmes dans cette coalition. Parmi tous ceux qui se mêlent de raisonner sur la guerre, sur la politique, quel est celui qui ne serait point frappé de la force prodigieuse de génie et d'activité nécessaires à notre général en chef pour maintenir

son ascendant sur tant de points menaçans et opposés, pour diviser à l'infini une armée peu nombreuse, sans affaiblir nulle part la victoire, pour combattre tant de partis sans en laisser dominer un seul, pour éteindre des feux qui renaissaient sans cesse, en un mot pour conquérir et soumettre l'Egypte. Qu'on examine de sang froid quelle eût été la situation de notre armée sans la présence de Napoléon, lorsque les orages succédant les uns aux autres sans interruption, elle avait à comprimer les révoltes du *Caire*, les insurrections du Saïb, les légions de la Syrie, les hordes turbulentes du désert, les musulmans maîtres du fort d'*Aboukir*, et les secours de l'Angleterre. Je regarde cette conquête opérée avec si peu de moyens, comme un de ces problêmes militaires, dont la solution n'est que dans le génie de celui qui la conçue et exécutée. Et si l'intérêt des français, le bonheur du monde, les desseins de la providence n'eussent pas arraché le grand-homme au sol qu'il venait d'illustrer par ses prodiges, oserait-on mettre en doute qu'avec quelques secours versés de temps à autre par l'amiral *Gantheaume*, il n'eût fondé dans ce pays éloigné une colonie importante, dont les résultats auraient été incalculables. On sait que la ville d'*Alexandrie* était autrefois l'entrepôt du

commerce de l'Asie avec l'Europe, et ses antiques destinées pouvaient renaître insensiblement sous l'administration d'un héros à la fois général, législateur, homme d'état. Qui oserait nier qu'un plus long séjour de notre armée dans cette partie de l'Afrique, la connaissance de la langue nationale, des rapports, des communications plus intimes avec les peuples et les chefs des partis, des lois sages et tolérantes, la propagation des lumières, de grands services et de belles actions n'eussent ramené progressivement l'opinion égarée, triomphé de tous les obstacles, fait sentir aux arabes même les avantages de la civilisation, fait succéder la confiance à la crainte, et grossi notre armée de ceux qui l'avaient combattue? Ne serait-il pas raisonnable de présumer que les chrétiens opprimés et nombreux dans l'Egypte et dans les contrées voisines, ayant tout à espérer d'une autorité qui professait leur même culte n'eussent embrassé notre parti avec un espèce d'enthousiasme politique et religieux, que la chûte des pachas et des beys aurait consolidé pour toujours? Parvenue à cet état de prospérité, l'armée n'avait rien à redouter ni de la Porte, ni des anglais; elle devenait une puissance indestructible. La Perse ennemie naturelle des turcs eût redouté notre voisinage

et recherché notre alliance. L'entrée des Indes pour les français, des secours contre les turcs pour les persans eussent formé les conditions de ce traité, et la ruine du commerce de l'Angleterre fut devenue la conclusion et le couronnement de la plus vaste entreprise, que le génie des hommes ait jamais conçue ou pu concevoir.

C'est l'ensemble des observations, des apperçus politiques que j'offre au lecteur, qui m'ont déterminé à célébrer la conquête de l'Egypte ; son but avait cette grandeur, cette majesté que réclame la poësie épique ; et le théatre de cette même action, ce lointain nécessaire que le merveilleux recherche et qui le sert si bien. Il serait cependant possible que des esprits sévères jugeassent que c'est blesser les convenances que de chanter une conquête qui n'est plus en notre pouvoir. J'avoue que ce serait porter un peu loin le scrupule ; mais enfin il faut tout prévoir et répondre à tout. Je dirais alors à ces aristarques ombrageux qu'il suffit à la gloire de mon héros, comme à l'intérêt de mon poëme, que l'Egypte ait été entiérement soumise par nos armes, que c'était là le principal but de notre expédition, que la conservation de cette colonie était attachée au seul génie, et à la présence du chef illustre qui l'avait fondée. Je

pourrais ajouter que son départ commandé par les circonstances, devait nécessairement nuire aux suites de cet établissement. Les grandes révolutions dans les empires ne peuvent être l'ouvrage que des hommes du premier ordre. Eux seuls communiquent leur génie, l'élan de la victoire aux armées, et leurs inspirations les rendent invincibles. Quels que soient en effet les grands talens, et les vastes connaissances des généraux qui les secondent, peuvent-ils remplacer cette puissance morale et prestigieuse qui environne les hautes renommées? Otez *César* des plaines de *Pharsale*, Pompée sera le vainqueur; après le passage du *Granique*, laissez avancer les macédoniens en les privant d'*Alexandre*: *Darius* n'a plus rien à craindre. Si dans les champs mémorables de *Poitiers* les français n'avaient pas eu *Charles-Martel* à leur tête, *Abdérame* et les arabes eussent asservi l'Europe. Si ce raisonnement est vrai, s'il dévoile les mystères de la politique, s'il est enfin établi sur les causes des grands événemens, je dois en conclure que notre colonie égyptienne ne pouvait se soutenir sans son fondateur; la cession de cette province était donc inévitable. Qui oserait d'ailleurs croire sérieusement à la nécessité de conserver l'Egypte à la France pour avoir le droit d'en célébrer

la conquête ? Les prodiges opérés à *Aboukir*, au *Thabor*, aux pyramides, ont-ils été effacés par le traité qui nous priva de ce pays ? N'est-il pas en tout temps permis à un poëte d'en rappeler le souvenir ? Eh ! qu'importait au succès de l'Iliade que les rivages troyens appartinssent aux grecs ou à quelques peuples de l'Asie. La *Palestine* n'était plus au pouvoir des chrétiens lorsque *Le Tasse* composa sa *Jerusalem délivrée*. Je crois avoir assez réfuté les absurdes objections qu'on pourrait élever contre le sujet de mon poëme ; il ne me reste plus qu'à développer le plan du vaste ouvrage que j'ai entrepris.

Conformément aux règles de la poësie épique, j'ai dû non seulement m'éloigner de l'ordre didactique des événemens, mais encore introduire quelques changemens dans le fond même des choses. L'expédition d'*Egypte* n'a pas besoin de moi pour être connue dans tous ses détails. Plusieurs historiens acteurs ou témoins dans cette entreprise mémorable l'ont racontée, exposée d'une manière exacte, précise, et n'ont laissé rien à desirer à cet égard. C'est à ces sources où mes contemporains iront chercher la narration scrupuleuse des faits. Les poëtes sont trop accoutumés à entourer la vérité du prestige des fictions, pour faire article de foi en matière historique.

Toute réclamation contre cette heureuse licence serait une nouveauté scandaleuse en littérature. Ce qu'on peut juger de vrai dans *l'Iliade* se réduit peut-être à la prise de Troye, aux noms des princes grecs et troyens qui occupèrent le champ de bataille, et aux diverses aventures qui, après l'événement, agitèrent les vainqueurs et les vaincus. *L'Enéïde* d'un bout à l'autre n'est qu'un véritable roman, fondé sur une vieille tradition, qui faisait descendre les fondateurs de *Rome* d'*Enée*, prince troyen. Ce qu'on sait de positif relativement au poëme du *Tasse*, c'est que *Godefroi de Bouillon*, à la tête de vingt mille croisés, s'empara de la ville de Jérusalem ; le reste est indépendant de l'histoire et appartient à l'imagination du poëte. Il est cependant nécessaire de convenir qu'il ne m'est pas permis de pousser la licence si loin, qu'en célébrant une action si récente dont le héros, les principaux acteurs vivent encore ; il serait ridicule de les soumettre à d'indécentes métamorphoses, aux pièges d'une nouvelle *Armide*, de les transporter par enchantement au bout de l'univers, ou de les faire voyager dans les enfers. *Ismen* ne doit pas sur ce théatre déployer la puissance de son art par des effets puérils, ni retarder la prise du *Caire* par le charme d'une forêt. Ces inven-

tions romanesques auxquelles *Le Tasse* et *Virgile* doivent cependant leurs plus beaux vers me sont sévérement interdites. Mais ne dois-je pas éviter un autre écueil avec le même soin et la même précaution ? Ne serait-ce pas s'exposer à un naufrage certain en imitant l'inconcevable pusillanimité de *Lucain*, qui pense envahir le titre de poëte épique en s'offrant à nous sous les formes d'un historien ? Sa *Pharsale* n'est autre chose qu'une gazette mise éloquemment en vers, et le peu de merveilleux qu'il y a employé est si grave, si ténébreux, si monotone, qu'il répand sur tout son ouvrage une uniformité de diction et de coloris propre à fatiguer le lecteur, sans lui procurer un moment les illusions de l'*Epopée*. Je dois donc prendre un juste milieu entre la timidité de *Lucain* et la licence du *Tasse* et du *Camoëns*. Je dois respecter la vérité dans toutes les grandes actions qui se sont passées en Egypte, et mes fictions ne doivent point blesser l'art si délicat des convenances. Aussi retrouvera-t-on dans mes chants, à peu près comme dans l'histoire, la prise d'Alexandrie, les manœuvres de l'Angleterre, les victoires de *Chébreisse*, d'*Aboukir*, la conquête de la *Syrie*, le combat du *Thabor*, les beaux faits d'armes des généraux *Dessaix* et *Davoust* dans la haute Egypte, la création d'un *Ins-*

titut et les établissemens sans nombre qui illustrèrent mon héros dans ces contrées lointaines; et si dans la célèbre bataille des pyramides je mêle à la vérité des faits quelques ornemens étrangers, j'en ai le droit comme poëte, et sans cette licence, il faut renoncer à composer une épopée consacrée à la gloire du grand-homme qui mérite le plus d'en obtenir les honneurs.

Quel homme en effet pourrait me faire un crime d'avoir altéré les faits dans tout ce qui concerne les événemens relatifs à la ville du *Caire*? Il est certain qu'après la victoire des *pyramides*, les français entrèrent sans obstacle dans la capitale de l'*Egypte*; mais si je m'étais asservi à suivre méthodiquement la vérité, où aurais-je établi le théâtre d'une action principale et dominante, un centre commun d'opérations exigées par les lois de l'*Epopée*? Il a donc été nécessaire, indispensable de présenter une partie du *Caire* extrêmement fortifiée, d'en faire l'objet d'un siège long et opiniâtre, d'attacher à la prise de cette ville la conquête et la soumission de l'Egypte. Le point véritablement essentiel, une des grandes difficultés de l'art consistaient à saisir le caractère du héros qu'on voulait célébrer, de le peindre avec sa vaste pensée, de le faire agir avec son activité sans bornes,

de le produire dans ses actions militaires avec cette profondeur et cette précision qui le caractérisent, de conserver à son génie cette majesté qui nous étonne, de donner à ses harangues cette élévation, cette vivacité, cette noblesse de style et d'idées, ce nouveau genre d'éloquence dont il est le créateur, cet enthousiasme enfin de grandes choses qui les inspire et les fait exécuter. Et quand bien même un poëte serait assez heureux pour rendre avec autant d'élégance que de justesse les principaux traits de ce phénomène politique et militaire, sa tâche ne serait pas remplie. Ce n'est pas assez de dessiner *Hercule*, il faut en outre que les portraits de ses compagnons d'armes, de *Philoctète*, de *Pirithoüs*, de *Jason*, de *Thésée*, soient conformes à la vérité, distinguent leur physionomie particulière. Par cette allégorie, je donne clairement à entendre, qu'après avoir bien médité le caractère de mon héros, après m'être efforcé de le présenter dans mon poëme, avec tout l'éclat de sa gloire, sans jamais le faire descendre de la hauteur où il s'est placé lui-même, je ne dois ensuite pas moins être occupé de peindre ses illustres lieutenans, et de conserver dans les portraits que j'en fais les nuances et les modifications qui les font plus ou moins ressortir. *Diomède*, *Ajax*, *Ulysse*, *Hector*,

Hector, sont tous d'excellens guerriers sans posséder tous au même degré, l'éclat, la profondeur, la prudence, l'impétuosité. C'est à l'art du poëte de saisir et de rendre les traits saillans, ou presque imperceptibles, qui graduent le mérite des acteurs mis en scène; mais c'est précisément en ce genre de travail que naissent les difficultés de l'art, et que son impuissance absolue se manifeste dans les sujets modernes.

L'usage de la poudre et les changemens introduits par elle dans le système théorique de nos guerres, répandent sur les descriptions de nos batailles, je ne sais quelles couleurs générales et monotones, qui les font ressembler au froid récit de nos gazettes. En effet lorsque les hommes combattaient corps à corps, qu'on enfonçait les légions romaines, la phalange de Macédoine, ou les bataillons triangulaires des anciens francs, le champ du combat était un vaste théâtre, dont une épaisse fumée ne dérobait pas la vue, ou tous les mouvemens étaient en évidence. Les principaux chefs des armées belligérentes s'y mesuraient entr'eux, y déployaient sous des formes diverses et terribles, leur courage, et en quelque sorte leurs vices et leurs vertus. On y remarquait la générosité de *Tancrede*, à côté de la perfidie d'*Argant*. Dans l'ancienne tac-

tique, le général en chef avait pour lui le génie, l'ordonnance du plan, mais, dans l'exécution, les autres chefs de l'armée ne lui cédaient ni en force ni en bravoure; souvent même ils se couvraient d'une gloire plus éclatante. Sous ce rapport *Achylle* l'emporte sur *Agamemnon*, *Renaud* efface *Godefroy*. La tactique des temps passés donnait aux poëtes la faculté d'établir un certain équilibre entre les actions des guerriers qu'ils voulaient célébrer, et par la gradation raisonnée des caractères et des nuances, ils composaient un tableau parfait d'harmonie et de couleurs. Le champ de bataille était alors un véritable drame, dont l'action s'étendait du chef jusqu'au dernier soldat, et dont les premiers rôles étaient distribués entre les principaux guerriers. Dans nos combats modernes tout est subordonné au général, son génie gouverne tout, nul mérite ne rivalise avec le sien; il a lui seul la gloire ou la honte des événemens. Il résulte donc de mes observations, qu'en prenant pour sujet une action récente et surtout contemporaine, le poëte est condamné à faire agir ses personnages avec les mêmes armes dont ils se sont servis; et dans cette hypothèse, les chefs dépouillés de la pompe chevaleresque, n'exerçant leur courage qu'à l'oubli des dan-

gers, étrangers presque aux mouvemens qu'ils dirigent, moins remarquables par ce qu'ils font que par ce qu'ils font faire, et dont le bras est oisif lorsque leur génie renverse les ennemis. Peuvent-ils frapper l'imagination comme les *Achylle*, les *Hector*, les *Diomède*, les *Turnus*, dont les armes, les chars, l'éclatante parure, les boucliers étincelans éblouissaient l'armée déjà entraînée par leur valeur ? Et des combinaisons savantes peuvent-elles remplacer dans nos tableaux poétiques le spectacle imposant des combats singuliers, où le jeu des forces du corps se joignait au développement des passions les plus énergiques ? C'est la privation de tant de ressources qui rend la peinture de nos actions militaires si terne, si peu variée, et fait ressembler deux armées à deux grandes machines qui se heurtent, se repoussent, et dont la mieux organisée reste maîtresse du champ de bataille.

On me dira peut-être que notre nouvelle manière de combattre exige de nos généraux beaucoup de génie, de vastes connaissances, des conceptions profondes, hardies, et qu'en cela ils surpassent les généraux de l'ancienne tactique, j'en conviens : mais en leur rendant cet hommage bien mérité, il n'en résulte pas moins que les plus beaux plans d'attaque et

de défense, que les manœuvres les plus habiles ne sauraient offrir au poëte, dans le système actuel de nos guerres, les mêmes avantages que présentaient autrefois le combat des trois *Horaces*, ou les luttes de nos anciens chevaliers dans les batailles ou dans les *tournois*. On est donc forcé d'avouer que l'action des officiers supérieurs, depuis l'invention des armes à feu, est moins éclatante, moins ostensible, et qu'elle se refuse aux images de la poësie. Voilà l'inévitable écueil, où ira se briser toute entreprise épique, ayant pour objet un sujet moderne. Pour rendre cette vérité sensible admirez l'étonnante variété des combats d'*Homère*, *du Tasse*, et osez les comparer à ceux que *Voltaire* a introduits dans son *Henriade*. D'un côté je vois des tableaux vastes et brillans, où les faits, le courage des héros se reproduisent sous mille formes surprenantes, tandis que de l'autre côté je vois des toiles courtes et rembrunies, où l'image la plus frappante est celle du peintre luttant avec les difficultés et forcé de se ranger le premier au nombre de vaincus. Qui oserait mettre en doute que les vers soporifiques composés sur le désastre de *Lisbone* ne fussent le véritable sommeil du génie de *Voltaire* si son poëme sur la bataille de Fontenoi n'existait pas ? et dans ce dernier ou-

vrage écrit avec plus de prétention que le précédent, peut-on inculper avec justice un excellent poëte, lorsqu'on ne doit accuser que la stérilité de nos théâtres militaires, toutes les fois qu'il s'agira de dessin et de couleurs. Du reste je puis étayer mon assertion par des exemples tirés de la *Henriade*, et, pour convaincre mon lecteur, opposer Voltaire à Voltaire même. En effet, qu'on établisse un parallèle entre les faibles traits dont sont crayonnés la bataille d'*Ivry*, le siège de *Paris*, et le récit pittoresque du combat du vieux d'Ailly avec son fils. Tous les suffrages ne seront-ils pas pour ce dernier tableau? Chose vraiment remarquable, que le morceau le plus vanté de la Henriade soit précisément celui qui nous retrace une image de ces combats singuliers qui embellirent les poëmes épiques avant l'invention de la poudre. Ce qui prouve évidemment que l'art de produire en grand, de nuancer les caractères distinctifs des héros entr'eux est si fortement lié au système militaire des anciens, qu'il devient impossible d'obtenir un pareil succès dans la peinture de nos batailles modernes. Qu'on examine, qu'on calcule l'action, les divers mouvemens de nos armées lorsque la scène s'engage, on se convaincra aisément qu'elles peuvent charmer le génie, jamais l'illusion.

Pour ménager un tableau d'effet, puis-je isoler l'action de celui qui dirige une charge brillante de l'action de ceux qui l'exécutent? Me sera-t-il permis de peindre, par exemple, le duc de *Montebello*, mourant glorieusement à la tête de sa division, se précipitant lui seul au milieu des ennemis, avec le dessein d'en triompher tout seul? Puis-je, le transformant en nouvel *Achylle*, donner aux accens de sa voix cette force magique qui intimidait les troyens? Comme *Renaud* se déchaînera-t-il contre une garde nombreuse, ou à l'entrée d'un pont, renouvellera-t-il l'audace fabuleuse d'*Horatius-Coclés*? Combien de pareils tableaux, si bien accueillis autrefois, seraient de nos jours étranges et ridicules, lorsqu'on songe que le plus lâche des combattans peut avec une arme à feu renverser le guerrier le plus intrépide! On doit donc se borner à représenter le duc de *Montebello* agissant avec ses soldats, leur communiquant l'élan de son courage, le mépris de tous les dangers, et pour cela un seul trait suffit. Il n'en était pas ainsi, lorsque le fer seul servait les intérêts des rois et des peuples, et que les forces physiques étaient d'un si grand secours dans les batailles : rien ne gênait alors l'extension des idées et des tableaux. Comme en effet il n'est point de

grand ou de petit état qui n'ait vu naître dans son sein des hommes d'une force de corps extraordinaire ; que si la fable nous vante ses *Hercule*, l'histoire nous cite avec orgueil ses *Samson*, ses *Milon*, de *Crotone* : dès-lors ces exemples, les opinions reçues ont donné un libre cours à l'imagination des poëtes ; et ils ont pu, dans leurs créations hardies, rendre vraisemblables les prodiges attribués aux *Achylle* et aux *Hector*. D'après le raisonnement que j'établis, ne pourrait-on pas légitimement présumer qu'on n'a pas assez réfléchi sur l'influence du système militaire des anciens, sur l'esprit des poëtes, puisqu'elle leur a fourni les couleurs larges et variées dont ils ont enrichi leurs compositions. Je sais qu'on s'extasie avec raison en contemplant l'étonnante diversité de caractères qu'on remarque dans l'Iliade : cet ensemble, je l'avoue, m'étonne, m'éblouit ; mais Homère avait pour lui, non-seulement la magie des guerres antiques, mais même encore une source abondante d'images et de pensées où il a puisé le premier. Ainsi (sans prétendre renouveller les folies littéraires de la Mothe-Oudard), ne pourrait-on pas soutenir que pour peindre ses guerriers, Homère ne dût éprouver d'autres embarras que celui de bien choisir les modèles

que lui offrait la société des Grecs, et de dépouiller une mine qu'Orphée n'avait fait qu'entrouvrir. Homère saisit sans concurrence, sans rivalité le plus beaux traits des vertus et des talens militaires, les principes les plus lumineux de la morale et de la politique. L'univers lui déploya toutes ses couleurs, il s'empara des plus belles; nul ne l'avait devancé dans l'Epopée : en copiant la nature il devint créateur. Ce poëte écrivait d'ailleurs chez une nation qui sortait des forêts depuis peu de siècles, qui exerçait son enthousiasme plus que son raisonnement, qui, possédant la franchise et l'énergie de l'adolescence, et n'étant pas usée par un long spectacle de grandes choses, se plaisait aux idées romanesques. Il pouvait donc embellir ses tableaux du prestige des temps héroïques. Mais nous, découragés par les formes monotones de nos combats, nous, nés peut-être dans la vieillesse du corps social, désenchantés sur le présent par les fables de l'antiquité, opposant presque toujours les prodiges passés aux prodiges plus grands dont nous sommes les témoins ; nous égarés par nos sophistes, desséchés par l'esprit d'analyse qui décompose les hommes et leurs actions, comment donnerons-nous à nos héros ces couleurs vives et hardies qui doivent

caractériser les travaux épiques ? Pourrons-nous plaire à des lecteurs qui condamnent les poëtes à la timidité des historiens, en renvoyant le merveilleux au pays chimérique des fées. Nous voilà donc réduits à peindre nos personnages avec une austère vérité, sans rien accorder à l'illusion, aux ornemens, et par conséquent à faire revivre des caractères déjà connus. Quoique né dans un siècle moins difficile que le nôtre, *Virgile*, si admirable d'ailleurs, vint se briser à cet écueil dans la partie qui concerne l'invention, tandis que le *Tasse* mieux servi par les opinions de son temps, en ressuscitant sous d'autres noms, en présence des murs de *Solime*, les divers guerriers qui renversèrent la ville de Troye, Triompha d'Homère lui-même ; et le même poëte, en ajoutant à ces heureux larcins les caractères neufs de Tancrède et de Soliman, épuisa peut-être toutes les ressonrces du génie. Si donc les plus helles images, les principales beautés de la poésie épique, si, en ce même genre, tout ce que les passions ont de plus profond, de plus énergique, si les plus beaux détails de la nature ont été recueillis, enlevés par nos dévanciers, si cette branche de la littérature ressemble à un champ dépouillé par la faulx du mois-

sonneur ; si, d'un autre côté, le merveilleux qui combattrait cette stérilité, est impitoyablement proscrit par un système ennemi de tout agrément, que reste-t-il à l'ambition de l'Épopée, si ce n'est l'impuissance d'un art épuisé par ses premières créations ?

Découragé par cette idée affligeante, j'aurais sans doute renoncé à composer un poëme épique, si je n'avais été persuadé que, dans le sujet que j'embrassais, les choses, pour avoir de la grandeur, n'ont pas besoin du secours de l'imagination ; si je n'avais pensé qu'une révolution sans exemple, la fondation d'un vaste empire, l'ordre social rétabli tout-à-coup sous de nouvelles formes politiques, un enchaînement rapide de victoires et de conquêtes que la fable n'aurait osé concevoir. Cinq siècles de gloire romaine disparaissant devant les prodiges de quelques années, donneront, en les retraçant à la vérité même, les couleurs séduisantes de la magie ; si je n'avais été enfin convaincu qu'un héros qui réunit en lui l'éclat d'*Alexandre*, la profondeur de *César*, l'activité de *Charlemagne*, n'a besoin pour intéresser que d'être peint tel qu'il est. Eh ! qui pourrait croire que les illustres capitaines qui combattirent sous lui, dont le courage, le dévouement

sans bornes les rend dignes de soutenir la main qui soutient elle-même l'univers, eussent besoin du secours de l'art, et de l'exagération des romans, pour plaire à un peuple enorgueilli de leurs prodiges.

Il est donc incontestable que le sujet que mon admiration m'a fait embrasser peut se passer de tout ornement, et commande l'intérêt par lui-même. Il est par conséquent moins exposé que tout autre que j'eusse pris à sa place aux inconvéniens que j'avais à redouter, je veux dire à l'épuisement des fictions épiques, et au défaut de couleur pour la partie militaire. Mais peut-être quelque amateur exclusif de la langue des grecs et des romains, me déclarera, très-positivement, qu'on doit renoncer à écrire des Épopées en vers français; et que, quel que soit l'éclat du sujet que l'on traite, il sera toujours affaibli par la sécheresse d'un idiome toujours rebelle pour les images épiques. Je sais que cette opinion généralement répandue a été trop légérement avouée; et comme je pense le contraire, je m'efforcerai de détromper l'esprit des jeunes gens, qui, faute d'expérience, propagent ou reçoivent des sophismes comme des vérités, en déroulant à leurs yeux les ressources variées d'une langue

dont on méconnaît trop souvent et les richesses et le génie.

Cependant, avant de réfuter le système ridicule qui l'a proscrit dans les sujets héroïques, je crois devoir la faire reconnaître comme une langue du premier ordre, digne d'être comparée aux plus belles de l'antiquité. Pour obtenir ce résultat, je crois avoir le droit d'appeler ainsi toute langue qui, joint à la facilité d'exprimer toute pensée quelconque, la précision et l'élégance, qui, propre à tous les tons et à tous les genres, les rend tous avec le même succès, qui répand sur les sciences les mêmes agrémens dont elle embellit la littérature, qui couvre de fleurs les plus arides détails, qui s'élève, se rapetisse avec dignité, descend, se joue, discute, s'exalte, se passionne, atteint la profondeur et le sublime : eh bien ! ces rares qualités ne sont-elles pas les véritables attributs de la langue française ? La langue italienne triomphe dans la peinture des plaisirs, la langue allemande dans les scènes pastorales, dans les sujets qui demandent de la force, et manque de mots pour peindre les idées morales. La langue anglaise a le délire de la mélancolie, l'énergie des teintes sombres, et se refuse au genre riant. La langue castillane, infectée par le long séjour des

arabes a les vices et l'éclat des langues orientales, elle sert mieux la métaphysique du cœur que celle de l'esprit, l'imagination que le raisonnement. La langue française seule ne connaît aucunes bornes, et ne s'arrête qu'avec la pensée; gracieuse dans le madrigal, légère dans le vaudeville, folâtre, gaie, dans les chansons, elle a un abandon aimable et varié dans les épîtres; elle a tous les termes propres pour *Thalie* et *Melpomène.* Dans les descriptions riantes, elle a la fraîcheur de l'aurore, le sourire d'un beau jour; dans l'élégie, la sombre couleur des tombeaux, elle tonne comme les orages, elle a le cri du désespoir, elle ennoblit jusques à la charrue. Dans la prose son triomphe est encore plus beau; elle enrichit l'éloquence, l'histoire, le style épistolaire: sans crainte de s'égarer elle s'engage dans le labyrinthe de la métaphysique; elle décrit avec vérité les lieux, les mœurs, les hommes, les empires, l'organisation de l'univers; elle est élégante même auprès des fourneaux de la chymie; elle est souple et flexible comme les élémens que la *Voisier* décompose. L'un des caractères distinctifs de la langue française, c'est qu'elle n'est pas transpositive, que la construction des mots y suit celle de la pensée, qu'elle est harmonieuse par elle-

même, tandis que tant d'autres langues ne le deviennent que par le bouleversement grammatical des mots, qu'aucun idiome ne peut l'égaler dans le style naïf; qu'elle est fixe, invariable, qu'elle ne change point avec les constitutions de l'état; qu'elle seule, parmi les langues vivantes, sera toujours celle de l'Europe; et qu'enfin si elle ne cède à aucune de ses rivales, tant anciennes que modernes, pour rendre la pensée du génie, elle l'emporte sur toutes lorsqu'elle fait parler la raison.

Telle est l'opinion bien réfléchie que j'ai conçue du mérite de la langue française; et si les écrivains qui ont succédé à ceux du siècle de Louis XIV, avaient constamment marché sur les traces des illustres fondateurs de notre langue, elle se serait conservée dans son éclat et dans toute sa pureté; mais de même que des sophistes politiques altèrent quelquefois les constitutions des états, de même des sophistes littéraires dénaturent par des innovations funestes le bon goût, la pensée et les expressions; de ces abus naissent les dégradations insensibles des plus beaux idiomes. Fontenelle porta le premier des coups funestes à la langue française. Buffon, les deux Rousseau, Voltaire, Montesquieu lui rendirent ses graces et son énergie; mais, hélas!

de nouveaux conspirateurs s'armèrent pour la détruire encore; et la langue française, si belle dans Bossuet, Racine, Massillon, devint fade dans les vers de *Dorat*, larmoyante, fastidieuse dans la prose de d'*Arnaud*; pesante, rocailleuse dans *Le Mierre*; froide, obscure dans *Condorcet*; sèche et pointilleuse dans d'*Alembert*; ambitieuse dans *Rainal*; emphatique; exagérée dans *Thomas*; monstrueuse dans *Dubelloy*, et inintelligible dans *Diderot*.

Mais ce n'était pas assez de la défigurer par un arrangement bizarre soit dans l'ordre de la construction, soit dans la nature des mots, soit par l'incohérence des métaphores, soit par la prodigalité des ornemens, soit par des formes lourdes ou pédantesques, on poussa encore les prétentions plus loin. A l'aide d'un néologisme impur et mal digéré, on se ligua pour enrichir la prétendue pauvreté d'une langue qui avait produit la Henriade et Iphigénie. On répandit dans la littérature un si prodigieux débordement d'expressions vieillies, inconnues ou proscrites; qu'on eût dit qu'une colonie de tartares avait mêlé à notre langue si harmonieuse et si polie les accens rudes et sauvages de leurs déserts. C'est en vérité une chose bien plaisante que de voir *Marmontel*, détracteur couronné de Boileau, s'applaudir de ses vallées *Ombreuses*; *Le Mierre* d'avoir *ras-*

séréné l'horison ; et que dire de M. de *Mirabeau*, qui dans une certaine correspondance, oubliant toute pudeur, toute modération déroule avec sa confiance tribunitienne, une nombreuse série de mots nouveaux, qui n'ont pas été accueillis comme ses sophismes. Quoique soutenue par quelques traits d'éloquence, sa célébrité s'est évanouie comme un songe. Je défie qu'on cite de cet auteur un seul ouvrage digne d'être présenté aux jeunes élèves comme un modèle de style ; nos passions ont fait toute sa gloire.

Mais les légers nuages qu'une affectation ridicule veut élever sur l'une des langues les plus pures et les plus éclatantes, ne résistent pas long-temps à la vivacité de ses rayons, et elle reparaît bientôt dans toute sa gloire et dans toute sa perfection. Telle est l'opinion bien réfléchie que j'ai osé former sur le mérite de la langue française. Mais comme (ainsi que je l'ai dit plus haut) il existe encore parmi nous un préjugé assez répandu, qui, tout en avouant ses succès dans tous les autres genres de littérature, s'obstine pourtant à lui refuser le plus noble de ses avantages, en proclamant son impuissance pour la poésie épique ; il m'importe de la justifier contre cette injuste inculpation. M. de Malézieux, homme d'une très-vaste

érudition,

érudition, mais pas exempt de la manie des paradoxes, prétendit un jour, peut-être en s'égayant, que les français n'avaient pas la tête épique. Le patriarche de Ferney recueillit cette anecdote, la répandit avec affectation; et une opinion inconsidérée, disons mieux, une plaisanterie devint tout-à-coup un dogme littéraire; mais, enfin, opposons des raisons à des épigrammes, et des preuves à des sophismes. Quel est en effet le sceptique assez déhonté qui oserait douter sérieusement, que le peuple le plus disposé aux grandes, aux nobles entreprises, à celles qui tiennent aux idées héroïques et chevaleresques, puisse mettre dans ses vers l'élévation qu'il trouve dans ses actions et dans ses sentimens? En convenant donc que notre esprit national, si analogue à celui des grecs et des romains, doit nécessairement s'élever par l'impulsion de la nature jusques à la hauteur des idées épiques, il n'y aurait donc que la prétendue timidité de notre langue qui pût s'opposer à tout l'éclat de leur développement. Objection absurde qu'il est aisé de renverser. Il me semble, en effet, que pour dépouiller notre langue de la faculté de réussir dans l'Épopée, il faudrait lui disputer ce degré d'élévation et de chaleur, état naturel

du style héroïque qui consiste dans la vivacité et dans la hardiesse des métaphores.

Je ne disconviendrai pas que les langues grecque et latine, plus abondantes en tropes, en figures, en tours orientaux, n'aient en cela de plus grandes ressources contre la monotonie du style. Je ne puis nier encore que notre langue n'ait acquis ce degré de perfection, d'ordre, de clarté, cette limpidité, cette transparence de diction qui la caractérisent que par de grands sacrifices en tours hardis, en images et en licences métaphoriques. Révolution inévitable dans l'idiome d'une nation qui cultive avec le même succès les sciences et les lettres. Les mots doivent y avoir moins d'acceptions, l'imagination moins d'écarts, le langage moins de caprice et d'indépendance. Telle est la situation où se trouve l'idiome français. Mais le jugement qui a présidé à sa perfection n'a rien ôté à son enthousiasme ; et pour être plus sage, il n'en est pas moins sublime, parce que le vrai sublime consiste dans la vérité des images et de la pensée. Libre dans son essor, la langue française n'est gênée que pour l'abus des licences. Elle rejette le faux, le clinquant, l'exagéré, l'intempérance d'expressions. Elle ne veut pas que les zéphirs possèdent, dans l'auteur de

l'Ode à la Fortune, le droit de *fondre l'écorce des eaux*. Dans *Théophile*, elle défend à la *charrue d'écorcher la plaine*. Elle n'entend pas que *Benserade* appelle le *déluge*, la *lessive de la nature*; elle s'indigne lorsque Poliphonte dit à Mérope : *vos appas encor dans leur printemps peuvent s'effaroucher de l'hiver de mes ans;* et Boileau lui-même, malgré ses services, et son titre de législateur, ne violera pas la loi des régimes, sans s'exposer à nos murmures. Ennemi de l'indépendance, notre idiome prescrit des bornes à l'audace des tropes, sans jamais priver la pensée de la liberté et du choix dans les expressions; il répand des images naturelles, il cherche des rapports vrais entre le mot propre et le mot figuré; il préfère des richesses solides à des richesses fastueuses; et s'il se plaît à embellir nos conceptions, il se refuse à les ensevelir sous le poids des ornemens. Il ne veut pas que le même mot se reproduise souvent sous de valeurs différentes, et soit soumis à des métamorphoses continuelles; et tandis que les romains employaient toutes les idées accessoires pour représenter l'idée principale, chez les français le mot *vaisseaux*, par exemple, ne peut être représenté dignement que par le mot *voiles*.

Cependant malgré les difficultés élevées dans notre littérature par un goût sévère, délicat, les belles imaginations n'en opèrent pas moins des prodiges, et notre poésie, pour être dépouillée de quelques extravagances harmonieuses, ou de quelques figures énigmatiques n'en rivalise pas moins avec les productions les plus vantées de l'antiquité. *Racine* a-t-il trouvé notre langue timide et rebelle, lorsque s'abandonnant à la noble hardiesse de son génie, il a créé cette belle métaphore, *de David éteint rallumer le flambeau ; Corneille*, dont la pensée maîtrise si souvent l'expression, a-t-il connu des entraves lorsqu'il a écrit le premier, *dévorer le règne d'un moment.* La langue hébraïque a-t-elle jamais été plus magnifique en images que le style presque divin d'Athalie ! Notre langue enfin a toujours été docile, belle et inépuisable, lorsqu'elle a été exercée et travaillée par des écrivains d'un mérite supérieur. S'est-elle refusée à peindre dans les drames énergiques de *Crébillon* le sombre coloris des fureurs et des forfaits ! la profondeur de la politique dans les vers sublimes de Corneille, toutes les passions dans les drames inimitables de *Racine* ; n'a-t-elle pas fourni a Rousseau l'élévation de la poésie lyrique, à *Délile* sa palette variée pour les descriptions, à Mo-

lière le sel, la finesse, les graces du dialogue comique; à madame *Deshoulières*, à *Tréneuil* la mélancolie des tombeaux, à *Gresset* enfin tous les charmes de la poésie érotique. Eh bien! n'ai-je pas énuméré tous les genres de pinceaux et de couleurs nécessaires à la poésie épique? notre langue n'est donc privée d'aucun genre de style. Ce qui vient à l'appui de mon assertion, c'est que le morceau de poésie le plus beau dans notre idiome, et peut-être dans toutes les langues, est le récit de la mort d'Hippolyte, et ce récit appartient dans son ensemble à la poésie épique, et semble étranger à l'école de Melpomène. Les confidences de *Mithridate* à ses enfans sont du même genre, ainsi que l'énergique description d'une tempête dans la tragédie d'*Idoménée*, et le tableau politique du monde qne Mahomet expose à Zopire en vers si beaux et si magnifiques.

Il éxiste pourtant en France un grand obstacle aux succès de la poésie épique, mais il ne faut accuser ni notre esprit national, ni notre langue; mais bien plutôt cet esprit analytique, qui des sciences dont il est le régulateur, a étendu sa domination jusques sur la littérature, qui pèse la pensée, énerve l'expression, place froidement le compas auprès de la lyre, glace l'enthousiasme, pros-

crit les rêves de l'imagination, combat les illusions les plus douces, soumet à ses calculs le génie, les passions, le merveilleux lui-même, et quand la raison est satisfaite refuse tout à l'harmonie. Dans le creuset austère de l'abbé de Condillac, les œuvres du plus censé de nos poëtes ne se réduiraient-elles pas a quelques pages ? Qu'est-il cependant résulté de ce renversement de principes, que la langue est devenue pusillanime, que les fictions ingénieuses n'ont pu plaire à des lecteurs graves, qui regardent le coloris poétique comme un prestige fallacieux élevé sur les ruines du bon sens. A Dieu ne plaise que je prétende attribuer aux mathématiques, dont les services immortels méritent la reconnaissance de l'univers entier, la décadence de notre langue. Les Pascal, les Lacondamine, les Décartes, les Leibnitz nous ont assez prouvé qu'elles s'associent avec éclat à l'éloquence, au génie littéraire et qu'elles sont autant utiles aux grands écrivains, qu'elles le sont à la prospérité des empires. Je me borne à inculper seulement l'abus étrange qu'on a fait dans le siècle passé de l'esprit analytique. Si donc loin d'être accablé par l'opinion désespérante du jour, si loin de se déclarer l'esclave d'un préjugé ridicule, Voltaire eût osé franchir son siècle et arriver jusques aux grands modèles, cet excellent poëte eut com-

posé un poëme épique, digne de son génie ; de notre nation et de notre langue.

Mais il est temps de revenir à l'exposition du plan de mon poëme dont trois longues digressions m'ont peut-être trop éloigné. Avant de les entamer j'avais justifié je crois la nécessité de faire le siège du Caire pour établir un centre commun d'opérations militaires. Après ce premier travail, mes regards devaient chercher à se reposer sur l'Egypte ; je devais tracer l'histoire rapide de ce pays, pour faire connaître les révolutions qu'il avait éprouvées, ainsi que le gouvernement des beys. Il fallait ensuite mettre à la tête du parti de l'opposition un chef digne de le conduire et de lutter avec mon héros. Sans ce préliminaire, dès le premier vers mon poëme tombait en langueur. Mais où trouver ce concurrent ? Il n'éxistait nulle part ; je devais le créer. Sans doute parmi les nombreux capitaines qui se mesurèrent avec notre armée, on remarqua dans quelques uns de l'audace, du caractère, des talens militaires. Mais cela ne suffisait pas. J'avais besoin d'un homme du premier ordre, capable de concevoir et d'éxécuter un plan vaste et général de défense, et de lier les nations voisines à ses passions et à ses intérêts. C'est du choc continuel de deux grands-hommes entr'eux que

naissent les succès du drame et de la poésie épique. C'est le mérite de *Turnus* qui relève la gloire d'*Enée ;* sans *Hector* Achyle serait moins admirable. Pour obtenir ce résultat, je résolus de prendre ce chef important dans l'un des beys qui avaient la principale autorité : j'avais à choisir entre *Ibrahïm* et *Mourad ;* tous les deux avaient de grands talens soit pour l'administration, soit pour la guerre ; je donnai la préférence à *Ibrahïm* sans autre motif d'exclusion pour son rival, que le défaut d'harmonie attaché à son nom, genre de séduction qu'il ne faut pas négliger en poésie. Après avoir donc investi le personnage que je voulais élever au-dessus des autres beys des qualités extraordinaires convenables au role important qu'il devait jouer, je devais lui donner dans son gouvernement un système de tyrannie et d'immoralité propre à le rendre odieux et lui donner pour appui dans ses travaux militaires des talens à même de les faire réussir. Aussi a-t-il pour compagnons d'armes, *Thamir*, *Almaïde*, *Mourad*, *Arsire*, *Aldamore*, *Zoraïde*, *Athamar*, qui plus ou moins paraissent tous avec avantage dans mon poëme. Mais pour faire agir ce même *Ibrahïm* avec audace, fanatisme, opiniatreté, pour mettre en mouvement les anglais, les turcs, les français

même, je devais employer le ressort si puissant du merveilleux. Je l'ai pris dans l'histoire des génies orientaux. Me convenait-il de ressusciter les rêves de la fable et de la mythologie ? Pouvais-je effrayer le monde par la présence de *Jupiter*, ou le consoler par le sourire de *Vénus* ? Ces mobiles si heureux pour les poëtes de l'antiquité ne sont plus pour nous que des niaiseries enfantines qu'on souffre à peine dans les chansons ou dans les madrigaux. Devais-je à l'exemple du *Tasse* chercher le ressort du merveilleux dans la réligion chrétienne ? Mais tout l'appelait dans la Jérusalem délivrée et dans la Louisiade, puisqu'elle y est l'objet principal des entreprises de *Godefroi* et de Saint Louis. L'expédition des français en Egypte fut dirigée par d'autres motifs. C'est donc la seule raison des convenances qui m'ait obligé de renoncer aux grands effets que j'aurais pu en attendre ; car je n'adopte pas les étranges opinions de *Boileau* a cet égard. *Bossuet*, le *Tasse*, *Athalie*, nous ont assez prouvé que le génie du christianisme est le génie des grandes choses. Ce n'est donc, qu'après une mûre réflexion, que je me suis décidé pour la nature d'un merveilleux, employé, si je ne me trompe, pour la première fois dans les poëmes épiques, si l'on se rapporte à l'épo-

que où le publiciste rendit compte du premier chant de mon Egyptiade. Je ne puis cependant terminer cet article sans justifier le choix que j'ai fait des génies orientaux, comme ressort surnaturel. C'est que leur existence se concilie avec la religion de tous les peuples, c'est qu'elle ne choque aucune idée reçue, c'est que sous d'autres noms et d'autres emblêmes, ils forment un corps généralement reconnu et modifié seulement par les divers cultes professés sur la terre. Ils sont les dieux pénates des anciens, les purs esprits des orientaux, les ombres qu'*Ossian* plaçait dans les nuages, les anges du christianisme. On ne peut donc les comparer à des êtres métaphysiques, tels que le fanatisme, la politique, qui n'éxistent que dans notre imagination ; idées abstraites, divinités factices dont les oracles ne peuvent ni convaincre, ni persuader même dans les beaux vers de la Henriade.

Voici comme j'établis la puissance des génies que j'emploie. Dieu les a répandus dans tous les élémens, en les chargeant de leur conservation. Les gouvernemens, les hommes, les nations, les fleuves, les mers, etc. ont tous en particulier un génie protecteur. Celui de l'Angleterre, qui voit en frémissant l'armée française s'avancer avec

gloire dans l'Egypte, prend les traits de *Mahomet*, se présente à Ibrahim, chef des mamelucks et des forces militaires de son pays ; il lui tient un discours propre à enflammer le grand caractère que je lui suppose. Ibrahïm est dans le Caire, il jure de le défendre avec acharnement. A cette époque, *Napoléon* ayant passé la revue de ses troupes (ce qui donne occasion de faire connaître les principaux officiers de l'armée française), développe à ses soldats le vaste plan qu'il a conçu.

Je place immédiatement après ce discours, dans le deuxième chant, le récit de la bataille d'Aboukir ; ce qui amène des effets imprévus qui servent à faire ressortir le principal héros du poëme. Pendant ce temps, *Ibrahïm*, dans l'agitation des dangers qui le menacent, au moment de voir le Caire assiégé par l'armée française, ayant déjà envoyé des émissaires chez tous les peuples voisins, pour les mettre dans son parti, et en obtenir du secours ; *Ibrahïm* appelle *Mourad* auprès de lui, *Mourad* qu'il redoute jusques dans ses services, mais dont les talens lui sont nécessaires. *Ibrahïm* l'élève à la dignité de son lieutenant ; et prévoyant que les français ne tarderont pas à envoyer des forces dans la haute Egypte pour s'en

emparer, le bey, dont la politique n'est jamais en défaut, tâche de prévenir leur arrivée dans le *Saïb*, confie à *Mourad* la défense de son camp et le commandement de l'armée destinée à le défendre. A ces dispositions succèdent celles de notre général en chef : *Dessaix* est désigné pour faire la conquête de la haute Egypte. On trouve dans le même chant une description rapide, mais exacte, d'une grande partie des succès étonnans qui signalèrent nos armes dans cette glorieuse expédition, ainsi que de la prise d'un camp extrêmement fortifié, vaillamment défendu par *Mourad*, qui, forcé de céder à nos guerriers, prend le parti de la retraite en sauvant la moitié de l'armée.

Après le succès de cette entreprise, Napoléon rappelle *Dessaix* auprès de lui, il lui ordonne de se rendre à la cour de *Perse*, dont l'alliance et les services pouvaient devenir très-utiles aux français, si la guerre traînait en longueur. Cette ambassade purement de mon invention ne peut choquer en rien les règles de la vraisemblance. On ne m'accusera pas à cet égard d'avoir manqué de jugement ni de compromettre le système de notre politique. Depuis long-temps le gouvernement français a recherché des rapports avec la

Perse, et quelque influence dans cette cour, nécessitée de notre côté par la position géographique des persans, dont les frontières sont limitrophes des Indes, des turcs et des russes. Du reste je ne fais qu'ébaucher en Egypte une alliance formée depuis solennellement en Europe : mais poursuivons. A peine le général en chef avait intimé ses ordres au général *Dessaix*, que voulant mettre à profit les excès, où se portèrent les beys à l'approche des français, et rappeler l'image des affreux souterrains où ils renfermaient des familles entières après les avoir dépouillées de leurs trésors, j'amène à cet effet une scène touchante en offrant *Virginie* échappée aux fers des tyrans, racontant ses malheurs, et demandant à Napoléon un asile dans son camp. J'ai pensé que cet épisode si fidèle aux récits historiques qui circulèrent en France, lors de notre apparition en Egypte, serait vu avec quelque intérêt. Mais comme depuis, cette sensible *Virginie* s'éclipse entièrement de la scène ; Je crains, avec raison, qu'elle ne devienne aussi inutile dans mon poëme, que le paraissent *Olinde* et *Sophronie* dans celui du *Tasse*, qui du moins rachette par de grandes beautés l'inutilité de ces deux personnages J'avoue cependant que mon dessein n'est pas de laisser *Virginie* dans l'état d'oisiveté

où je l'ai condamnée ; mais j'ai besoin d'apprendre du public, *si la maison vaut la réparation.* A un tableau qui éveille la sensibilité, je fais succéder une scène de terreur. Napoléon donne ses ordres pour que la place du *Caire* soit emportée d'assaut. Avant que l'action s'engage, je rends compte des préparatifs commandés par *Ibrahïm*, et exécutés par *Thamir*, dont je fais connaître le caractère. C'est dans cette occasion où je fais agir, avec quelque importance, la guerrière *Almaïde*, qu'on n'avait fait qu'entrevoir dans les événemens antérieurs. Je peins ensuite l'attaque du Caire. Malgré la plus vigoureuse défense, cette ville était au moment de se rendre, sans un accident terrible qui en retarda la conquête. On sent que le *Caire* pris, le poëme était terminé, et que par conséquent sans nuire à notre valeur et à la vérité, je ne pouvais en prolonger la reddition sans le secours du merveilleux. Pour qu'il fût vraisemblable, je l'ai pris dans la nature, et j'ai évité d'être en contradiction avec l'histoire de l'Egypte. En parcourant les annales de cette contrée, on apprend que le *Caire* a été quelquefois désolé par des tremblemens de terre ; il m'a donc été permis, pendant l'attaque de cette ville par les français, d'user d'un effet qui n'est pas

étranger dans ces climats. J'ai donc supposé que le génie de l'Angleterre, alarmé d'un péril que courait *Ibrahïm*, s'était rendu dans l'intérieur de l'Afrique, où j'ai placé l'existence d'un volcan, dont les canaux souterrains s'étendaient jusqu'aux extrémités de l'Egypte. Là je peins ce même génie abordant le gardien de ce nouveau *Vésuve*, et le déterminant par des sophismes dignes de sa fureur, à prendre le parti des anglais; et déjà par l'explosion du plus terrible élément qu'il dirige à son gré, le génie africain met l'armée française dans le plus grand danger, lorsque bientôt, pour la sauver, Dieu lui-même fit cesser le désordre. Mais la ruine entière de tous les travaux du siège oblige nos soldats d'abandonner leur entreprise et de rentrer dans leur camp. J'ai pensé que ce merveilleux avait l'avantage de remplir le but proposé, sans avoir l'inconvénient d'une imitation servile ou des moyens déjà usés. Car on sait que ce fut par l'effet d'une tempête sollicitée par *Junon* à la cour d'*Eole*, que les troyens furent écartés de l'*Italie*, et qu'un violent orage empêcha *Godefroi* de prendre d'assaut les murs de *Solime*.

Dans le quatrième chant, les français se hâtaient d'élever des ouvrages nouveaux pour réparer les ravages du volcan, lorsque des

avis certains les instruisent qu'une armée, composée de syriens, d'arabes et de mameluks s'avançent du côté de *Chébreisse*, pour venir attaquer les français jusques en présence du *Caire*. Pour éviter la double attaque et des assiégés et des nouveaux ennemis, Napoléon fait voler une partie de son armée vers les approches du désert, où *Chébreisse* est situé. Avant que le combat soit engagé, *Ibrahïm* informé par ses agens des mouvemens des deux armées, à la faveur d'un souterrain qui le dérobe à la vue, parvint avec *Almaïde* au champ de bataille. Ainsi que l'amazone, il y fait des prodiges de valeur ; mais forcé de céder à l'ascendant des français, il exécute une retraite savante et honorable, suivi d'un corps de *Mameluks*, qui avait survécu aux désastres de cette journée ; il tente une manœuvre hardie, habilement concertée, et rentre dans le *Caire*, plutôt en vainqueur, qu'en général malheureux et fugitif. Mais ce succès enlevé pour ainsi dire par le désespoir, ne peut tromper son malheur, et lui dissimuler le mauvais état de ses affaires. Ainsi pendant que livré à ses réflexions, il gémit de la lenteur que les rois mettent à le secourir, *Hérmés*, l'enchanteur Hermés le rassure, lui promet l'appui de son art, le conduit dans un temple antique, où reposent les ombres des anciens souverains de

de l'Egypte, les évoque du fond de leur tombeau, et les intéresse au sort de leur ancienne patrie. Il fait plus, par le moyen des puissances infernales, il force les ombres animées à se répandre dans les pays circonvoisins pour les effrayer des dangers qui les menacent, et pour entraîner les rois dans les liens d'une confédération générale. Ce charme opéré par Hérmés, dans un sombre et majestueux appareil, me paraît digne de la poésie épique, et n'en offense pas la dignité. D'abord, parce que cet appel fait aux mânes des rois d'Egypte s'accorde avec l'intérêt naturel qu'ils doivent éprouver pour un pays gouverné autrefois par eux; ensuite parce que ce pouvoir magique ne choque point les idées reçues, puisqu'il est fondé sur les écritures saintes. Elles attribuent quelquefois aux démons la faculté de faire des miracles; n'est-ce pas en présence du roi *Saül*, que dans une évocation nocturne, la Pythonisse fit paraître l'ombre de *Samuel*? Les enchanteurs de *Pharaon* n'imitèrent-t-ils point les prodiges de Moïse? et le magicien *Simon* ne s'éleva-t-il point dans les airs aux regards des apôtres même? Il est donc incontestable qu'un poëte peut admettre, dans ses fictions, un pouvoir reconnu par l'histoire sacrée; et les charmes ne deviennent répréhensibles que lorsqu'ils s'éloignent de la

nature, en dépassant les limites fixées au merveilleux. Ce n'est pas pour entretenir des rapports avec les enfers que l'*Ismen* du *Tasse* éprouve des contradictions, mais c'est pour faire de la belle *Clorinde* une *Hamadriade*, pour soumettre des chevaliers à des métamorphoses ridicules, pour faire chanter des romances à un perroquet, pour loger l'hermite d'Ascalon, à peu-près comme la fable logeait Amphitrite, Nérée et Thétis. Cet abus étrange des fictions dignes des *mille et une nuits*, ne peut se concilier avec la gravité de l'Epopée, et la baguette dont se sert *Ubalde* en allant à la recherche de *Renaud*, ne vaut guère mieux que ces vilaines *harpies*, qui salissent les vers de Virgile comme les tables des troyens.

Le cinquième chant offre des couleurs différentes, et présente, dans un tableau tracé par la vérité, les vices héréditaires d'un gouvernement oppresseur. Instruits que le général français avait incorporé à ses troupes un bataillon levé parmi les *Cophtes*, les chrétiens de *Syrie* envoient secrétement des députés en Egypte, pour y réclamer la protection du héros. Le discours tenu par leur orateur présente à-la-fois, et la servitude des chrétiens et la tyrannie des musulmans. L'attention du lecteur est ensuite fixée sur

l'intérêt que doit lui inspirer le voyage du général *Dessaix*, se rendant à la cour de *Perse*. Les accidens inséparables d'une route aussi longue que variée, les traces des empires qui ne sont plus, de hautes destinées ensevelies dans les déserts, l'apparition de l'ombre de *Zénobie*, ce mêlange enfin d'une poésie à-la-fois descriptive et sentimentale, sont de nature à émouvoir et l'esprit et le cœur. Le poëte épique, s'il est bien pénétré de la connaissance de son art, doit ressembler à cet ingénieux protée, si mobile et si varié dans ses formes. Les poëmes d'*Homère*, de *Virgile* et du *Tasse*, ne captivent si puissamment nos suffrages, que par la diversité des tableaux et des passions qui les vivifient. Comment se plaire après ces grands modèles à la lecture de *Lucain*, qui tourmente notre esprit comme ses propres pensées, qui force toujours la couleur du sujet qu'il traite, dont les sombres images ont presque toujours les mêmes teintes, qui penserait s'avilir, s'il descendait un moment de la hauteur guindée et factice où il s'est élevé, qui cherche constamment à nous éblouir par la hardiesse de ses métaphores ou de ses conceptions, et qui, insensible à tant de détails magnifiques que nous offre la nature, a introduit dans son ouvrage une sécheresse de sentiment

et une uniformité insoutenable de style. Ce poëte fut dans les vers ce que son oncle Sénèque fut dans la prose ; en un mot, les corrupteurs du bon goût, de la belle latinité, et leur exemple fut si contagieux, que presque tous les beaux esprits qui leur succédèrent, suivirent fidèlement les principes de leur école. *Lucain* avait sans doute un talent distingué, il avait de l'éloquence, il peignait à grands traits; mais il n'était pas propre à la poésie épique. Il était privé de cette flexibilité d'esprit, qui se prête à tous les tons et à tous les genres. Si l'on me demandait mon opinion sur la nature du génie de nos meilleurs poëtes français, je dirais que *Crébillon* n'eût réussi que dans la peinture des enfers; *Corneille* dans le tableau des conspirations, dans les sentimens élevés ; *Rousseau* dans les hymnes adressés à l'Eternel ; *Racine* et *Voltaire*, seuls, étaient nés pour être d'excellens poëtes épiques. Je reviens à l'analyse de mon poëme.

Le sixième chant offre la suite du voyage du général Dessaix, la description des ruines d'*Antioche*, de *Babylone*, d'*Ispaham*, un tableau rapide des révolutions de la *Perse*, la présentation de l'ambassadeur français à cette cour, le bon accueil qu'il y reçoit; enfin, la réponse du souverain aux propositions du

général. Avant d'entamer aucune discussion, il exige que *Dessaix* lui raconte les causes et les effets des orages politiques arrivés en France, qu'il l'instruise de l'état actuel de l'esprit national, des moyens de trouble qui restent aux factieux, et plus particulièrement des projets de sa patrie à l'égard de Napoléon. Je place immédiatement après le discours du roi de Perse les vers consacrés à la conquête de la *Syrie*. Ici nécessairement doivent s'élever contre moi de justes réclamations de la part de tous les défenseurs des formes épiques, qu'on m'accusera, avec quelque fondement d'avoir violé sans scrupule. Je me hâte de désarmer mes accusateurs, en leur expliquant les raisons qui m'ont forcé à en agir ainsi. Voici donc comme j'établis mes points de défense. Pouvais-je célébrer la conquête de l'Egypte, sans parler des beaux faits d'armes qui nous illustrèrent dans la Syrie? Devais-je détourner mes yeux d'une chaîne continuelle de combats, de prises de ville, de batailles enfin qui tournèrent toutes à notre avantage? La France eût réclamé avec indignation contre un silence aussi déplacé que condamnable. Ce principe serait, je crois, difficile à contester. Une fois admis, devais-je m'occuper de la *Syrie* avant le siége du *Caire*, et la prise des principales places de l'*Egypte*; mais

j'aurais fait tort aux connaissances militaires de mon héros. Serait-ce après la ruine entière du parti d'Ibrahïm ? Mais le *Caire*, une fois pris, il ne reste plus rien ni à dire ni à faire. J'aurais pu à la vérité, pour conserver l'épopée dans toute la plénitude de ses droits, faire agir les français dans la *Syrie*, sans la présence de *Napoléon* ; mais celui qui le célèbre, doit-il attenter à sa gloire pour le vain intérêt d'une forme poétique. Quel moyen me restait-il donc à mettre en usage, celui de suivre la partie de l'armée, qui allait combattre les syriens, et de laisser à l'autre moitié, campée en présence du *Caire*, le soin de continuer le siége de cette ville, afin que l'action principale ne fût pas un seul moment interrompue et sacrifiée à une action secondaire, qui dès-lors devient purement épisodique. Si mes critiques ne se rendent point à des considérations d'un ordre aussi supérieur, je leur déclare d'avance que j'aime mieux manquer aux règles d'*Aristote*, qu'à mes devoirs envers ma patrie.

Après l'exposition de nos succès dans l'Orient, je rappelle dans le septième chant le lecteur à la cour de Perse, où le général *Dessaix* raconte à *Nadir* l'histoire de la révolution française ; mais dans mon poëme, je me contente d'indiquer que ce récit a été

fait, sans en rapporter les moindres détails; je me borne seulement à y tracer les beaux faits d'armes et l'histoire brillante et rapide de nos légions : dans cette narration je trouve l'avantage de peindre les grands services de tant de capitaines illustres, étrangers à l'expédition d'Egypte. Ma muse était impatiente, et jalouse de leur rendre le tribut d'hommage et d'admiration que je leur dois comme poëte et comme citoyen. A peine *Dessaix* a terminé son discours, que le roi de *Perse* se détermine à accepter les propositions de notre général; mais avant de conclure un traité d'alliance, il juge à propos de consulter le solitaire *Osman*, dont il a toujours estimé les lumières et suivi les conseils. Pendant que ce prince se rend au séjour de son ami, je ramène sur la scène les opérations de l'armée française. De retour de l'expédition de Syrie, elle se préparait à donner un nouvel assaut à la ville, lorsque la nouvelle se répand tout-à-coup que *Mustapha*, à la tête d'une troupe innombrable de turcs, est descendu sur les rivages d'*Aboukir*, s'est emparé du fort, et se dispose à poursuivre le cours de ses conquêtes.

Pour arrêter de si dangereux progrès, Napoléon laisse un camp devant le *Caire* pour en continuer le siège, et avec un corps

considérable de troupes s'avance ves *Aboukir*, reprend la place, après avoir remporté une victoire mémorable. Informé de tout ce qui se passe, *Ibrahïm* veut profiter de l'absence du général en chef, pour attaquer pendant la nuit le camp des français. Il fond sur eux suivi de toutes ses forces militaires, de *Thamir*, de *Zoraïde*, reine de *Gondar*, qui depuis peu était entrée dans la ville avec un secours considérable. Durant la nuit, les français, avec des succès et des événemens variés soutiennent le choc de leurs ennemis. Aux approches du jour, leurs efforts redoublent, par l'arrivée de deux escadrons, qui instruits de l'audace d'*Ibrahïm* se hataient de venir secourir leurs compagnons d'armes. Le bey est enfin repoussé, rejetté dans la ville, et les français n'osant poursuivre leurs succès, a raison de l'absence de leur chef, se retirent dans leur camp. Ils amènent avec eux la belle *Zoraïde*, mortellement blessée durant le cours de cette vigoureuse sortie. Bientôt dans tout l'éclat de son nouveau triomphe, Napoléon lui-même rentre dans le camp. C'est à cette époque où j'ai placé la création d'un *Institut* et de tant d'autres monumens remarquables, qui immortalisèrent en Egypte le génie de leur fondateur.

J'ai pensé que je devais dans le huitième

chant aux couleurs sombres des combats opposer les effets d'une juste et noble sensibilité. C'est en effet dans la lecture d'*Homère*, de *Virgile* et du *Tasse*, qu'on peut apprendre cet art profond et admirable de répandre dans un poëme cette variété de touches et de tableaux, dont la combinaison savante fait ressembler à un effet naturel un effort de réflexion et de génie. A l'aide de cet heureux *talisman*, le lecteur est entraîné jusqu'au dénouement par un charme auquel il ne peut résister ; son imagination est subjuguée par la diversité des images, son cœur ému par tous les sentimens, et son esprit continuellement en haleine par une suite inattendue de prodiges. Voilà le véritable secret de la poésie épique ; celui qui l'ignore, ou le néglige, n'atteindra jamais le but qu'il se propose, et quelle que soit la beauté de ses vers il ne produira que de l'ennui ou une surprise passagère. J'ai donc, en humble disciple, tâché de mettre à profit les leçons et les exemples de mes maîtres, et c'est ce qui m'a déterminé à placer après le tableau de la bataille d'*Aboukir* celui de la mort de la reine de *Gondar* et des honneurs funèbres décernés par *Napoléon* à la belle *Zoraïde*. Aux vifs regrets inspirés par le trépas de l'intéressante *amazone*, je fais succéder, en revenant à la

cour de *Perse*, les tableaux d'une amitié noble et les entretiens de *Nadir* avec le vertueux *Osman* : j'ai tâché de faire parler ce véritable sage, non avec ces sophismes insidieux, dont s'est servi un homme éloquent pour nous tracer les vertus suspectes d'un *Wolmar* imaginaire, mais avec ces principes solides et vrais sur lesquels reposent la morale publique et le bonheur de la société. J'ai profité de cette circonstance pour rendre aux vertus du christianisme un hommage pur et sincère, qui est dans mon cœur comme dans mes vers, et si dans la grotte où *Osman* conduit son souverain j'ai employé le ressort du merveilleux, c'est que je l'ai jugé nécessaire pour fixer l'opinion de *Nadir*, et pour entourer de la bienveillance divine les apprêts de l'alliance proposée. Ensuite aux effets d'un spectacle religieux protégeant un acte politique je me suis empressé de joindre les belles couleurs de la piété filiale, et si, pour le triomphe des mœurs, j'ai fait de *Nadir* le plus tendre des pères, j'ai aussi fait du jeune *Abbas* un fils sensible et respectueux. Ce qui ajoute ensuite au dévouement de *Nadir* pour *Napoléon*, c'est que de lui-même il se résigne à se priver quelque temps de l'héritier de sa couronne, qu'il le confie à *Dessaix*, et qu'il l'envoie en Egypte

comme garant du traité et en même-temps pour qu'il apprenne le grand art de la guerre sous les drapaux du plus grand des capitaines. Je me suis efforcé de répandre sur leur douloureuse séparation les teintes douces et déchirantes de la sensibilité la plus vraie. En un mot, je me suis fait un devoir de ramener la poésie à ses primitives fonctions. N'exerçait-elle pas dans son aurore une espèce de sacerdoce sur la moralité des peuples ? C'est elle qui retirait les hommes des forêts, les rassemblait dans les villes, leur donnait des lois, des mœurs, des dieux et ébauchait les progrès de l'esprit humain. Long-temps après le vieillard de *Théos* érigeant en règles de conduite les leçons d'une poésie molle et voluptueuse, changea un art utile et moral en un art corrupteur et frivole. Cette école licencieuse, dont le plaisir fut le fondateur et le dieu, ébranla les principes, énerva les vertus sociales, et prépara les succès d'*Aristophane*. *Tibulle*, *Properce* et sur-tout *Ovide*, furent chez les romains, les propagateurs de cette poésie dégénérée, et l'on avait déjà vu l'athéisme de *Lucrèce*, précédé d'un hymne à la volupté. *Chaulieu* ressuscita en France cette doctrine épicurienne ; son disciple Voltaire en étendit l'empire, et les vers licencieux de Jeanne

d'Arc furent les apôtres de l'incrédulité. Il résulte de mes observations fondées sur l'expérience que la poésie n'a aucun droit à la considération, toutes les fois qu'elle s'écarte de ses devoirs, et que si elle mérite des hommages, c'est lorsqu'elle seconde les législateurs dans les progrès de la civilisation, dans le rétablissement des mœurs publiqnes, lorsqu'elle consacre ses veilles en l'honneur des héros, qui ont servi la patrie, lorsqu'en un mot elle comprime les passions, qu'elle resserre les liens de la société et qu'elle contribue à rendre les hommes bons, justes, religieux.

J'ai réservé pour le neuvième chant un tableau du plus grand effet, dans lequel on ne me reprochera pas, je pense, d'avoir compromis la dignité du merveilleux que j'emploie. Jamais la poésie et la religion des peuples n'ont donné aux génies orientaux une mission comparable à celle du génie que je vais faire parler. On sait que les journaux nous ont souvent entretenu d'une conversation, qui eut lieu dans les pyramides entre un iman et Napoléon. Je me suis emparé de cette circonstance, j'ai tiré de cette situation tous les avantages qu'elle me présentait et que je crois dignes de l'épopée même dans ses plus heureux mouvemens. Avant de faire agir

l'imagination, je me suis occupé de la vérité, j'ai donc commencé par offrir le vainqueur des musulmans visitant les souterrains de la pyramide, y cherchant avec respect et recueillement les traces de cette école célèbre, où briguèrent l'honneur d'être initiés les personnages les plus éclatans de l'antiquité; où dorment dans la paix et dans la gloire les ombres illustres des prêtres savans, qui placèrent dans la main d'Orphée le flambeau dont il éclaira la grèce. Pendant que le général en chef déroulait aux yeux des capitaines qui suivaient ses pas, l'histoire de ces retraites sacrées, et toutes les grandes idées, que cette source mystérieuse et cachée répandait autrefois sur la terre, tout-à-coup du fond de ces sombres demeures s'élance le génie des pyramides, il annonce à Napoléon son élévation future à l'empire des français, les ligues, les coalitions, qui s'armèront en vain contre sa puissance, les victoires mémorables qu'il doit remporter, son mariage avec *Marie-Louise*, princesse d'Autriche, la gloire de sa postérité, la ruine enfin de l'Angleterre.

Le dixième chant est consacré aux amours d'*Almaïde* et de *Guibert*, et voici les moyens dont je me suis servi pour réunir deux personnes séparées par la guerre et qui combat-

taient pour des partis différens. J'ai supposé qu'en sortant du souterrain de la pyramide, le vainqueur d'Aboukir, suspendant son projet de donner un nouvel assaut à la ville, avait envoyé le jeune Guibert auprès d'*Ibrahïm* pour le sommer de rendre la place, s'il voulait préserver la capitale de l'Egypte des dangers inséparables d'une ville prise de force. Les discours du député remplissent le bey de fureur, enflamment d'audace une populace irritée qui se soulève contre le jeune *Guibert. Thamir, Almaïde* volent à son secours; et pour l'arracher à la vue des assassins qui menacent ses jours, ils le conduisent dans un palais voisin où habitait *Almaïde* et son père : cet événement donne lieu à mon épisode sur l'Amour. Il est incontestable que tous les poëtes épiques ont fondé sur cette passion l'un des principaux effets de leur art. Les amours d'*Hélène* et de *Paris*, leurs voluptueuses caresses délassent, dans l'*Iliade*, le lecteur effarouché d'une longue suite de batailles. L'enchanteresse *Circé*, accueillant le malheureux *Ulysse*, en amante passionnée, adoucit la longue tristesse qui avait gagné notre esprit; et en rendant les victimes de son art à leur première nature, par une double métamorphose, elle nous délivre des chaînes de

l'ennui. Cette tendre *Didon*, abandonnée et mourante, nous offre un des plus terribles effets des passions amoureuses, et assure l'immortalité à l'*Enéïde*. Au milieu des sollicitudes d'une pénible navigation, *Gama* dérobe quelques instans à la gloire, et se réjouit avec ses compagnons dans une île flottante et mystérieuse. Oublierons-nous les avantages que la Jerusalem a retirés de la sensibilité de ses héros. Cette *Herminie* si bonne, si aimante, la passion extrême de *Tancrède*, qui finit par une catastrophe, l'aimable et jalouse *Armide* conduisant *Renaud* au bout de l'univers, enchaînent notre esprit, répandent sur le poëme du *Tasse* un charme doux et puissant, que le jugement inconcevable de *Boileau* ne parviendra jamais à détruire. On ne peut se dissimuler que la *Henriade*, toute admirable qu'elle est dans ses détails, doit une partie de sa gloire à la tendresse de la belle Gabrielle. Mais c'est surtout dans le poëme de *Milton* que cet avantage se fait le plus sentir. En effet, sans un fanatisme d'anglomanie, quel lecteur aurait le courage de lire en entier le Paradis perdu, de parcourir tant de mondes chimériques, de supporter un si monstrueux abus d'imagination, de voir jusqu'au bout des peintures si sales, si dé-

goûtantes, d'assister à tant de conciliabules infernaux, à tant de harangues factieuses, dont le sublime n'exclut jamais l'ennui, si les délices du paradis terrestre n'eussent endormi son impatience. Il est généralement reconnu que le tableau des amours de nos premiers pères est l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de la main des hommes ; on peut donc regarder le jardin d'*Eden*, comme le véritable port qui a sauvé *Milton* du naufrage.

Ne cherchons que dans l'histoire du cœur humain l'intérêt réel que ces sortes d'épisodes nous inspirent ; ils retracent aux hommes leurs propres faiblesses, et les maux qu'ils éprouvent et qu'ils retrouvent dans les autres, les attachent bien plus que des actions d'un ordre supérieur, propres à humilier leur impuissance ou leur amour-propre. Pourquoi donc aurais-je négligé un moyen déjà accrédité par l'usage, et qne le sage *Fénélon* n'a pas dédaigné d'employer lui-même dans son ingénieux roman ? Je l'ai donc adopté, mais avec le ménagement que l'écrivain honnête doit aux principes d'une saine morale. Je me suis bien gardé d'offrir à une jeunesse ardente, inconsidérée, le tableau d'un amour scandaleux : j'ai restreint ce sentiment dans les bornes que me prescrivait la décence ;

décence ; j'ai renoncé sans regret à la licence des images ; j'ai affaibli sans doute l'effet du talisman ; mais je ne veux pas d'une gloire qui laisse après elle le remords.

Quelle que soit pourtant la forme que j'aie donnée dans ce chant, à l'épisode consacré à l'amour, je dois rendre compte des motifs qui m'ont déterminé à mettre, pour cet objet, le jeune *Guibert* en évidence. On sait que ce brave militaire qui était en Egypte aide de camp du général en chef, mourut des suites des blessures qu'il avait reçues à la bataille d'*Aboukir*. Ce jeune homme était issu du côté maternel de la famille des *Guibert*, originaires de la ville de Montauban. Son ayeul fut revêtu, quelque temps avant sa mort, de la charge de gouverneur des invalides. Il avait pour oncle le célèbre auteur d'un traité sur la tactique, et de plusieurs ouvrages de littérature. Long-temps persécuté par ses ennemis, comme rapporteur au conseil de guerre, il termina ses jours en réclamant la justice de la postérité. J'avoue que je n'ai songé à *Almaïde* que pour égayer le sombre théâtre des combats ; et si je lui ai donné *Guibert* pour amant, c'est pour rappeler à la France et à mes concitoyens, une famille distinguée par des talens et des services militaires.

Après les amours de *Guibert* et d'*Almaïde*, des événemens du premier ordre occupent dans le onzième chant la scène, et changent le théâtre comme la disposition des affaires. Le bey *Ibrahïm*, instruit que l'armée des rois confédérés est parvenue dans le camp de la haute Egypte confié à *Mourad*, s'éloigne à la faveur de la nuit, cède le commandement de la ville et la principale autorité à son confident *Thamir*, et prend le chemin du *Saïb*. Arrivé au camp, il échauffe les esprits contre les français, tous se rallient autour de lui, il est enfin le chef et le général de la ligue. Pour s'en faire reconnaître, il fait défiler, en sa présence, les chefs et les différens peuples qu'il doit commander. Cette revue me fournit l'occasion de crayonner les principaux personnages de cette armée. Je peins ensuite *Ibrahïm* donnant l'ordre du départ, et s'avançant en souverain irrité pour la délivrance du *Caire*, pendant que Napoléon se disposait à recevoir en héros les nombreux ennemis qui le menacent. A ces préparatifs militaires succède l'arrivée imprévue des députés de la France; ils exposent au général en chef les maux présens de la patrie, le gouvernement ébranlé par les factieux, la perte de l'Italie, les victoires de *Sowarou*, et la France en deuil, l'appelant lui-même à

son secours et à l'autorité suprême. Au départ des envoyés de la France, succède, dans le douzième chant, la description du voyage du prince *Abbas*, fils du souverain de la Perse. Il s'embarque à *Bassoura*, il traverse le golfe persique, entre dans la Mer rouge, et descend sur le rivage de l'Isthme de *Suès*. Protégé par un escadron français, le prince se met en route, arrive au camp de Napoléon, où il est reçu avec les honneurs dus à son rang et à son dévouement généreux. Cet événement est remplacé de suite par la marche rapide du bey *Ibrahïm* prêt d'arriver au lieu où doit se décider le sort de l'*Egypte*.

Mais pendant le cours de son voyage, j'ai cru devoir placer un de ces tableaux, qui sont presque toujours d'un grand effet, quand ils sont calqués sur la vérité et sur les opinions reçues. J'ai donc supposé qu'Ibrahïm, dont le génie supérieur ne peut échapper à la superstition qui entoura son berceau, est frappé pendant la nuit d'un songe dont les images semblent devancer et produire l'ordre certain des événemens : il s'éveille rempli de l'incertitude désolante dont s'enveloppe la mystérieuse obscurité de ce songe, il se hâte de rassembler dans sa tente tous les devins que son camp et les pays voisins renferment.

Ils se présentent, *Hermés* est à leur tête, et après les cérémonies usitées dans les préparatifs magiques, l'adroit *Hermés* tourne l'explication du songe du côté qui flatte l'orgueil d'*Ibrahïm*, il lui annonce la victoire et la destrúction de l'armée française. Ce songe n'offensse pas les convenances; où peut-on mieux le placer que sur un théâtre accoutumé à prendre les rêves de la nuit pour les interprétations de l'avenir? où l'art de la devination s'est pérpétué d'âge en âge, où les opérations de la plupart des *beys* sont subordonnées aux décisions de leurs prétendus prophètes, où naguère le célèbre *Alibey*, qui visait à la souveraineté de la Syrie et de l'Égypte, s'entourait au milieu de ses conquêtes de devins, de sorciers, et avait plus de confiance à leurs promesses qu'au courage de ses soldats. Je pense donc que l'imaginatiou devait s'emparer de cette couleur locale; et que dans un poëme, dont l'Égypte est l'objet, on devait retrouver un tableau fidèle des mœurs de ce pays. Il résulte d'ailleurs de ce songe qu'*Ibrahïm* s'avance du théâtre de la guerre, avec cette assurance d'un succès certain si naturel à un véritable guerrier lorsqu'il se croit favorisé des destins; et en outre, cette vision nocturne ne m'a-t-elle pas servi à préparer le noble désespoir que le bey fit éclater après la ruine de son parti?

Immédiatement après ce songe, je place l'arrivée d'*Ibrahïm*, et le champ de bataille au même lieu, où elle se livra réellement, c'est-à-dire entre le tombeau de l'antique *Memphis*, le *Caire* et les pyramides. On sait que la victoire de ce nom remportée par les français jetta la consternation dans la ville et qu'elle ouvrit de suite ses portes à notre héros. Et si aux grands événemens, aux exploits mémorables de cette journée, j'ai mêlé quelques ornemens étrangers, c'est que j'en ai le droit d'après les privilèges de l'épopée et que c'était nécessaire à l'intérêt, au mouvement de mon poëme. J'ai pensé que je devais terminer cet ouvrage par une bataille présentée dans les plus vastes dimensions, à l'exemple du Tasse qui termine ainsi sa Jérusalem délivrée. Je ne me suis pas dissimulé la difficulté de l'art, par les raisons apportées ci-dessus, mais j'ai cédé à la nécessité. M'était-il d'ailleurs permis de traiter en racourci un combat qui força le Caire à se rendre et où la valeur des français fit de si grandes choses. J'ai donc essayé de peindre cette bataille décisive, non d'après une ordonnance tirée du cerveau des poëtes, mais d'après le véritable ordre qui y fut établi, et dans un vaste développement de tactique militaire; ensuite j'ai cherché à y rompre la monotonie de nos combats mo-

dernes, en faisant agir à la fois les hommes et leurs passions, la politique et le courage, en amenant sur la scène la mort touchante du jeune *Guibert*, et les regrets déchirans de la belle *Almaïde*, en offrant après la reddition du *Caire*, l'entrée triomphante de *Napoléon* dans cette ville, signalée par des bienfaits sans nombre, tandis que dans ce même moment la sensible *Virginie* délivrait de ses fers un père malheureux, et que l'inconsolable Almaïde rappelait sur le tombeau de son époux l'héroïque tendresse d'*Arthémise*.

Tel est le plan général du poëme de l'*Egyptiade* et l'analyse exacte des principaux faits qui y sont retracés. J'ai fait tous mes efforts pour mettre un certain ordre dans la marche des événemens, et éviter ainsi cette confusion de couleurs qui en met dans les idées. J'ai tâché de distinguer tous mes chants par des coupes caractéristiques, qui sans nuire à la liaison du plan général, les renfermassent exclusivement dans les faits particuliers qui y sont traités. Un poëme épique doit être un édifice régulier dans ses proportions, de manière que chaque partie y occupant la place qui lui convient, l'œil du connaisseur puisse l'embrasser dans son ensemble. Je n'ignore cependant pas que j'aurais pu établir un ordre meilleur dans la distribution de mes maté-

riaux, un plan plus parfait et plus étendu; mais j'ai été effrayé de la longueur du temps qu'eut exigé ce nouveau genre de travail, et il n'y aurait que quelque lueur de succès qui pourrait m'encourager à l'entreprendre. Je ne puis me dissimuler encore qu'en général le style de mon poëme n'a pas ce dégré de soin et de correction que je me sens capable de lui donner; mais les grandes compositions ont des droits à l'indulgence, et ce n'est pas en naissant qu'elles parviennent à leur maturité. Quelle distance du poëme de la ligue à celui de la Henriade! C'est cependant le même ouvrage sous des titres différens. De nombreuses éditions en ont perfectionné les beautés et fait disparaître les défauts. C'est dont purement un essai que je livre au public, si tel qu'il est, on n'y trouve pas le germe d'un talent épique, mes veilles, mes corrections ne le lui donneront jamais. Mais j'aurai du moins à la reconnaissance nationale comme citoyen, des droits que je ne pourrais réclamer comme poëte. Il est en outre des chûtes qui n'humilient point l'amour-propre, j'admire la noble imprudence de *Phaëton*, et *Icare* lui-même, dans son heureuse disgrace, ne donna-t-il pas son nom à la mer qui lui servit de tombeau.



CHANT PREMIER.



Je chante ce héros, ce généreux vainqueur
Dont l'immortel génie égala la valeur,
Qui du Nil avili par un long esclavage
Affranchit à la fois et soumit le rivage,
Le délivra du joug de ses beys oppresseurs,
Et lui porta nos arts et nos lois et nos mœurs.
En vain pour arrêter ce guerrier magnanime
L'anglais arma la terre et l'audace et le crime,
Déchaîna des tyrans, embrasa nos vaisseaux;
Le Caire sur les murs vit flotter nos drapeaux;
Et des fiers musulmans vomis par le Bosphore,
Dans les champs d'Abouckir la cendre fume encore.
Chastes divinités, qu'admire l'univers,
Qui, charmant l'Hélicon du bruit de vos concerts,
Eternisez l'éclat des actions célèbres
Que le temps couvrirait de ses voiles funèbres,
O muses! du sommet de vos sacrés côteaux
Inspirez-moi des chants dignes de mon héros;
Qu'ornés de fictions, de vérités nouvelles
Sublimes comme vous, comme vous immortelles,
Mes vers harmonieux peignent avec grandeur
Le guerrier, le grand-homme et le législateur.

Tombez à son aspect orgueilleux Alexandre;
Conquérans trop vantés des rives du Scamandre;
Vous fabuleux *Renaud;* féroce Tamerlan;
Gama; des bords du Tage, éternel monument.
Tel qu'aux feux du soleil, que le persan adore
L'astre incertain des nuits pâlit, se décolore,
De même tout s'éclipse auprès de mon héros.
Profond par la pensée et grand par ses travaux,
Son esprit pénétrant, son active prudence
Semblent au ciel jaloux ravir sa prévoyance,
Et préparant sa gloire et les événemens
Maîtriser tout, les lieux, les hommes et les temps.
Ces immortels vainqueurs de l'antique Hesperie,
L'orgueil de l'univers, l'espoir de leur patrie,
Qui virent leurs drapeaux heureux et triomphans
Flotter sur ces remparts l'effroi des ottomans,
Déjà touchent aux bords où regna Cléopatre,
Où combattit César...... dès long-temps vil théâtre
Où des monstres affreux, des tyrans forcenés
Foulaient aux pieds les arts, les peuples enchaînés;
Et l'humanité sainte, en ces tristes rivages,
N'avait ni lois, ni dieux pour venger ces outrages.
En vain pour repousser de généreux vainqueurs,
Des droits des nations illustres défenseurs,
Des arabes errants les hordes sanguinaires
(Dans leurs vastes déserts brigands héréditaires);
En vain les mameluks si cruels, si vaillans,
De leurs beys tour-à-tour esclaves ou tyrans,
Hérissent tout-à-coup de leur troupe en furie
Les rivages des mers, les murs d'Alexandrie;

En vain Mars déchaîné, sur ce funeste bord
Fait voler la terreur, le carnage et la mort;
Déjà maîtres des murs fondés par Alexandre,
Les français, de Pompée ont embrassé la cendre;
Et malgré le torrent de leurs fiers ennemis
Ils volent attaquer la nouvelle Memphis,
Où le sort de l'Egypte attache la conquête;
Et déjà de ses tours on découvre le faîte.
En des lieux, opposés à ces célèbres bords
Où Memphis étalait sa pompe, ses trésors,
Que le Nil bienfaisant arrose de ses ondes,
Le Caire, en s'étendant sur des plaines profondes,
Levant un front orné de magnifiques tours,
Offre ses trois cités et leurs vastes contours.
Les remparts orgueilleux dont l'une est entourée
Etonnent les regards, en défendent l'entrée.
Mais qui peut dans sa course arrêter un héros
Dont l'obstacle ne fait qu'agrandir les travaux;
Devant qui l'Italie humblement abaissée,
De l'aigle des Césars vit la gloire éclipsée;
En vain sur un théatre ouvert à ses desseins
Ce fleuve protecteur, révéré des humains,
Versait, en s'élançant par sept bouches profondes,
Le bienfait annuel de ses fertiles ondes;
Mêlait, en s'étendant sur des bords inondés,
Son limon créateur aux sables fécondés,
Et quittant de son cours la pente naturelle
Déployait la faveur de son eau paternelle;
Ces rivières, ces lacs, ces villes, ces hameaux
Qui semblaient s'élever et flotter sur les eaux,

Opposèrent en vain à la valeur guerrière
D'un terrible élément l'effrayante barrière.
Mais avant de tracer les combats, les travaux
Dont l'immortel éclat illustra mon héros,
De l'Egypte moderne offrons la triste image;
Le désespoir, le deuil qui couvrent son rivage;
Ses tyranniques lois, ses effroyables mœurs,
L'audace de ses beys, leurs crimes, leurs fureurs.
Hélas! ils ne sont plus les antiques prestiges!
Sur ces bords qu'habitaient les dieux et les prodiges,
D'un despotisme affreux le sceptre ensanglanté
Accable sous son poids la triste humanité.
O déplorable Egypte! ô terre infortunée!
De villes, de hameaux autrefois couronnée,
Tu n'offres à mes yeux...... Thebe! Héliopolis!
Le temps a dévoré jusques à vos débris!
Des révolutions lentes et successives
Versèrent leurs fléaux sur ces sanglantes rives;
Rome les dépouilla, les farouches Omars
Y perdirent leur gloire en détruisant les arts.
Nos croisés, animés d'une sainte furie,
Pour troubler l'Orient désertant leur patrie,
Désolèrent ces lieux par d'horribles combats.
Avant eux les mamluks (nés voisins des climats
Où le Phase à regret abreuve de ses ondes
Du tartare inhumain les tribus vagabondes)
Asservirent le Nil. Vingt féroces tyrans,
De cet ordre cruel sans cesse renaissans;
Du trône de Bizance insolens tributaires,
Epouvantent ces lieux de leurs lois sanguinaires;

Et le peuple avili sous leur règne fatal,
Placé sans dignité dans le monde moral,
Assemblage odieux d'esclaves, de victimes,
De la société n'offre plus que les crimes.
Un héros va bientôt, effaçant ces horreurs,
Rendre à l'homme ses droits, au citoyen ses mœurs.
Mais qu'il doit surmonter de ligues effroyables,
De travaux inouis, de périls mémorables!

O vous, de qui l'esprit tient sans cesse présens
Tous les ressorts secrets des grands événemens,
Que du monde étonné renferment les annales,
Muses, racontez-moi quelles causes fatales
Armèrent contre nous tant d'ennemis cruels;
Que je puisse en instruire et charmer les mortels.
Ce fut du fier anglais l'implacable génie.
Lorsque du créateur la puissance infinie
Des horreurs du chaos fit sortir l'univers,
Divisa les saisons; sur le trône des airs
Eleva le soleil qui brille sur nos têtes,
Et déchaîna les vents, la foudre et les tempêtes,
Par un ordre éternel, admirable et constant,
De la création régla le mouvement.
A ces globes flottants, qui roulent dans l'espace
Il fixa leur pouvoir, il assigna leur place,
Et soumit à des lois, par un système égal,
Et le monde physique et le monde moral.
Mais pour entretenir ces lois, ces harmonies,
Il peupla l'univers d'innombrables génies,
Qui répandus, semés dans tous les élémens,
Sont, des êtres créés, les gardiens vigilans.

Le ciel pour prévenir leur fatale inconstance
Par d'invincibles nœuds lia leur existence;
Sujet aux lois du corps dont il devient l'appui
Chacun d'eux naît, prospère et périt avec lui.
Le ciel confie aux soins de ces dieux invisibles
Les corps inanimés et les êtres sensibles;
Ceux que l'instinct conduit, qu'éclaire la raison:
Et quand chez les humains l'aimable fiction
Dans les chênes sacrés met les hamadriades,
Les sylphes dans les airs, dans les eaux les nayades;
Elle consacre un dogme en tous lieux répandu,
Et par Socrate même et Brutus reconnu.
Du malheureux César le fidèle génie
Alarmait sur son sort la tendre Calpurnie;
Et parmi ces esprits veillants sur l'univers,
Sur les hommes, les bois, les montagnes, les mers,
Ceux qui des nations règlent les destinées,
Ceux qui volent au tour des têtes couronnées,
Ou des républicains éclairent le Sénat,
Tiennent le premier rang, planent avec éclat.
Quelquefois leur accord, leur sagesse profonde
Font le bonheur du peuple et la gloire du monde;
Et souvent leur orgueil et leur rivalité
Couvrent de ses débris le globe ensanglanté.
Tel est le destructeur et funeste génie
Qui conduit, des anglais, l'horrible tyrannie;
Qui veut renouveller l'attentat des romains,
L'esclavage du monde, et pour de tels desseins
Consacre les forfaits qu'ennoblit la fortune.
Dès long-temps, des français, la gloire l'importune;

Leurs exploits d'Albion effacent la splendeur;
Il sait que le destin promet à leur valeur
Et l'empire des mers et celui de la terre,
Qu'un jour ils détruiront la superbe Angleterre,
Embraseront sa flotte et ses ports orgueilleux.
Il abhorre surtout ce héros glorieux
Qui, vainqueur de l'Europe, ose s'armer encore
Pour affranchir les lieux où se lève l'aurore;
Pour rendre, en renversant un pouvoir détesté,
A l'univers ses droits, aux mers leur liberté.
A ces pensers, bouillant de fureur et de rage
Il traverse les mers, descend sur le rivage
Où flottent nos drapeaux, où nos vaillans guerriers
Brillent de tout l'éclat de leurs nouveaux lauriers;
Sa haine à cet aspect qui s'irrite, s'enflamme,
Verse au sein d'Ibrahim les poisons de son ame.

Dans un vaste palais, jusqu'aux cieux élancé,
Fort de ses bastions, de soldats hérissé,
Qui, placé dans le Caire au haut d'une colline,
Sur cette ville immense avec orgueil domine,
Le farouche Ibrahim a fixé son séjour,
Le centre du pouvoir et son trône et sa cour.
Il y règne entouré de conseillers sinistres,
De bourreaux pour soldats, de Verrés pour ministres.
Le plus puissant des beys et le plus furieux,
Il ne connaît ni lois, ni justice, ni dieux;
Accablant à la fois de ses rigueurs extrêmes
Le chrétien, l'étranger, les musulmans eux-mêmes;
Le monstre, aux voluptés alliant des noirceurs,
Ivre dans la débauche et calme en ses fureurs,

Impie envers le ciel, injuste envers la terre,
Sans craindre les poignards, sans craindre le tonnerre;
D'un luxe sacrilège étalant la splendeur,
Boit dans des coupes d'or les larmes du malheur;
Et je ne vois en lui que cet instinct féroce,
Orgueilleux de fonder un despotisme atroce.
Mais cherchant les dangers et fuyant le repos,
Il agit en soldat, il commande en héros;
Et l'Orient encor dans les champs de carnage
N'a point vu de rival digne de son courage.
A peine des français en Egypte accourus,
L'audace, les exploits, du tyran sont connus,
Qu'il s'élance du Caire, et brûlant de furie,
Vole pour soutenir les murs d'Alexandrie :
C'est là, que son courage étonnant nos soldats,
Balança quelque-temps le destin des combats;
Tel qu'un chêne orgueilleux, frappé par la tempête,
Cède à l'effort des vents qui font courber sa tête,
Ibrahim comme lui tombe avec majesté.
Il est, par ses *mamluks*, dans leur fuite emporté;
Mais en ce grand désastre, en cet état funeste,
Sa rage le soutient, son désespoir lui reste:
Il s'indigne, il blasphême, il appelle aux combats
Les beys, les rois voisins, les peuples, les soldats.
Je sauverai, dit-il, si leur bras me seconde,
Ma puissance, l'Egypte et la moitié du monde.
Pendant que le barbare au fond de son palais
Roule de grands desseins, médite des forfaits,
Le génie inhumain dont j'ai tracé l'histoire,
Qui sert, du peuple anglais, la criminelle gloire,

Tout-à-coup s'offre aux yeux du tyran forcené;
D'un turban, d'un bandeau son front est couronné;
C'est Mahomet, ... c'est lui.... guerrier, pontife, apôtre,
L'alcoran d'une main et le poignard de l'autre :
« Je suis de votre loi le prophète sacré,
Et du sein d'Abraham où je suis inspiré.
Je viens pour vous donner des avis salutaires,
Et soutenir le dieu qn'ont adoré vos pères.
Tremble fier Ibrahim et connais les héros
Qui snr ces bords sanglans ont planté leurs drapeaux.
Jamais rien de si grand n'a paru sur la terre :
Plus fiers que les romains, plus prompts que le tonnerre,
Ardens, pleins de génie, unissant sur leurs pas,
A la palme des arts, les lauriers des combats;
Brillans par leur savoir comme par leur courage,
Ils vont, de leur éclat étonnant ce rivage,
Elever leur grandeur avec rapidité
Sur les pompeux débris de ton autorité.
Et toi, toi *bey* suprême et souverain du Caire,
Pourrais-tu, devenant un citoyen vulgaire,
Te courber sans rougir sous des maîtres nouveaux
Et cacher dans l'oubli les vertus d'un héros.
Avant que sous leur joug ton audace fléchisse,
Que l'Egypte succombe et qu'Ibrahim périsse,
Je sais que ton grand cœur ne serait point troublé
Quand les cieux crouleraient sur le monde ébranlé,
Et que ton front superbe, en cette horreur profonde,
S'éleverait encor pour menacer le monde.
Je t'admire Ibrahim ! mais ne t'abuse pas,
Il faut d'autres moyens pour sauver les états.

Pour servir ton pays les trahisons, les crimes,
Les plus noirs attentats deviennent légitimes;
Enchaîne, fais périr dans de cruels tourmens
Les chrétiens dans l'Egypte établis dès long-temps,
Qui, dans nos ennemis ne voyant que des frères,
Triomphent en secret de nos tristes misères;
Et loin de redouter ces superbes vainqueurs,
Ne pensent voir en eux que des libérateurs.
Que l'arabe cruel, nourri de brigandage,
Te vende au poids de l'or son bras et son courage.
Loin de te reposer sur les événemens,
Poursuis tes ennemis par des travaux constans;
Compte sur ton génie et nous sur la fortune,
Unis toute l'Egypte à la cause commune;
Que les indignes beys, par la terreur glacés,
Dans leurs propres états errans et dispersés,
Eblouis des talens que tu feras paraître,
Dans le fier Ibrahim reconnaissent un maître;
Enfin que tes égaux deviennent tes sujets.
Fais trembler à leur tour les orgueilleux français.
Que par-tout de soldats leur troupe enveloppée,
Abandonne ces lieux d'épouvante frappée;
Ou qu'aux champs de Massoure un désastre nouveau
Une seconde fois leur prépare un tombeau. »
  Le génie, à ces mots, des habitans du Caire
Court ranimer la foi, déchaîner la colère;
Puis reprennant sa course et volant sur les mers,
Quand d'un funèbre char, sur le sombre univers
La nuit étend son crêpe et ses pâles lumières,
Qu'un sommeil bienfaisant descend sur les paupières,

De l'orgueilleux Nelson il trouble le repos.
« Le pavillon français insulte à tes vaisseaux.
Embrase, lui dit-il, cette flotte ennemie
Dont le succès fatal te couvre d'infamie ;
Les yeux de l'univers se reposent sur toi.
Brueys tremble, ose tout, sers l'Europe et ton roi.
L'Egypte, de lauriers couronnant ses rivages,
A ton char de victoire offrira ses hommages ;
Et Londres te nommant son vengeur, son héros,
Prépare à ton retour des triomphes nouveaux. »
  Pendant que l'ennemi des français et du monde
Exhalait les transports de sa haine profonde,
Toujours infatigable et toujours agissant,
Entouré de dangers et toujours menaçant,
Napoléon enfin dont l'immortelle gloire
Doit des héros passés effacer la mémoire,
Brûlant de rallumer le flambeau des combats
Vers le Caire effrayé s'avançait à grands pas.
Mais avant de porter au pied de ses murailles
La terreur de son nom et l'effroi des batailles,
Il veut que, rassemblée au lever du soleil,
Son armée à ses yeux s'offre en grand appareil.
Ce héros sait déjà qu'une horrible tempête
S'élève sur son camp et gronde sur sa tête ;
Que des beys alarmés les drapeaux réunis
Vont inonder ces bords d'un torrent d'ennemis ;
Et qu'un ordre, émané de la cour de Bizance,
Peut de cent légions soutenir leur vengeance.
Mais que peut le danger ! quand on sait prévenir
Tous les maux qu'à nos yeux présente l'avenir,

Quand on reçut du ciel cet ascendant suprême;
Qui fait à nos desseins servir le malheur même;
Et qu'aux vastes projets d'un génie étonnant
On soumet le passé, l'avenir, le présent.
Déjà la nuit fuyait, l'aurore matinale
Etalait dans les airs sa pourpre orientale,
Quand le bruit des clairons vient hâter le réveil
Des soldats accablés sous le poids du sommeil;
On s'arrache aussitôt aux douceurs de ses charmes.
Tout s'anime, et déjà couverte de ses armes
L'armée, en s'étendant, offre un front redouté.
Quel spectacle imposant et quelle majesté!
Les coursiers revêtus de housses éclatantes,
L'acier étincellant, les enseignes flottantes,
Les casques font jaillir de rapides éclairs
Qui brillent dans les champs et sillonnent les airs.
Les aigles, les faisceaux, les légions romaines
Jamais d'un tel éclat n'éblouirent ces plaines.
Sur un coursier fougueux, respirant les hasards,
Napoléon s'élance, ou plutôt le dieu Mars.
A ses côtés remplis d'une audace guerrière
Marchent *Caffarelli*, *Junot*, *Menou*, *Bessière*,
Murat de son héros et l'amour et l'appui,
Duroc fier de combattre ou de mourir pour lui.
C'est *Kleber*, orgueilleux de sa valeur extrême,
De sa taille imposante et de sa beauté même.
Hercule des lions, du centaure vainqueur,
S'il eût vu ce guerrier eût connu la terreur.
Nouvel Ephestion d'un nouvel Alexandre,
Plus sage que Nestor, aux rives du Scamandre

Berthier paraît : la terre admire ses talens
Dont la gloire à ses pieds enchaînera le temps.
Dessaix vole soudain : sa jeunesse, sa grâce,
Son port majestueux, son héroïque audace
Annoncent un guerrier fameux par sa valeur ;
Possédant de son art l'éclat, la profondeur :
Semblable au grand Condé dans les champs du carnage,
Il part comme la foudre, il maîtrise l'orage.
Des célèbres exploits dont son bras s'illustra,
Aussi bien que le Rhin le Nil retentira.
Et si sur d'autres bords....... d'une main criminelle
La mort couvre ses yeux d'une nuit éternelle,
Il voit, en descendant dans l'ombre des tombeaux,
Couler autour de lui les larmes du héros,
Des regrets se mêler aux cris de la victoire,
Et la France gémir sur le char de la gloire.
Dessaix, je te consacre un encens solennel,
Ton nom plaît aux guerriers, ta tombe est un autel.
Guibert vole après lui ; ce guerrier intrépide
Apprend l'art des combats sous un nouvel Alcide ;
D'un rayon de sa gloire il veut se couronner :
Mais pourquoi ce guerrier, fait pour nous étonner,
Si triste, si rêveur s'offre-t-il à la vue ?
Une douce langueur sur ses traits répandue,
Ses yeux, presque voilés, fixés par la douleur,
Nous annoncent, hélas ! le trouble de son cœur.
Le jour qui vit tomber les murs d'Alexandrie
Et les retranchemens d'une armée en furie,
Guibert cherchant la gloire au milieu des combats,
Parmi tous les dangers précipitait ses pas.

Tout pliait devant lui , lorsque sur son passage
S'offre un guerrier fameux qui répand le carnage ;
Sur le fier musulman Guibert s'est élancé ;
Et déjà le rival à ses pieds renversé
Allait. . . . . lorsque du sein d'une tente voisine
Une illustre mortelle , une beauté divine
Court, vole ; on la prendrait au milieu des combats
Pour la tendre Vénus , pour la fière Pallas.
Fille de ce guerrier que le danger menace ,
Elle veut le défendre et mourir à sa place ;
Elle attaque aussi-tôt un superbe vainqueur.
Troublé de ses appas plus que de sa valeur ;
Craignant moins ce combat où son malheur l'engage ,
Moins les traits do son bras que ceux de son visage :
Contro de si beaux yeux , faible et mal affermi ,
Guibert n'ose frapper un si cher ennemi ;
Oubliant jusqu'au soin de conserver sa vie
Pour contempler l'objet dont son ame est ravie.
Depuis ce jour fatal ce guerrier généreux
Traîne tous les tourmens d'un amour malheureux ,
Sans que le moindre espoir , en consolant sa flamme ,
Puisse adoucir les maux qui déchirent son ame.
Il cherche dans l'excès de son cruel ennui ,
Ou la mort ou des lieux aussi tristes que lui.
Mais si le noble aspect de ces rares courages
De leur illustre chef mérité les hommages ;
Avec non moins d'éclat parurent ces soldats ,
Compagnons de leur gloire au milieu des combats ;
Ces dignes vétérans , l'élite de l'armée ,
Enfans de la victoire et de la renommée ,

Vieillis au Champ de Mars, endurcis aux travaux,
Le héros les admire et leur parle en ces mots :
« Invincibles guerriers, fiers soutiens de nos armes,
Dont le nom redoutable inspire les alarmes,
Qui, voués sans réserve à ma gloire, à mon sort,
Dédaignez les travaux, les dangers et la mort!
Pour prix de taut de soins, d'amour, de sacrifices,
Pour prix de vos lauriers et de vos cicatrices,
Oui, je dois confier à votre noble ardeur
De mes hardis desseins la vaste profondeur.
Ce n'est pas seulement pour détruire les chaînes
Des français opprimés sur ces rives lointaines,
Que j'ai fait sur ces bords voler nos légions ;
Créer, ressusciter l'éclat des nations,
De son abaissement tirer Alexandrie,
Rendre au Nil étonné ses arts, son industrie,
Enchaîner dans ces lieux la fortune et nos lois,
Ce sont là des travaux dignes de nos exploits.
Sans doute ces tyrans dont l'existence impure
Outrage en même temps le Nil et la nature,
Armeront contre nous leurs soldats assassins;
Je briserai leur sceptre en leurs sanglantes mains.
Pour renverser le joug de ces beys qu'on abhorre
Ma voix embrasera le couchant et l'aurore.
Pour grossir notre camp, pour suivre nos drapeaux,
Vous verrez chaque jour des bataillons nouveaux
S'élancer des déserts de la triple Arabie,
Descendre des rochers de l'antique Nubie,
Pour conquérir des lois et pour briser leurs fers
Les peuples sont unis des bouts de l'univers.

L'Egypte libre enfin, il est temps que je venge
La honte de la terre et les malheurs du Gange,
Que je brise un pouvoir souillé par des forfaits
Qui pèse sur l'Europe et sur le nom français;
Et soit que notre flotte heureuse et triomphante
Puisse remplir un jour ma glorieuse attente,
Ou que le sort jaloux arrêtant ses destins
Couvre de ses débris ces rivages lointains,
J'irai, je volerai dans les champs de Bengale
Attaquer à sa source une grandeur fatale,
Colosse monstrueux d'injustice, d'orgueil,
Qui remplit nos climats d'épouvante, de deuil:
Sauver Tippo-Saïb penchant vers sa ruine.
Tel qu'un chêne orgueilleux que le vent déracine
Du tronc des forêts arraché sans pitié,
Courbe dans la poussière un front humilié;
Tel l'anglais dépouillé d'une mine féconde
Ne pourra plus payer l'esclavage du monde,
Faire à des rois puissans, que l'or rend ses vassaux,
Approuver sa fureur et consacrer nos maux.
Je sais que le chemin que je vais entreprendre
Fit reculer d'effroi les soldats d'Alexandre,
Que vos yeux n'y verront que monstres effrayans,
Que sables entassés dans des déserts brûlans;
Mais contre des français, si féconds en miracles,
Que peuvent les dangers, les monstres, les obstacles?
Vainqueurs des élémens déchaînés contre vous,
Quel bonheur vous appelle en des climats si doux,
Où sous un ciel brillant, à l'abri des tempêtes
Vos jours s'écouleront comme des jours de fêtes;

Où

Où la nature, avare en d'autres régions,
Se surpasse elle-même en ses productions;
Où sa main libérale embellit et féconde
Le trône de l'aurore et le berceau du monde.
Sur ces bords délivrés de leurs vils oppresseurs,
Enchaînez l'avarice et respectez les mœurs:
Que de l'Inde, avec nous, l'alliance sacrée,
Par la reconnaissance et la vertu jurée,
D'un commerce étendu nous ouvre les canaux;
L'Egypte dans ces ports recevra nos vaisseaux:
Et lorsque tous chargés de trésors et de gloire,
Vous reviendrez jouir des fruits de la victoire,
Au milieu des français, dans les champs paternels,
Vous leur présenterez vos lauriers immortels.
Apelle, Phidias, la lyre des Orphées,
Et l'airain orgueilleux vous peindront vos trophées.
Dans nos temples sacrés brilleront suspendus
Les drapeaux enlevés aux ennemis vaincus;
Et si, dans les momens d'une ivresse sublime,
Où l'on offre aux guerriers un encens légitime,
J'ose de quelque honneur vous paraître jaloux,
C'est d'avoir commandé des héros tels que vous. »

A ces mots, prononcés avec cette assurance,
Qui semble des destins enchaîner l'inconstance,
L'armée avec fureur appelle les combats,
Et le fier Ibrahim tremble pour ses états.



CHANT SECOND.



Il est de ces revers, sur des bords étrangers,
Qui, montrant aux héros les plus affreux dangers,
Paraissent élever dans leur noble carrière
D'un obstacle imprévu l'invincible barrière.
Mais loin que le malheur puisse les arrêter,
Leur gloire est de tout vaincre et de tout surmonter,
De faire succéder le triomphe aux alarmes,
D'asservir le sort même au torrent de leurs armes.
Tel est Napoléon : de ses braves chéris
A peine son discours échauffant les esprits,
Remplissait tout le camp d'une audace guerrière,
Lorsqu'un soldat couvert de sang et de poussière,
Arrive tout-à-coup pâle, défiguré,
Accablé de douleur, au désespoir livré ;
Ses regards effrayés, son maintien, son langage
D'un désastre certain sont le triste présage.
» Guerriers, s'écria-t-il, tout est perdu pour nous,
Des terribles effets du destin en courroux
Faut-il vous rappeler la déplorable histoire ?
Ces vaisseaux qui dans Malthe entrèrent avec gloire,
Qui, fiers de vous porter d'un cours si triomphant,
Sillonnèrent les flots du liquide élément,

Etaient prêts à quitter cette terre fatale
Où succomba Pompée, en fuyant de Pharsale;
Quand soudain nos soldats se virent assiéger
Sur des bords qui semblaient à l'abri du danger.
Fatal événement ! mais si cette disgrace
Désarma le génie, elle enflamma l'audace,
Et la valeur française en ce moment d'horreur
Du plus beau désespoir étala la grandeur.
Au lieu d'un art profond, de manœuvres savantes,
Dans un espace étroit ressources impuissantes,
Nos vaisseaux opposaient, entourés d'ennemis,
Des efforts isolés à des efforts unis,
Et nos voiles semblaient sur ces bords enchaînées
Quand Nelson déployait ses forces combinées.
Mais le sort qui donna le triomphe aux anglais
Ne nous ravira point la gloire des hauts faits.
De cent foudres d'airain qui tonnent sur sa tête,
Un français, nn héros repousse la tempête;
Il est seul, sans appui, mais forçant le malheur,
Contre une escadre entière il lutte avec fureur.
Que d'ennemis vaillans sa foudre au loin disperse,
Que de vaisseaux, de mats elle entr'ouvre ou renverse !
Qu'importe que la mer lui serve de tombeau
S'il sauve en périssant l'honneur de son drapeau;
Et sur un pont brûlant que la flamme dévore
Il s'agite, il combat, meurt et menace encore.
O prodige incroyable ! offrirai-je à vos yeux
De deux vaisseaux français l'essor audacieux,
Leurs voiles ressemblaient à des aîles rapides
Tous deux montés, conduits par des chefs intrépides,

Font reculer Nelson, repousseut mille morts
Par mille feux lancés de leurs terribles bords,
Et fiers et triomphans dans leur noble retraite,
Ils font à la victoire envier la défaite.
Ciel ! que ne peut l'effort d'un courage effréné.
Cent fois pendant le cours d'un combat obstiné
J'ai vu sur nos vaisseaux la fortune inhumaine
Arrêter un moment sa faveur incertaine.
Trompeuse illusion ! prodiges impuissans !
Tout s'armait contre nous jusques aux élémens :
Les vents avec fureur déchaînés sur nos têtes,
La foudre, les écueils, le fracas des tempêtes,
Présentaient à nos yeux l'inévitable mort ;
Favorisé du nombre et des lieux et du sort
Sur nous, sur nos vaisseaux, Nelson fond avec rage.
Le malheureux *Brueys* qu'environne l'orage,
Accablé, mais toujours au-dessus des revers,
Veut mourir avec gloire aux yeux de l'univers.
Il craint qu'une dépouille à son honneur fatale
N'orne de son vainqueur la pompe triomphale :
Dans les flancs du vaisseau le salpêtre enfermé,
Par la main du héros aussitôt enflammé,
Tonne, éclate, et dans l'air emportant ses victimes,
Des mers en même-temps leur ouvre les abymes ;
Mais ces bords sont déjà libres de combattans,
Et vous ne verriez plus dans ces lieux affligeans
Que les tristes débris d'un illustre naufrage,
Que les vents et les flots poussent sur le rivage. »
Le funeste récit du plus grands des malheurs
Se répand dans l'armée, et glaçant tous les cœurs,

Eteint en un moment les généreuses flammes
Dont la voix d'un héros vient d'embraser les ames :
L'un croit voir nos vaisseaux dispersés ou brûlans,
Nos soldats sous la foudre ou dans l'onde expirans,
Et l'anglais sur ces bords fondant avec audace
D'un exil éternel redoutant la disgrace :
L'autre étend vers la France un douloureux soupir,
Rien ne peut effacer un si doux souvenir ;
Et quel que soit l'éclat d'une rive étrangère
Celle qui nous vit naître est toujours la plus chère.
Kleber même s'étonne en cet événement ;
L'avenir se grossit des dangers du présent.
Tous fixent le héros, et leur ame alarmée
Cherche dans ses regards le destin de l'armée.
Il s'écrie aussitôt : « Vainqueurs de l'univers,
Vous éprouvez la crainte ! et le moindre revers
Pourrait de tels guerriers ébranler le courage !
Ah ! combien de héros en tonchant au rivage,
Par nn charme puissant craignant d'être tentés
Ont brûlé les vaisseaux qui les avaient portés.
Loin qu'un tel accident puisse abattre mon ame,
De la soif de la gloire il l'anime, il l'enflamme :
Un revers est souvent le trône des grands cœurs ;
Et la gloire cent fois naît du sein des malheurs.
Du bruit de nos succès effrayons la Tamise,
Aux armes tout succombe et l'Egypte et conquise ;
Volons dans la Syrie à de nouveaux exploits
Et vengeons nos revers, les peuples et les rois.
Héritiers des destins promis au Capitole,
Vous vaincrez, croyez-en ma gloire et ma parole ;

Le ciel s'arme pour nous, j'amène sur mes pas
Le dieu de la fortnne et celui des combats.
Tel Neptune sortant du vaste sein des ondes
Fait rentrer l'aquilon dans ses grottes profondes;
Ou, tel un feu naissant par le vent excité
S'étend, se communique avec rapidité:
De même le héros conjure cet orage,
Rassure ses guerriers, ranime leur courage,
Et sa puissante voix embrase leurs esprits
De l'invincible feu dont le sien est épris.
Tous brûlent de combattre, et bouillans de colère
Menacent à la fois les anglais et le Caire.
Mais déjà le soleil dans le sein de Thetis
Précipite l'éclat de ses feux amortis;
Les ombres de la nuit du sommet des montagnes
Descendent par dégrès dans le sein des campagnes,
Et le sommeil versant ses tranquilles pavots,
Endort de l'uuivers les plaisirs et les maux.
Cependant que la nuit le front semé d'étoiles
Sur la terre obscurcie étend ses sombres voiles,
Et que le doux sommeil vient suspendre à la fois
Et les travaux du peuple et les soucis des rois,
Le farouche Ibrahim, environné d'alarmes,
Du sommeil qui le fuit appelle en vain les charmes,
Il erre en son palais les yeux étincelans
En proie aux noirs soupçons qui troublent les tyrans;
Et tandis que sa garde au tour de lui sommeille
La voix de Mahomet trouble encor son oreille;
Ses cris ont enflammé son indomptable orgueil,
Le Caire est un volcan, son trône est un écueil:

Il craint les factions en ces lieux si communes,
Qui renversent des beys les rapides fortunes,
De ses rivaux proscrits l'audacieux retour
Et les dangers constans d'une orageuse cour.
Il craint, il craint encor les dogmes politiques
Qui parmi le fracas des tempêtes publiques,
Arrachant au bonheur les peuples désolés,
Couvrent d'un deuil affreux les états ébranlés.
Mais quand tous les dangers que l'univers rassemble
Viendraient se réunir pour l'attaquer ensemble,
Pour armer contre lui leur constante fureur
Ibrahim périrait sans céder au malheur.
Et dans les noirs accès de sa brûlante rage
Il appelle Mourad cachant sur son visage,
Sous des dehors sereins la profonde douleur,
Les complots ténébreux qui dorment dans son cœur,
Et vieilli dans les cours, en politique habile,
S'offrant sous un aspect généreux et tranquille;
Ainsi donc déguisant ses noires passions,
Sous le faste trompeur de ses soumissions,
Il suspend les éclats de sa juste vengeance
Et seconde le bey pour accabler la France.
Si le bey dans les jours où brille la valeur
S'offre avec plus d'éclat et même de grandeur,
Si sa noble assurance au milieu de l'orage
Des peuples éblouis met à ses pieds l'hommage;
Mourad a des talens faits pour nous étonner;
S'il cède la tempête il sait la détourner;
Des révolutions sondant les noirs abymes
Il en a les vertus, le génie et les crimes,

Il sait couvrir de fleurs l'approche des volcans;
Et ses coups sont plus surs pour en être plus lents,
Sans craindre les dangers sa prudence alarmée
De l'éclat d'un grand nom et de la renommée
Contemple avec dédain les funestes appas,
Ne hazarde jamais le destins des états;
Plus ami du succès que jaloux de la gloire,
Il abandonne au temps le soin de la victoire;
Joint la ruse au savoir, n'attaque qu'à demi,
Par d'éternels combats lasse son ennemi,
Et surpris, s'il succombe, habile en sa retraite,
Des dehors du triomphe il orne sa défaite,
Fait renaître un parti qui semblait abattu,
Et l'emporte souvent sans avoir combattu.
Tel est *Mourad ;* le Bey qui cherche à le séduire :
« Trop long-temps, lui dit-il, jaloux de nous détruire
Nous avons embrasé ces tristes nations
Des funestes éclats de nos divisions.
Nous qui pouvions peut-être unis d'intelligence,
Arracher ce pays aux tyrans de Bizance;
Mais nos malheurs communs doivent nous réunir:
Ces bords que les français menacent d'asservir
N'ont d'appui qu'en nous seuls. Je laisse en ta puissance
Du *Saïb ,* de son camp la garde et la défense;
Que les nombreux soldats qui suivront tes drapeaux
Ne laissent aux français ni trève, ni repos,
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne leurs courages,
Loin de la haute Egypte écarte les orages;
J'y recevrai bientôt l'Afrique et l'Orient;
Et de là vers ces murs de nouveau m'élançant,

Je revole avec toi, forçant tous les obstacles,
D'un retour triomphant déployer les miracles.
Sur ces bords délivrés d'un ennemi vainqueur
J'établis aussitôt ma suprême grandeur,
Et la débarrassant d'odieuses entraves
Au rang de mes sujets, même de mes esclaves,
Je place tous ces *beys* sans gloire, sans renom,
Indignes d'un pouvoir dont ils souillent le nom;
Dont le corps vomissant d'éternelles tempêtes
D'un seul gouvernement fait une hydre à cent têtes;
Mais, lorsque de ces lieux je veux être le roi,
Toi seul dans mon palais régneras après moi.
Et dans un si haut rang Ibrahim ose croire
Qu'il t'abandonne un poste assez beau pour la gloire.
Mourad paraît sourire aux perfides appas
D'un avenir flatteur auquel il ne croit pas;
Et bientôt, précédé d'une nombreuse escorte,
Le bey de la cité se fait ouvrir la porte.
Du Caire en frémissant il s'éloigne sans bruit
A la pâle clarté des astres de la nuit.
Il évite avec soin, dans sa fuite soudaine,
Les français répandus dans cette immense plaine,
En laissant après lui cet antique *Delta*
Qu'en ses rares faveurs la nature enfanta,
Que les grâces, l'amour, un air pur embellirent,
Où les dieux effrayés autrefois descendirent;
Où Vénus aurait dû, sortant du sein des mers,
De son premier sourire animer l'univers.
Loin de ces doux climats, dignes des hespérides,
Mourad vole chercher des campagnes arides,

Des sables enflammés que la fureur des vents
Roule en noirs tourbillons dans des déserts brûlans,
Où les airs ébranlés par d'éternels orages
De funèbres vapeurs voilent des lieux sauvages.
Non loin de ces climats qne les destins jaloux
Semblent abandonner à des dieux en courroux,
Son œil d'une cité jadis si florissante
Contemple avec douleur la ruine éclatante.
Ses temples, ses palais, ses dienx sont renversés,
Ils ne sont plus ces murs jusqu'aux cieux élancés,
Cette école immortelle en prodiges féconde,
Qui connut, pénétra le système du monde,
Où dévançant *Franklin*, un art audacienx
Sut arracher la foudre et désarmer les dieux;
Où la vertu régnant à côté d'Uranie,
Partagea les honneurs accordés au génie.
Sacré berceau des arts et des lois et des mœurs,
Aux dépouilles du monde, à tes dieux créateurs,
A la pompe, au fracas de tes fêtes publiques,
Aux flots d'un peuple immense inondant les portiques,
Succèdent tout-à-coup un désert effrayant,
Le calme universel et l'effroi du néant.
Dans ces lieux désolés la nature asservie
Ne répand qu'à regret le germe de la vie;
Quelques hommes épars, cachés sous des lambeaux,
Semblent n'y respirer qu'au milieu des tombeaux;
Et des plaines jadis riches et fortunées,
De palais, de jardins, de temples couronnées,
Ne peuveut plus offrir aux yeux du voyageur
L'aspect d'une moisson, le toit d'un laboureur.

Près de ces bords fameux où l'ombre d'Eurydice
Soupire encore l'amour qui causa son supplice,
Est un lieu renommé qui serait tour-à-tour
Un camp pour le dieu Mars, un temple pour l'amour:
Des fossés, des remparts, des forts inexpugnables,
Des monts audacieux, des bois impénétrables,
De ses vastes contours couvrent l'immensité,
Le plus hardi courage en est épouvanté :
Au centre est une plaine et riante et profonde
Qu'un éternel printemps embellit et féconde;
Le soleil le plus pur y verse ses rayons,
Et Flore ses présens et Cérès ses moissons;
Les dieux qui de l'Egypte ont gouverné l'enfance
Placèrent en ce lieu leur trône et leur puissance.
Sesostris y traîna tout le faste des rois,
Et le divin *Hermès* y composa ses lois :
C'est cet asyle heureux, aux guerriers favorable,
Que Mourad destina pour un camp redoutable;
C'est de là que, suivi des beys épouvantés
Que troublaient des français les pas ensanglantés.
Il lançait des déserts les légions nombreuses,
Brigands stipendiés dont les mains furieuses
De la discorde impie agitant les flambeaux,
Faisaient naître la guerre au milieu du repos;
C'est de là que fondaient ces *mameluks* terribles,
Qui toujours repoussés et toujours invincibles,
Opposant leur constance au grand art des combats,
Défiaient la victoire, affrontaient le trépas,
Et d'un courage actif déployant les miracles,
Arrêtaient nos succès par d'éternels obstacles.

Mais il est temps d'offrir les prodiges nouveaux
Qu'étale au bord du Nil le plus grand des héros;
De peindre avec éclat cet immortel génie,
Qui du plan le plus vaste embrassant l'harmonie,
Pénètre les secrets cachés dans l'avenir,
Et propre à tou tdompter comme à tout prévenir;
Des grands événemens saisit la chaîne immense,
Les dirige, les rompt, les pèse, les balance,
Et laisse en s'élevant les peuples occupés
Des succès imprévus dont leurs yeux sont frappés.
A peine le héros, vainqueur d'Alexandrie,
Dispersant dans sa route une armée en furie,
Franchissant les déserts, surmontant les hasards,
Près du Caire effrayé plante ses étendards,
Qui loin de s'endormir dans la funeste ivresse
De l'orgueil du triomphe, amorce enchanteresse,
A *Cannes* prévoyant le danger de *Zama*,
Pour éteindre les feux qu'en tous lieux alluma
Un parti menacé sur son antique trône,
D'un zèle infatigable agit, dispose, ordonne,
Jette dans *Aboukir* des armes, des soldats,
De *Dugua* vers Damiète accélère les pas;
Et du même guerrier employant l'entremise,
Par lui le *Delta* cède et Rosette est conquise.
Ce n'est pas tout, ses yeux sur la Syrie ouverts
Y suivent Soliman errant dans les déserts,
Tandis que de Regnier la vigilance armée,
Triomphe de la guerre autour de lui semée;
Mais le brave *Mourad* entraînant sur ses pas
Arabes, nubions, beys, mameluks, pachas,

Redouté dans sa fuite, et dont l'heureux courage
Pouvait dans les combats reprendre l'avantage,
Occupent les esprits du héros des français.
Il sait que déployant et ruses et forfaits,
Répandant avec art ses trésors, ses alarmes,
De cent partis épars accablés par nos armes,
Mourad veut rassembler un innombrable corps;
Qu'on ne puisse détruire après de longs efforts,
Qui, toujours renaissant, toujours infatigable
Rende enfin aux français leur chûte inévitable.
L'intrépide *Dessaix* pour prévenir ces maux
Court dans la haute Egypte, arborant nos drapeaux,
Dans son premier essor arrêter cet orage
Et le précipiter sur un lointain rivage.
De cet illustre chef accompagnant les pas,
Davoust, calme et terrible au milieu des combats
Foudroyait du désert les hordes turbulentes,
Et présageait déjà sur ces rives sanglantes
La brillante valeur, dont l'éclat étonna
Napoléon lui-même au combat d'Yena.
En vain *Mourad*, en vain la constance guerrière
Oppose à nos héros une forte barrière;
En vain le Nil, complice en ces débordemens,
Semble contre leurs coups protéger les tyrans;
En vain aux légions qu'ils brisent ou qu'ils chassent
Succèdent tout-à-coup d'autres qui les remplacent;
Tel qu'on nous peint *Atlas*, sans en être effrayé,
Supportant le ciel même à sa tête appuyé.
Ainsi des deux guerriers les forces se roidissent,
Sur les traits qui sur eux tombent, s'appesantissent,

Et se jouant enfin du poids de leur fardeau,
Ils comptent chaque jour par un succès nouveau.
Vous *Friand*, *Beliard*, illustres capitaines,
Qui sous eux combattiez sur ces rives lointaines,
Vos noms chers à l'honneur, par l'honneur conservés,
Sur le marbre et l'airain seront un jour gravés.
Oublirais-je *Morand* qu'une double victoire
Présente avec orgueil aux fastes de l'histoire;
Le valeureux *Clément*, digne par ses hauts faits,
De combattre, de vaincre à côté de Dessaix,
Et lorsque *Duplessis* avec grandeur succombe,
Couronnons de cyprès son image et sa tombe.
Dans un choc effroyable une hache à la main,
Eppler, nouveau Pirrhus, frappe, entr'ouvre soudain
D'un temple armé de feux les redoutables portes,
Tandis que s'élançant sur de fières cohortes,
L'intrépide *Lassale*, en généreux guerrier,
A bravé mille morts pour ravir un laurier.
  Cependant c'était peu dans sa brillante course
D'étouffer mille feux sans éteindre leur source.
Dessaix va le tenter, *Dessaix* n'ignore pas
Que dans un camp fameux, dans ces lointains climats
Règne avec ses soldats un général habile,
Mourad, dont le génie en ressources fertile,
D'autant plus dangereux qu'il est moins célébré,
Allume les volcans dont il est entouré:
Dessaix vole attaquer ce superbe adversaire:
Déjà le guerrier touche à ce lieu solitaire,
Où le camp de *Mourad* offre de tous côtés
Son aspect redoutable et ses forts indomptés.

Avec moins de fracas l'Etna gronde, s'allume,
Lorsqu'il couvre les mers d'un torrent de bitume,
Que l'ardeur de Dessaix arme contre Mourad :
Il fallait pour forcer son camp avec éclat
De l'art abandonner les formes ordinaires,
Eblouir par des coups hardis et téméraires;
Il fallait déployer la brillante action
D'un combat de génie et d'inspiration,
Braver les forts tonnans de leur cime emflammée,
Traverser mille feux, arriver à l'armée,
Vaincre les dangers même à force de valeur.
Tel fut Dessaix, Davoust secondait son grand cœur;
Il fond, monte, gravit, descend, vole, pénètre
Dans les retranchemens dont il se rend le maître.
Tout tremble, fuit ou meurt, l'audace a tont vaincu;
Mais pendant que le bey d'un regard éperdu
Voit avec ses drapeaux ses tentes renversées,
Et par un fer sanglant ses troupes repoussées,
Dessaix d'un feu divin animant ses soldats,
Et que tous ses efforts ne l'intimident pas,
Loin de lutter alors pour changer sa fortune,
Immolant son orgueil à la cause commune,
Il emploie avec art, pour tromper son vainqueur,
Les secrets d'un génie actif dans le malheur;
Et relevant l'espoir de l'Egypte alarmée,
Il s'enfuit en sauvant la moitié de l'armée.
  Cependant tant de beys vaincus ou repoussés,
Les arabes cent fois dans leurs déserts chassés,
Le Nil libre, conquis jusques vers les frontières,
Où Mourad va cacher ses phalanges guerrières,

Tous les forts du *Saïb* abaissant leur orgueil,
La Syrie effrayée et la Nubie en deuil :
O *Dessaix* ! ô Davoust ! combattans magnanimes,
Ces grands succès sont dus à vos exploits sublimes ;
Et tant que la valeur charmera l'univers,
D'un immortel éclat vos noms seront couverts !

CHANT

CHANT TROISIÈME.

MAIS pendant qu'abaissant les plus superbes têtes,
Nos soldats dans l'Egypte étendaient leurs conquêtes,
Que tout retentissait du bruit de leurs succès,
Le héros dans son camp a rappelé *Dessaix*.
Modeste, avec grandeur le guerrier lui présente
Les lauriers qui paraient sa tête triomphante.
Tel couronné de gloire et d'illustres exploits,
Condé s'offrit jadis au plus grand de nos rois.
Après que tout le camp eut, dans sa joie extrême,
Contemplé le guerrier qu'il admire, qu'il aime,
Napoléon l'appelle et lui parle en ces mots :
« *Dessaix* je suis content de tes nobles travaux ;
Mais je veux d'autres soins ; personne ici n'ignore
Que des lieux fortunés où se lève l'aurore,
Jusqu'aux bords où le jour se plonge au fond des mers,
Ibrahim contre nous soulève l'univers.
Cent combats glorieux qui tiennent du prodige,
Les immortels succès d'*Arcole*, de l'*Adige* :
Mantoue encor fumant, les rois humiliés,
Et l'aigle des Césars prosternée à nos pieds :
Peuvent-ils enchaîner les funestes caprices
Du sort à redouter jusques dans ses services ?.
Celui qui veut en jours de gloire, de bonheur,
Changer des jours de deuil, de crime, de fureur,

Qui des événemens perçant la nuit profonde
S'arme pour rétablir sa patrie et le monde,
Pourrait-il ignorer qu'aux yeux de l'univers,
Pour flétrir un grand nom, il suffit d'un revers?
Je sais que les guerriers qui marcheut sur mes traces;
Enfans de la victoire, et peu faits aux disgraces,
Briseront les efforts d'un bey présomptueux,
Qui croit vaincre entouré de bataillons nombreux;
Mais contre des soldats renaissans de leur cendre,
Sans cesse il nous faudra combattre ou nous défendre,
Sans que jamais la France, en de si longs travaux,
Puisse nous envoyer de compagnons nouveaux :
Nul de nous ne pourrait garantir la durée
De la ligue des beys contre nous conjurée.
Formons des alliés, qui contre l'avenir,
Contre les musulmans puissent nous soutenir.
L'ambition, l'orgueil des haines populaires
Rendent les nations l'une à l'autre contraires :
Les beys, les mameluks sont toujours odieux
Aux persans qui jadis commandaient dans ces lieux :
A nos vastes projets enchaînons leur vengeance,
Avec leur souverain je suis d'intelligence;
Son fils aime la gloire, et ce jeune héros
Des vainqueurs de l'Europe admire les travaux;
Pars, généreux Dessaix, que ta rare sagesse
Tourne en notre faveur sa bouillante jeunesse;
Au milieu de la Perse, à la cour de ses rois
Fais entendre pour nous ton éloquente voix;
Forme les nœuds sacrés d'une utile alliance :
Et vous nobles soutiens des destins de la France,

Berthier, Kleber, Murat, lorsque vers ces climats,
Ibrahim fait voler d'innombrables soldats,
Couvrons-le de l'éclat de notre renommée,
D'un triomphe imprévu consternons son armée,
Et sur des murs fumans, à travers les hasards,
Dans le Caire emporté plaçons nos étendards. »
Comme il disait ces mots, une femme éplorée,
Dans l'âge des amours au désespoir livrée,
Dont la tristesse même et l'aimable pudeur
Relevaient les attraits et paraient le malheur,
Au plus graud des français tout-à-coup se présente,
Et lui tient ce discours d'une voix gémissante :
« Daignez, daignez prêter, magnanime héros,
Une oreille attentive au récit de mes maux :
Sous les lois des tyrans qui règnent dans le Caire
Vivaient mon tendre époux, ma famille, mon père :
La France les vit naître ; en ces lieux transplantés,
Des plus farouches beys ils étaient respectés.
Mais un tyran barbare, en ses affreux caprices,
Frappe indistinctement les vertus et les vices.
A peine vos soldats attaquèrent ces bords
Qu'il pilla nos maisons, nos temples, nos trésors :
Mon époux, tendre objet de mes cuisantes peines,
Mon père, les français furent chargés de chaînes ;
Mais à peine ses yeux s'arrêtèrent sur moi,
Que ses soins, ses discours me remplirent d'effroi :
Ce monstre respirait l'audace et la luxure ;
De lui-même j'apprends qu'infidèle et parjure,
Je puis sauver les miens, si par mon déshonneur
Je consens d'acheter cette horrible faveur.

La vertu dans les fers est toujours plus sublime ;
Je pleurai mes parens et repoussai le crime.
Par les ordres cruels de ce tyran jaloux,
Malheureuse, je vis massacrer mon époux :
Dans un affreux cachot privé de la lumière,
Mon père infortuné va finir sa carrière ;
Victime des fureurs d'un exécrable amour,
On m'enferme moi-même en un obscur séjour.
Qu'ils sont puissans les pleurs que verse l'innocence !
Le soldat qui me garde embrasse ma défense,
S'indigne de mes maux, et brisant mes liens,
Lui-même il me conduit dans le camp des chrétiens.
Qu'avec plaisir je vois ces glorieuses tentes,
Ce camp de demi-dieux, ces armes triomphantes.
Que l'air que je respire en ces lieux avec vous,
Pour mon cœur, pour mes sens est agréable et doux.
Guerriers, ayez pitié du destin qui m'accable,
Tendez à Virginie une main secourable,
Faites pleuvoir soudain une grêle de traits,
Sur une ville infâme et livrée aux forfaits;
Que vos foudres vengeurs vous en ouvrent l'entrée,
Contre d'affreux brigands, moi-même conjurée,
J'armerai cette main du glaive des combats,
Au palais d'*Ibrahim* je conduirai vos pas :
Bientôt abandonnée au devoir le plus tendre,
D'un malheureux époux j'embrasserai la cendre ;
Aux français dans les fers j'irai servir d'appui,
Et délivrer mon père ou mourir avec lui. »
Le héros lui répond : « illustre infortunée
Bénissez les destins qui vous ont amenée ;

Mon camp vous offrira ces égards assidus
Qu'on doit à votre sexe et sur-tout aux vertus.
La beauté qu'on afflige a des droits sur les ames
Qu'embrasent de l'honneur les généreuses flammes,
Bientôt vos ennemis tomberont sous nos coups. »
Les français de leur chef partageant le courroux,
Détestent les fureurs d'un tyran sanguinaire,
Et prodiguent leurs soins à l'aimable étrangère :
Tel jadis Scipion des romains si vanté,
Respecta le malheur d'une jeune beauté;
Consola dans les fers sa disgrace cruelle,
Et vainqueur de lui-même, il ne s'approchait d'elle
Qu'avec les sentimens nobles, religieux,
Que son ame apportait dans les temples des dieux.
A peine des français le héros magnanime
Accueillant du malheur une illustre victime,
Présente à Virginie un généreux appui,
Et de son désespoir calme le long ennui;
Que la ville des beys occupe sa pensée;
A dompter son orgueil sa gloire intéressée
Brûle encor d'y placer son pouvoir et ses lois;
Ce génie éclairé redoutait à-la-fois,
Au milieu des dangers du plus sanglant théâtre,
L'ordinaire lenteur d'un siége opiniâtre.
Il veut avant le choc de tant de légions,
Que la voix d'Ibrahim arrache aux nations,
Que la place d'assaut soudain soit emportée.
Tandis que du héros la valeur indomptée
Pense tenir bientôt le Caire assujetti,
Du pouvoir d'Ibrahim par lui-même investi,

Thamir, qui de la guerre a fait dès son jeune âge
Sous le grand *Alibey* le dur apprentissage,
Et des européens parcourant les états,
A connu leur tactique au milieu des combats,
S'agite, se prépare à défendre la place :
S'il n'a pas d'Ibrahim l'impétueuse audace,
Les grands traits d'un héros, de lui-même vainqueur,
Il reçut en partage une froide valeur ;
L'art de tout entraîner, fondant son influence
Bien moins sur son pouvoir que sur son éloquence;
Son empire est si doux qu'en recevant sa loi,
On pense n'obéir et ne céder qu'à soi.
D'Ulysse si vanté, si chéri de la Grèce,
Il a la perfidie ainsi que la finesse ;
Mais ces vices cachés sous des dehors brillans,
Ne laissent au grand jour que ses rares talens.
Ainsi loin de s'armer d'un pouvoir arbitraire,
Dans la ville, *Thamir* adoré comme un père,
Endort tous les partis, calme les passions
Des mameluks ardens pour les séditions ;
Il enchaîne des beys les guerres intestines,
Des forts, des bastions répare les ruines,
Agrandit les fossés, place sur les remparts
L'appareil menaçant des tempêtes de Mars ;
Il assigne les rangs, les postes et les armes,
Echauffe les esprits, en bannit les alarmes.
Mais pendant que *Thamir* tournant par-tout ses soins,
D'un long siége prévient les dangers, les besoins,
Environné des chefs, du peuple et de l'armée,
Ibrahim s'écriait d'une voix enflammée :

« Lorsque des étrangers sur nos bords accourus
De quelque éclat nouveau qu'ils s'offrent revêtus,
Viennent anéantir une antique puissance
Que reconnaît l'Egypte aussi-bien que Bizance ;
Renfermés dans nos murs, dans un honteux repos,
Amis, nous souffririons leurs funestes complots,
Nous attendrions en paix qu'ils assiégent nos portes !
Sortons...... Osons contr'eux déployer nos cohortes ;
Que, s'ils nous attaquaient, vaincus et repoussés,
Ils fuiront sur des morts autour d'eux entassés.
Bientôt pour délivrer et l'Egypte et le Caire,
Pour punir des français l'audace téméraire,
L'Afrique et l'Orient réunis avec moi
Semeront dans leur-camp le carnage et l'effroi. »
Comme il disait sès mots, la guerrière Almaïde,
Qui Pallas en valeur, par ses grâces Armide
Tient entr'elle et le bey, l'Orient incertain,
Entre dans le conseil un poignard à la main.
« Quand de fiers conquérans usurpant ce rivage
Nous apportent, dit-elle, un honteux esclavage,
Si quelqu'un nous disait, perfide à son devoir,
De leur livrer la place et de les recevoir ;
Entendez le serment qu'Almaïde prononce :
Je jure par mon Dieu, que pour toute réponse,
Je plongerais ce fer dans ses coupables flancs.
Embrassons de l'honneur les nobles sentimens :
D'un ennemi cruel la valeur nous menace,
C'est à nous d'étonner son imprudente audace ;
Couvrons-le des fléaux qu'il arme contre nous,
Ou s'il nous faut céder aux destins en courroux,

Qu'il ne trouve en ces lieux pour fruit de sa victoire
Qu'un bûcher tout sanglant, sa honte et notre gloire. »
Ainsi que le tonnerre épanche avec fureur
Le terrible élément qui nourrit son ardeur,
Ou que des fiers autans les hordes déchaînées
Communiquent leur rage aux vagues mutinées :
Telle Almaïde échauffe, embrase tous les cœurs ;
Tous poussant à la fois d'effroyables clameurs,
En imprécations exhalent leur furie ;
Tous jurent de mourir pour sauver leur patrie,
De préférer au joug dont ils sont menacés
Une tombe au milieu de leurs murs renversés.

Pendant qu'avec grandeur une illustre héroïne
Veut du Caire assiégé prévenir la ruine,
Le héros des français prépare ses soldats
A porter dans ses murs la foudre et le trépas ;
Le jour qui présageait de cruelles batailles
Doit luire avec effroi sur tant de funérailles ;
Ce grand jour éclairait de ses rayons naissans
D'un formidable assaut les apprêts menaçans.
Tout le camp est debout, tout vole sous les armes ;
Kleber calme et terrible au milieu des alarmes,
Kleber, dont le Dieu Mars eût vanté le grand cœur,
Appelle les combats et ressent leur fureur.
Disciple de Bellonne, et favori des grâces,
L'intrépide *Murat* accompagne ses traces ;
Bessieres suit de près son généreux ami ;
Bessieres dans l'honneur dès l'enfance affermi ;
Tous deux enfans du Lot, l'orgueil de ses rivages,
L'objet de notre amour comme de nos hommages.

Lannes roulait des yeux de gloire étincelans,
Et *Junot* présageait des succès éclatans.
Déjà sur son coursier prêt à tout entreprendre,
Orgueilleux de porter un nouvel Alexandre,
Napoléon s'élance ; il vole, ses regards
Ont mesuré la ville, embrassé les remparts ;
Et tout paraît soumis à sa vaste pensée ;
Aux pieds d'une hauteur de canons hérissée,
Sur des bords que le Nil arrose de ses eaux,
Le Caire étend au loin ses murs et ses crénaux.
O *Vauban !* de ton art la terrible puissance,
Sur les trois vastes corps de cette ville immense
N'eût pu se déployer dans toute sa grandeur,
Un seul aux ennemis inspire la terreur ;
Des tours, des bastions, des foudres le couronnent,
Mars semble l'habiter, des fossés l'environnent,
Et des chemins trompeurs par un secret affreux
Peuvent vomir la mort de leurs flancs ténébreux.
Un fort majestueux du haut de la colline
S'élève, et sur le Caire avec orgueil domine :
Un pacha qui commande au sein des voluptés
Y tonne quelquefois sur les beys révoltés ;
Mais en ce jour, tremblant pour sa propre fortune,
Il s'unit avec eux pour la cause commune.
Thamir pourvoit à tout, les accens de sa voix
Sur le cœur des humains ont la force des lois.
Le vieillard subjugué par sa douce éloquence
Abandonne le lieu qui lui donna naissance ;
Les mères en pleurant, vers un autre séjour
Emportent dans leurs bras les fruits de leur amour.

Thamir ne veut enfin conserver dans la place
Que ceux dont la vigueur, la jeunesse, l'audace
Peuvent offrir au Caire, au moment des combats,
L'appui de leurs conseils ou celui de leurs bras.
Mais déjà retentit la trompette guerrière,
Et la gloire aux français vient d'ouvrir la barrière.
Quatre chefs généreux que Mars a déchaînés,
Orgueilleux des lauriers dont leurs fronts sont ornés,
Vers la ville alarmée et prête à la défense,
Font voler les soldats soumis à leur puissance;
Et foudroyant les murs sur des points opposés,
Sont chargés d'accomplir des travaux divisés.
Sous les murs de Numance, un héros magnanime
Ne déploya jamais un essor si sublime;
Jamais *Achile* aux bords du Scamandre ébloui
N'offrit avec Ajax ce spectacle inoui,
Ces grands traits qui joignant le génie au courage,
Font régner la raison sans affaiblir la rage.
Thamir, sans redouter ce dangereux accueil,
Sort de l'ombre des murs dont rougit son orgueil;
Et brûlant d'égaler ses rivaux et son maître,
Plus le péril est grand, moins il le fait paraître:
Pour chasser l'ennemi des postes avancés,
Il fait jeter un pont sur les vastes fossés,
Les franchit, et suivi de sa troupe fidelle,
Jaloux de se couvrir d'une gloire immortelle,
Dans son rapide essor, contre les assiégeans,
Il porte le tumulte, il enfonce les rangs,
Tandis que la muraille aussitôt enflammée,
De cent globes d'airain menace notre armée.

On vit l'égyptien, en ce jour plein d'horreur,
S'abandonner sans crainte à toute sa fureur.
En vain pour repousser ce choc inébranlable,
Nos premiers bataillons, que le grand nombre accable,
Marchent en déployant, contre des fiers soldats,
Une valeur sublime et tout l'art des combats.
La voix de Mahomet, l'aspect de la patrie,
Le désespoir exalte une armée en furie;
Au-dessus d'elle-même et de l'humanité,
Qui ne connaît de loi que sa témérité.
Mais comment d'Ibrahim peindre l'ardeur extrême!
Est-il le fier Argant? Est-ce Hercule lui-même?
Dans l'antre de *Cacus*, d'un pas impétueux,
Fondant, armé du glaive, à travers mille feux,
Il vole, sa voix tonne, et son bras épouvante:
Rien ne peut arrêter sa marche triomphante;
Le fer et la massue en ses sanglantes mains
Font pâlir tour-à-tour l'audace des humains:
Du génie et de l'art il prévient les miracles,
S'agite, frappe, entraîne, abat tous les obstacles,
Roule comme un torrent en son cours débordé:
Parmi les flots de sang dont il est inondé.
Kleber a vu l'orage, et le français qui plie,
Il part comme l'éclair: « vainqueurs de l'Italie,
Vous fuyez. » Nos soldats pour venger leur honneur
Revolent à l'attaque avec plus de chaleur.
Ibrahim lutte encor...... la victoire balance,
Napoléon l'enchaîne aux drapeaux de la France.
Au milieu des dangers il vole le premier
Et de la gloire aux siens applanit le sentier;

A l'aspect d'un heros si grand daus les batailles ,
Qui força tant de camps, qui prit tant de murailles ,
Qui doit soumettre un jour toutes les nations ,
Ibrahim furieux voit fuir ses légions ;
Lui-même à beau s'armer d'un courage inutile ,
Il cède en frémissant, rèpoussé dans la ville.
Des murs qu'il veut défendre, il fait, sur les français ,
Tomber en même-temps une grêle de traits.
Aux foudres d'Ibrahim , d'autres foudres répondent ;
Le carnage, la mort, le danger se confondent.
Un bataillon français maître d'une hauteur
Accable la cité d'un feu dévastateur.
Par de savantes mains mille bombes lancées
Eclatent au milieu des maisons renversées ,
Et le bronze enflammé, volant de toutes parts ;
De ses coups redoublés ébranle les remparts ;
Ils s'entr'ouvrent parmi de sanglantes ruines ,
On comble les fossés on évente les mines ,
De leurs antres cachés on arrache la mort.
Plus loin *Menou* brûlant d'un sublime transport ,
S'opposait aux progrès de la fière Almaïde ;
Deux fois le guerrier cède à sa fougue intrépide;
Deux fois ses bataillons emportés loin de lui
N'osent plus seconder leur généreux appui ;
Mais aux cris triomphans dont résonne la plaine,
L'honneur parle, il l'emporte et leur chef les ramène ;
Et l'héroïne arrache , en rentrant dans le fort,
Sa gloire à des affronts, ses soldats à la mort.
Avec non moins d'éclat et non moins de courage ,
Regnier offrait sa tête aux fureurs de l'orage ,

Et cent fois repoussant et cent fois repoussé
Avec *Bon* triomphait d'un ennemi lassé.
Par-tout même danger, même effort, même gloire :
Muse, qui sur son char couronnes la victoire,
Qui peignis dans Homère un Achille emporté,
Traînant avec orgueil Hector ensanglanté,
Prête moi tes pinceaux, tes couleurs...... que je trace
Ce guerrier échauffé d'une nouvelle audace,
Le *Renaud* des français, le superbe *Murat*,
Non moins habile chef qu'intrépide soldat.
O Caire ! tu le vis du milieu des batailles
Tout prêt à s'élancer jusques sur tes murailles;
Thamir en recula d'épouvante et d'horreur.
O prodige ! partout le français est vainqueur;
Il brave, il ose tout; mille échelles se dressent;
Pendant qu'autour des murs nos bataillons se pressent.
Lannes, ce digne appui de l'honneur des français,
D'un bras victorieux seconde leurs succès.
A travers mille feux dont les airs retentissent,
Sur un mont escarpé ses bataillons gravissent;
Là règne un vaste fort, pour illustrer ses jours
Flétris par la mollesse et de lâches amours,
Fuyant les doux plaisirs et l'ivresse des fêtes,
Bajazet des combats y brave les tempêtes;
Cependant c'est en vain qu'il aurait déployé
La plus rare valeur sur son roc foudroyé;
On eût vu nos drapeaux par les droits de la guerre
Flotter sur ce fort même ainsi que sur le Caire,
Si des cruels anglais, le génie orgueilleux,
N'eût alors suspendu nos bras victorieux.

Il n'a pas oublié ce que peut sa puissance,
C'est lui qui par *Nelson* couronnant sa vengeance,
Du malheureux *Brueys* embrasa les vaisseaux,
Couvrit de leurs débris le vaste sein des flots,
Et dans les noirs accès dont son ame est saisie,
Si le bey trouble au loin et l'Afrique et l'Asie,
Et pour anéantir notre empire naissant
Enchaîne l'univers à son ressentiment,
De ce génie affreux ces complots sont l'ouvrage;
Mais tous ces monumens d'une impuissante rage,
Trompent son désespoir loin de l'énorgueillir;
Si sous le joug français le Caire doit fléchir,
Et si les légions que soulève sa haine
Viennent pour contempler l'Egypte dans la chaîne,
Pour prévenir ces maux qui le glacent d'horreur,
Il enfante un projet digne de sa fureur.
Sur des bords éloignés il s'élance, il arrive
Dans un climat semblable à l'infernale rive,
Où les feux du soleil dévorant les moissons,
N'offrent à l'œil troublé que d'arides sillons;
Où jamais les vapeurs d'une douce rosée
Ne tombent sur le sein de la terre embrasée:
Un mont audacieux lève un front menaçant,
A son sommet noirci s'offre un gouffre effrayant
Dont la vaste étendue et les profonds abymes
Plongent jusqu'au séjour habité par les crimes,
D'innombrables canaux ignorés des humains
Des deux bouts de l'Afrique en ces noirs souterrains,
Vomissent des torrens de soufre et de bitume,
Et lorsqu'en fermentant ce vaste amas s'allume,

Ces antres infernaux commencent à mugir,
La terre à s'ébranler, les mortels à frémir,
Et le volcan enfin de sa bouche profonde,
Semble vomir dans l'air les entrailles du monde.
Un génie est gardien de cet horrible lieu,
Ministre révéré des vengeances d'un Dieu :
Par ses ordres, jadis sur deux villes coupables,
Il versa de ses feux les fléaux redoutables ;
Le démon des anglais s'écrie en l'abordant :
» Illustre souverain d'un fougueux élément,
Ebranlant dans son cours, lorsque tu te déchaînes,
De tes brûlans états les voûtes souterraines ;
Noble et sublime agent de la divinité,
J'ai ton nom, ta splendeur, et ton autorité ;
Ce volcan t'est soumis comme à moi l'Angleterre,
Venge en moi ton ami, ton égal et ton frère.
Les orgueilleux français sous le poids de leurs fers
Menacent de courber mon peuple et l'univers ;
Si le Caire assiégé par leurs fières cohortes
Voit tomber sous leur foudre et ses murs et ses portes,
Je verrai ce torrent dans l'Inde répandu,
Rouler sur les débris de mon règne abattu :
Frappe de mes tyrans la criminelle audace,
Engloutis leur armée et préviens ma disgrace,
Tonne, et fais sous leurs pas de carnages fumans
Rouler de tes fléaux les tourbillons brûlans :
Qu'ils sentent ton pouvoir ; mais, sage en ta colère,
Accable les français en conservant le Caire ;
Ne crains pas que le ciel qui t'arma de ses feux,
Blâme ton zèle ardent pour couronner mes vœux.

Mais pourquoi retarder le courroux qui t'anime;
Qu'il éclate !.... » A ces mots, du ténébreux abyme
On entend retentir les longs mugissemens,
Le génie en parcourt, en embrase les flancs,
Et dirige le cours de la lave enflammée,
Sous les lieux où combat notre invincible armée;
Le Caire épouvanté cédait à sa valeur.
Ciel ! que ne peut l'effort d'un élément vainqueur;
Un effroyable bruit roule, se fait entendre;
On voit des feux jaillir et la terre se fendre,
Tandis que du midi le souffle impétueux
Entassant dans les airs des nuages affreux,
Mêle aux flots embrasés qui sortent de la terre
De longs torrens de pluie et l'effroi du tonnerre.
C'est alors qu'au-delà de ces cieux azurés,
D'astres étincelans dans la nuit décorés,
Où l'aurore sourit à la nature entière,
D'où le soleil répand la vie et sa lumière,
L'Eternel promenait ses regards vigilans
Sur les mondes divers dans l'espace flottans.
Vers la terre bientôt abaissant sa pensée,
La mer dans son courroux jusqu'aux cieux élancée,
Les empires, les rois, les guerres, les combats,
Les lieux les plus cachés, les plus lointains climats;
De mille événemens la foule répandue,
Rassemblés en un point s'offrent tous à sa vue;
Mais à peine l'Egypte a frappé ses esprits,
Il y voit son héros et ses français chéris;
Contre les élémens opposant leur courage,
Mille feux déchaînés courant sur leur passage,

Leur

Leurs travaux élevés contre leurs ennemis,
Renversés sur la terre ou par elle engloutis.
Il frémit du danger qui menace un grand homme,
L'héritier des destins de la Grèce et de Rome,
Qui doit, au monde entier donnant un jour des lois,
Dans l'art de gouverner surpasser tous les rois;
Et d'un trône immortel, assis sur tous les âges,
Jetter les fondemens sur nos heureux rivages.
L'Eternel, en voyant cette scène d'horreur,
Du génie anglican reconnaît la fureur.
« J'écraserai, dit-il, du poids de ma colère,
D'un agent criminel l'audace téméraire;
Mais je laisse au héros, que j'aime à protéger,
Le soin de le punir, l'honneur de me venger,
Lorsque pour couronner une noble entreprise,
Je conduirai sa flotte aux bords de la Tamise.
Toi, Michel, pars et vole à ces monts africains,
Où n'a pas pénétré l'audace des humains,
Où d'un volcan affreux les cavernes fumantes,
Vomissent, quand je veux, leurs flammes dévorantes,
Au génie imprudent qui le tient sous ses lois
Rapporte les accens de ma terrible voix:
Ainsi, dit le Seigneur, sans mon ordre suprême
Peux-tu lancer des traits dont je t'armai moi-même?
Je devrais te punir et te précipiter
Du trône redoutable où je t'ai fait monter:
Tremble..... ou fais reculer vers leur brûlante source
Ces torrens débordés dont tu guidas la course. »
Il dit: Michel s'envole, il a franchi les airs
D'un vol encor plus prompt que le feu des éclairs.

A peine du volcan, ses pieds touchent la cime,
Qu'à sa voix le génie a reconnu son crime.
Son crime est réparé, tous ses feux sont éteints,
L'orage fuit, les cieux sont devenus sereins,
Et des cruels anglais le démon implacable
Se courbe en frémissant sous le Dieu qui l'accable.

CHANT QUATRIÈME.

LE Caire cependant, durant l'affreux courroux
De tous les élémens conjurés contre nous,
En contemplant par eux nos troupes repoussées,
Leurs longs travaux détruits, leurs tentes renversées;
La terre quelquefois s'entr'ouvant sous leurs pas,
Et les torrens des cieux inondant nos soldats,
De la crainte soudain passant à l'insolence,
Crut que le ciel prennait le soin de sa vengeance;
Et que par un prodige il voulait conserver
Des murs que la valeur ne pouvait plus sauver.
Aux crédules humains, erreurs trop ordinaires,
La mort du fier Aman détruit des jours prospères,
Et Bathazar goûtant l'ivresse d'un repas,
Voit errer sur les murs l'ombre de son trépas;
Mais ce qui d'Ibrahim relève l'espérance,
Il sait que *Soliman* amène à sa défense
Un innombrable corps d'arabes vagabonds,
Suivi de mameluks, de nombreux bataillons,
Qu'à travers les déserts, les pachas de Syrie,
Font voler au secours de sa triste patrie.
Déjà l'armée approche et le fier Soliman
Pense venger les beys et l'orgueil du turban.
  Mais les français, dont l'ame au trouble inaccessible,
Déploya dans le cours d'un ouragan terrible,

Cette mâle raison, souveraine des sens,
Qu'inspiraient d'un héros les exemples puissans,
Voyaient avec douleur dispersés sur le sable
De leurs retranchemens l'appareil redoutable;
Et pendant que leur main exercée aux travaux
Se hâte d'élever des ouvrages nouveaux,
Autour d'eux retentit la nouvelle certaine
De nombreux ennemis s'avançant dans la plaine:
On vole au devant d'eux, on veut les prévenir,
Et pour garder le Caire et pour le contenir,
On laisse dans le camp des cohortes nombreuses:
Sur les pas d'un héros nos troupes valeureuses,
Dans trois jours ont atteint l'approche des déserts.
O *Chebreisse*! ton nom obscur dans l'univers
Aujourd'hui rayonnant de splendeur et de gloire,
Réclame avec orgueil sa place dans l'histoire;
Qu'il orne mes tableaux, je vais peindre avec soin
Les illustres exploits dont tu fus le témoin.

Déjà s'offre au combat ce brillant capitaine
Qu'on doit voir dans *Yenna* ressusciter Turenne,
Aux Alpes Annibal, Condé dans Friedland,
César près d'Austerlits, Alexandre à Wagrant.
En cinq quarrés égaux nos troupes partagées
S'étalent dans la plaine avec ordre rangées.
Leurs braves grenadiers s'offrent aux premiers rangs,
Aux aîles sont placés nos foudres menaçans,
Et le centre contient nos escadrons agiles,
Tous le glaive à la main, dans leur poste immobiles;
Le corps des syriens attaque le premier;
A leur tête s'avance un superbe guerrier,

Jeune, plein de valeur, mais sans expérience,
Pensant que son orgueil lui tient lieu de science,
Et qu'enfin Mahomet doit priver de tous biens,
Pour ses chers musulmans, les barbares chrétiens;
Et cette erreur flattant sa jeunesse abusée
De l'espoir d'obtenir une victoire aisée,
Il fond sur les français en courant à la mort,
Comme si sa présence eût décidé du sort.
Ce généreux élan eût servi son audace
Si de nombreux soldats qui volaient sur sa trace
Son génie eût réglé le choc tumultueux;
Mais tandis que sur nous ce chef présomptueux
Pense, en développant son innombrable armée,
Voir dans ses vastes flancs la notre renfermée :
Regnier, du téméraire a rompu les efforts,
Troublé les syriens qu'il divise en deux corps;
Fond sur l'un, le poursuit et hâte sa défaite.
L'intrépide *Dugua*, le vainqueur de Rosette,
D'un illustre rival secondant les travaux,
Poursuit l'autre..... un marais offrant ses noires eaux
Oppose aux fugitifs une immense barrière;
Le glaive, les éclats de la foudre guerrière
Pressent les syriens cernés de toutes parts :
Mille morts à la fois vont frapper leurs regards.
Ceux-ci pleins de terreur, la raison égarée,
Trouvent au sein des flots une mort assurée;
Ceux-là pour se frayer un plus noble chemin
Meurent en combattant, les armes à la main :
D'autres à qui la crainte ôte toute espérance,
Dans les fers du vainqueur tombent sans résistance.

Sous les coups des français tu succombas enfin,
Guerrier présomptueux, aimable *Moradin*,
Qui volais aux combats du sein de la mollesse;
L'impitoyable Mars moissonna ta jeunesse,
Les ombres du trépas s'étendent, font pâlir
Les roses dont l'amour prit soin de t'embellir.
Mais ne murmure point, tu péris avec gloire,
Et tu vis ton vainqueur gémir de sa victoire.
Mais il est temps d'offrir sur la scène de Mars,
Des enfans du désert, les bataillons épars;
Ils fondent en romains, en parthes se replient,
Revolent au combat, le quittent, se rallient;
Hardis dans les dangers, féroces combattans,
Succombent en héros, triomphent en brigands.
Menou deux fois a vu sa colonne ébranlée,
Sous leur choc furieux prête d'être accablée,
Et ce guerrier deux fois arrêtant leur effort
A semé dans leurs rangs le carnage et la mort.
Bon vole sur ses pas; de ces deux capitaines
Les talens réunis, les attaques soudaines
Opposant au désordre, aux traits de la fureur
Une savante audace, une froide valeur,
Repoussent du désert la horde épouvantable
Qui s'enfuit, en laissant dispersés sur le sable,
Ses drapeaux déchirés et de sanglans débris.
Pendant que ces guerriers au pillage nourris,
Qui vivent entourés de meurtres, de ruines,
Vont poursuivre le cours de leurs longues rapines;
Du corps des mameluks étalons la splendeur,
Leur noble fermeté dans les champs de l'honneur,

Leurs rapides coursiers, leurs armes éclatantes,
Dans les airs éblouis leurs enseignes flottantes;
Par l'ordre d'Ibrahim, et digne de son choix,
Soliman renommé par de rares exploits,
Issu des *Solimans* qui régnaient dans *Nicée*,
Orgueilleux de son nom, de sa gloire passée,
Commandait en ce jour ces superbes soldats.
Il dit..... la charge sonne..... ils volent sur ses pas!
En vain la foudre gronde et le fer étincelle,
En vain des corps couverts d'une gloire immortelle,
D'un choc impétueux osent rompre le cours;
Le *mameluk* résiste, il s'avance toujours,
Brave tous les dangers, et son élan rapide
Est prompt comme la voix du héros qui le guide.
Tout-à-coup au milieu de ces événemens
Un guerrier se présente, il enflamme les rangs:
O ciel !.... c'est *Ibrahim*.... un souterrain immense
Que des antiques beys fit creuser la prudence,
Pour échapper aux traits d'un peuple factieux
Dérobe quelque temps sa fuite à tous les yeux.
Il en sait les détours, il en connaît l'issue,
Il sempare en sortant d'une route inconnue,
Et bientôt à *Chebreisse* il arrive escorté
Des plus fermes soutiens de son autorité.
On voit à ses côtés la superbe amazone,
Et s'il est le dieu Mars, Almaïde est Bellone;
Mais ses attraits ornant sa belliqueuse ardeur
Subjuguent tout-à-coup le plus barbare cœur,
Et souvent la vengeance endormie ou charmée
Laissa tomber le trait dont elle était armée.

Mais le combat m'appelle : effroyable moment,
Ibrahim, Almaïde atteignent Soliman.
A-t-on vu sur sa proie, enflammé de furie,
S'élancer un lion de l'ardente Lybie ?
Tels ces trois combattans fondent sur les français
En augmentant des leurs l'audace et le succès;
Tel qu'au loin sur les corps s'étend, se communique
Le rapide pouvoir d'une flamme électrique,
Ainsi les mamcluks sentent passer en eux
L'irrésistible essor d'un élan généreux.
Tout cède aux nobles feux dont s'allume, s'embrase
L'héroïque valeur des enfans du Caucase.
Le brave Soliman en ce jour glorieux
Brûle de surpasser l'éclat de ses ayeux.
L'intrépide Almaïde, invincible guerrière,
Semble, du champ de Mars, embrasser la carrière,
Au dessus de son sexe, on la voit s'engager,
En tous lieux où la gloire atteste le danger.
Clorinde eut moins d'éclat sous les murs de Solime :
Amour ! cruel amour ! veille sur ta victime !
Le malheureux Guibert, sous ton joug enchaîné,
En voyant Almaïde, immobile, étonné,
Sent croître les ardeurs de sa flamme immortelle,
Et la gloire à ses yeux la rend encor plus belle;
Mais que vois-je ? Ibrahim..... est-ce un fougeux torrent....
Est il la foudre..... est-il quelque dieu menaçant?
Il tonne comme Achille aux rives du Scamandre,
De son bras, de ses traits, nul ne peut se défendre;
Ses yeux comme sa main semblent lancer la mort;
Il frappe, il intimide, il maîtrise le sort,

Tout fuit au loin, ou tremble..... honneur de ma patrie,
O grand Napoléon ! d'une horrible furie
Il est temps d'arrêter les funestes éclats,
La victoire t'appelle au milieu des combats ;
Il paraît, son front calme au sein de la tempête,
Les immortels lauriers qui couronnent sa tête,
Une noble valeur, ses regards pénétrans,
Ses ordres précurseurs de grands événemens,
Qui rappelent d'un Dieu la parole féconde,
Annoncent le héros et le vainqueur du monde.
Berthier, dont le génie égale la valeur,
Duroc, aux bords du Nil, noble enfant de l'honneur,
Et que les cours des rois verront un jour paraître,
Habile confident des projets de son maître ;
Junot, qui joint la grace aux talens d'un guerrier,
Ce *Murat* que mon cœur eût nommé le premier,
Ce *Bessiere* unissant les vertus au courage,
L'entourent..... sa présence a dissipé l'orage ;
C'est en vain qu'Almaïde, Ibrahim, Soliman,
Pour rompre le pouvoir d'un nouveau talisman,
Opposent tous les trois un front inébranlable ;
Le charme les poursuit, les trouble, les accable ;
Et d'un génie actif l'ascendant merveilleux,
Des foudres et des bras, l'accord audacieux,
Du plus grand des héros la valeur magnanime,
Et d'un art créateur la puissance sublime,
Poussent les mameluks dans un piège inconnu :
La honte en eux succède à l'orgueil abattu,
Et l'invincible effroi dont leur ame est saisie
Ne laisse à des guerriers admirés de l'Asie,

Pour tout choix que la fuite..... Almaïde ose en vain
Retarder des français le triomphe certain,
Dans la fuite des siens elle-même entraînée......
Comme elle Soliman cède à sa destinée.....
Pour Ibrahim la rage a rempli tous ses sens,
Lui seul résiste encore, et ces traits menaçans
Ont frappé du combat la dernière victime,
Et s'il succombe enfin sa disgrace est sublime;
Il veut par un projet, digne de son grand cœur,
Faire rougir le sort, illustrer son malheur;
Laisser du souterrain la faveur outrageante,
Et transformant sa fuite en retraite éclatante,
Faire aux français du Caire un redoutable écueil,
Et changer leur triomphe en véritable deuil:
De ses hardis desseins sa troupe prévenue,
S'ouvre pendant la nuit une route inconnue,
Trompe son ennemi par d'éternels détours,
Et près du camp français arrive dans trois jours:
On s'arme, on court, on vole à ce corps téméraire,
En vain veut-on fermer les approches du Caire,
Ibrahim vers nos rangs, moins serrés, moins profonds,
A donné le signal à ses fiers escadrons;
Ils s'élancent armés de glaives homicides,
Les éclairs sont moins prompts, et leurs coursiers rapides,
Sur nos fiers bataillons, ardens à s'élancer,
Paraissent les franchir plutôt que les forcer.
En vain mille guerriers s'offrent sur leur passage,
Les mamluks, dans leur course aussi prompts que l'orage,
D'un magnanime essor recueillant le succès,
S'ouvrent mille chemins, écartent mille traits;

Et tous couverts des feux d'une horrible tempête,
Trouvent enfin au Caire une noble retraite.
Sans doute je devrais, variant mes tableaux,
Couronner de lauriers le char de mon héros;
Mais entrons dans le Caire où mon sujet m'appelle,
Et peignons d'*Ibrahim* l'anxiété cruelle.
Il exhale en ces mots d'un indomptable cœur
La tristesse farouche et l'horrible fureur :
« Sous les lois des français, sans pouvoir les défendre,
J'ai vu tomber les murs bâtis par Alexandre;
Le Caire, dans le cours d'un assaut menaçant,
Prêt à subir le joug d'un vainqueur insolent.
En vain mon ame ardente, inflexible, aguerrie
Dans les champs de Chebreisse entraîna la Syrie;
Moradin y périt..... par le sort abattu,
Une troisième fois, je fuis, je suis vaincu.
O toi, qui des déserts de l'antique *Médine*,
Sur le monde asservi fis régner ta doctrine!
Si mes sens par l'erreur n'ont pas été séduits,
Si ta voix au milieu du silence des nuits
S'échauffa pour ma gloire en ce jour confondue,
Remets-la dans le rang dont elle est descendue,
Ou si je dois céder à mes cruels destins,
Que la foudre m'arrache à leurs jeux inhumains;
Que dis-je?....ô Mahomet! s'il faut que je succombe,
Choisis d'autres moyens pour illustrer ma tombe:
Que j'éprouve un trépas qui flatte ma valeur,
Digne en tout d'Ibrahim comme de ta faveur.
Un siècle sans honneur vaut-il un jour de gloire?
Frappe mon front superbe au sein de la victoire;

Mais que tous les français expirent à mes yeux,
Sur ces bords délivrés de leurs fers odieux. »
Ainsi parle *Ibrahim*, et ce qui le transporte
Rend son chagrin plus sombre et sa haine plus forte,
C'est que ces députés partis pour cent climats,
Pour soulever au loin les plus puissans états,
Qui même ont dirigé leur audace, leur course,
Jusqu'aux lieux reculés où le Nil prend sa source,
N'ont pu tirer les rois de leur profond repos,
Qu'ils semblent peu touchés du récit de ses maux,
Et qu'il n'a dans l'excès du péril qui le presse
Que l'incertain appui d'une vaine promesse.

Ce funeste retard et l'offense et l'aigrit,
Sans troubler sa raison exalte son esprit;
Répand sur sa pensée errante, furieuse,
D'un affreux désespoir l'empreinte ténébreuse;
Ses cris font retentir les voûtes du palais;
Tout fuit, pour les tyrans c'est l'heure des forfaits.
Telle parut jadis dans la Thrace indignée,
Aux rives du Strimon la bacchante effrénée,
Lorsqu'elle osa frapper de son thyrse inhumain
le bienfateur du monde, un poète divin.
Le bey ne fut jamais à sa cour plus terrible,
Et dans ce jour affreux quelque attentat horrible
Aurait de son courroux signalé les éclats,
Si l'enchanteur *Hermès* n'eût arrêté son bras.
Hermès en paraissant a fléchi sa colère,
Hermès que tour-à-tour on redoute, on revère,
Qui semble assujettir à ses charmes puissans,
La terre, les enfers, les cieux, les élémens,

Et qui toujours caché dans sa retraite obscure,
Semble se dérober à toute la nature;
Mais du pouvoir d'*Hermès* aux regards des mortels,
Dévoilons avant tout les secrets criminels;
Et sur des fondemens où l'histoire repose,
Attestons de son art la puissance et la cause.

Des mondes, des humains l'immortel créateur,
En chassant du chaos la ténébreuse horreur,
En éclairant les cieux, en fécondant la terre,
En déchaînant l'orage et les feux du tonnerre,
En formant l'univers, établit pour toujours
Un ordre dont lui seul peut suspendre le cours;
Et l'esclave ne peut, quel que soit son délire,
S'égaler à son maître et prétendre à l'empire;
Mais de Dieu quelquefois l'indulgente bonté,
De ses augustes dons ornant la piété,
Aime à récompenser un serviteur fidelle,
Et l'élève au-dessus de la race mortelle.
Il veut..... Moïse parle, il entr'ouvre les mers;
Elie a dit..... Sa voix régnant dans l'univers,
Verse ou suspend des cieux la fertile rosée;
La mort frémit et cède au pouvoir d'Elisée.
Daniel voit en paix des lions dévorans,
Et du prophète roi les régards pénétrans,
Embrassent l'avenir étonné de paraître
Dans ses écrits divins même avant que de naître.
Mais ce rare présent, ce pouvoir révéré
N'appartient qu'à Dieu seul qui le donne à son gré.

Il est pourtant, il est des légions rebelles
Que Dieu précipita des voûtes éternelles,

Qui dans leur noir abyme et jusques dans les fers
Semblent à leur vainqueur disputer l'univers.
Leur art imitateur des célestes prodiges
Sur les yeux éblouis répandant les prestiges,
Fait paraître à *Saül* accablé de ses maux
Samuel arraché de la nuit des tombeaux;
Force de l'avenir les demeures profondes,
Enfante des serpens, ensanglante les ondes,
Ou fait monter *Simon* dans les airs étonnés;
Mais des démons enfin les prodiges bornés
Jamais de ceux d'un Dieu n'ont la magnificence;
Que dis-je..... leur faiblesse atteste sa puissance,
Et si Dieu les permet pour punir les méchans,
Pour éprouver le juste ou troubler les tyrans,
Il enchaîne souvent leur essor téméraire,
Et brise le miracle à l'instant qu'il s'opère.
Le sacrilège *Hermès*, triste enfant de l'erreur,
Elevé sous les lois d'un prophète imposteur,
Qu'arme contre le *Christ* sa religion même,
A reçu de Satan sa puissance suprême,
Et ne doit l'art affreux qui cause tant de maux,
Qu'au pacte qui le lie aux esprits infernaux.
Caché le jour, la nuit il s'élance, il conjure,
Et ses enchantemens alarment la nature:
Il erre environné de spectres effrayans,
De fantômes hideux, de manes gémissans,
De démons..... c'est du sein de cette cour impie
Qu'il s'élance au secours de sa triste patrie,
Et prêt à déchaîner ses horribles fléaux,
Il aborde *Ibrahim*, et lui parle en ces mots:

» La tempête en courroux fondant sur ce rivage,
M'arrache au long repos de mon antre sauvage,
Puissant, je vous fuyais; malheureux, je vous sers.
Déchaînons, *Ibrahim*, les cieux et les enfers;
Des funestes vapeurs d'un sommeil léthargique,
Mon art réveillera l'Orient et l'Afrique.
Déjà leurs légions des plus lointains climats.....
Il dit, *Hermès* s'éloigne; *Ibrahim* suit ses pas.

Dans la ville est un temple immense, solitaire,
Eloigné des clameurs et des yeux du vulgaire,
Où de l'antiquité le respect et le deuil,
Des souverains du Nil placèrent le cercueil.
De funèbres habits la tristesse voilée,
D'un chacun de ses rois gardant le mausolée,
Présente au voyageur, qui visite ces lieux,
Des humaines grandeurs le néant orgueilleux.
Les héritiers divers de la même puissance
Y dorment sous les lois d'un éternel silence;
Du fond de leurs tombeaux enchaînent tous les temps,
Et morts, semblent offrir tous leurs règnes vivans;
De lugubres flambeaux placés par intervalles,
Tristement suspendus aux voûtes sépulcrales,
Sont les pâles clartés de cette horrible cour.

A peine *Hermès* arrive à ce sombre séjour,
Qu'aussitôt de ces cris les voûtes retentissent,
Que déjà ses cheveux se dressent, se hérissent;
Et ses yeux embrasés d'une prompte fureur,
Décèlent les forfaits que prépare son cœur.
Il s'agite, il frémit, il murmure, il blasphême,
Menace les mortels, outrage le ciel même;

Et les sons de sa voix, ses magiques accens
Imitent le fracas, la chûte des torrens;
Il s'écrie. » O *Satan*, esprit noble et sublime
Qui, lorsque ton rival te plongea dans l'abyme,
T'élançais fièrement sur le trône des cieux!
J'implore ton secours, *Titan* audacieux,
Soutiens-moi; sur toi seul ma puissance se fonde;
Si mes enchantemens épouvantent le monde,
Si de ton ennemi bravant les fières lois
Je m'expose à sa foudre en servant tes exploits,
Et si contre le *Christ*, comme toi je conspire,
Vole à ma voix du fond du ténébreux empire;
Nos dangers sont communs, mes succès sont les tiens,
Permets que du trépas dispersant les liens,
Ces morts se ranimant dans leurs tombes glacées,
S'offrent à mes regards sous leurs formes passées;
Que changés par mon art ces simulacres vains
Secondent *Ibrahim* et ses vastes desseins;
Que ces ombres enfin à mes ordres dociles
Deviennent tout-à-coup des instrumens utiles,
Propres à réveiller, pour sauver mon pays,
Le courage des rois dans leur cour endormis. »
Il dit, Hermès triomphe, et Satan se déclare:
Un effroyable bruit partit du noir Tartare,
Roule, approche, grossit et forme en éclatant
Un bruit semblable au ciel, sur la terre croulant.
O prodige inoui!..... De leurs tombes mouvantes
Sortent, des souverains, les ombres pâlissantes.
Leur audace se peint sur leurs fronts menaçans,
Et jusqu'après leur mort ils sont encor tyrans.

Ibrahim

Ibrahim reconnaît ce prince incendiaire,
Destructeur des beaux arts, conquérant sanguinaire,
Cet *Omar*, fondateur du premier califat,
Pontife et souverain de l'antique Bagdad.
C'est le fier *Saladin*, ce guerrier magnanime,
Destructeur des chrétiens, dans les murs de Solime,
Qui força les croisés, par sa foudre abattus,
A louer son courage, à chérir ses vertus.
Est-ce ce *Siracon* dont la valeur heureuse,
Renversant des français la fougue impétueuse,
Dans les champs de *Massoure* illustra son destin,
Et jusques dans ses fers d'un regard inhumain,
Semble encor contempler du prince le plus juste,
D'un illustre malheur l'abaissement auguste ?
O ciel ! tout hérissé de soupçons, de forfaits,
Dans ce muet sénat *Azame* offre ses traits,
Lorsqu'auprès de son ombre on voit soudain paraître
Le superbe Alybey le tyran de son maître,
Qui, couvrant son pays de succès éclatans,
Brûlait de l'arracher à la loi des sultans.

Mais pendant que du sein de ses profonds abymes
L'avare mort, gémit de rendre ses victimes,
Que de manes obscurs viennent se présenter,
Près des manes fameux que je viens de citer.
Que le deuil répandu sur ces ombres livides,
D'une frayeur mortelle eût glacé les *Alcides.*
Ibrahim entouré de spectres, de tombeaux,
Des enfers déchaînés et de charmes nouveaux.
Ibrahim calme et fier dans ce désordre extrême,
Dans le renversement de la nature même,

D'un courage sublime offre la majesté;
Tandis que l'enchanteur, de sa gloire agité,
Victime des fureurs de son art exécrable,
Vainqueur par des forfaits dont le remord l'accable,
S'étonne d'un succès qui passe son espoir
Et semble s'effrayer de son propre pouvoir;
Mais revenu du trouble où son cœur s'abandonne:
» Ombres, dit-il, qu'orna l'orgueil de la couronne,
A mes regards surpris retraçant à la fois
Et nos législateurs et nos antiques rois.
Si forçant le cercueil où l'on vous vit descendre,
A ne garder de vous qu'une inutile cendre,
J'en suscite à mon gré les esprits généreux,
C'est pour venger l'affront qu'on fait à vos neveux.
Ah ! si le noble feu d'une haine implacable
Qu'alluma des chrétiens l'ambition coupable,
Survit après leur mort dans l'ame des héros,
Et vous suit en sortant de la nuit des tombeaux,
De quel œil verrez-vous des légions funestes,
De votre chère Egypte exterminer les restes,
De leur culte insensé menacer l'Orient,
Et la croix renverser l'empire du croissant;
Et vous de l'Alcoran propagateurs sublimes,
De l'arabe prophète héritiers magnanimes,
Qui de ses saintes lois intrépides soutiens,
Inspiriez la terreur aux barbares chrétiens,
Et du *Nil*, du *Jourdain*, affranchissant les ondes
Forciez, le glaive en main, leurs troupes vagabondes,
De quel œil verriez-vous ces chrétiens insensés
Revenir sur des bords dont ils furent chassés ?

Et pour mieux effacer leurs antiques défaites,
Jusques sur vos tombeaux étendre leurs conquêtes.
Mais je vois tous vos yeux de colère frémir;
Suivez ce beaux courroux..... pourquoi vous retenir;
Partez, ombres, partez..... sous des traits invisibles,
Courez épouvanter tous les rois insensibles,
Qui, voisins de l'Egypte, et sans s'en alarmer,
Par des feux dévorans la laissent consumer,
Sans craindre qu'une main triomphante et hardie,
Jusques dans leurs états ne porte l'incendie.
De dangers, de malheurs entourez leur sommeil,
D'un sinistre avenir effrayez leur réveil;
Que des sources du Nil jusqu'aux murs de *Bizance*;
Tout s'arme pour l'Egypte, accoure à sa défense,
Et que les fiers tyrans qui ravagent ces lieux,
Succombent, accablés d'un choc si furieux. »

A ces mots tout-à-coup les ombres étonnées,
Par un charme inconnu, loin du temple entraînées,
Vont accomplir d'*Hermès* les ordres souverains;
Et tandis qu'*Ibrahim*, de ces noirs souterrains,
Porte dans son palais sa superbe espérance,
Hermès, loin de la cour et loin de sa présence,
Emporté par son art et les dieux infernaux,
Vole ailleurs se livrer à des charmes nouveaux.



CHANT CINQUIÈME.



ABANDONNONS Hermès, dont les cris fanatiques
Evoquent les enfers par des forfaits magiques;
Laissons-le s'agiter en efforts impuissans,
Et déchaîner les morts pour troubler les vivans.
A des scènes d'horreur, que le ciel désavoue,
Opposons un guerrier qu'on admire, qu'on loue,
Qui depuis son séjour sur les bords africains,
D'une triple victoire illustra les destins.
Au grand art des combats formé dès son enfance,
Il en a le génie, il en a la puissance,
Et la mâle constance invincible aux travaux,
Et cette noble ardeur qui produit les héros.
Son ame embrasse tout, son esprit sait connaître
Dans le danger présent, le danger qui doit naître;
L'arrête, le conjure, et dévançant les temps,
Il n'est jamais surpris par les événemens.
Nul ne sait mieux que lui, par des marches savantes,
Rendre d'un vaste corps les forces agissantes,
Déployer un combat dans toute sa grandeur,
Surpasser l'art lui-même et forcer la valeur.
Il sent comme il agit; de sa vivé éloquence
Le trait part, frappe, échauffe, et le soldat s'élance;
Ardent dans les succès comme dans les revers,
Il triomphe de lui, comme de l'univers.

O français ! qu'il fut grand dans les champs de *Chebreisse* !
Pendant que devant lui tout s'enfuit ou s'abaisse,
Qu'il remplit la Syrie et de crainte et de deuil,
Que Moradin descend dans la nuit du cercueil,
Que le fier Ibrahim et la belle Almaïde
Ne doivent leur salut qu'à leur fuite rapide,
Lui, loin de s'endormir dans ce honteux repos,
Qui trahit la victoire et corrompt les héros,
Croyant n'avoir rien fait tant qu'il lui reste à faire;
Commande le départ et marche vers le *Caire*.
En rentrant dans le camp, charmé de sa valeur,
D'autres soins aussitôt occupent son ardeur;
Il voit avec plaisir s'élever les ouvrages,
Qui doivent du volcan réparer les outrages,
Garantir ses soldats d'un danger imprévu,
Et ranimer le cours d'un siége interrompu,
Quand soudain dans sa tente on annonce, on amène;
Des étrangers partis d'une rive lointaine.
L'azur et l'incarnat qui parent leurs turbans
Annoncent des chrétiens et non des musulmans:
Tous, les regards baissés en offrant leurs hommages,
Suivent de l'Orient les serviles usages;
Le plus âgé d'entr'eux, l'éloquent *Aldamon*
Fit entendre ces mots: « O grand *Napoléon* !
Jeune et brillant guerrier, de qui la renommée,
Par des faits glorieux tient la terre charmée;
Permettez qu'en ces lieux nous venions admirer
Ce front que la victoire a pris soin de parer.
Le ciel dont la colère accable la Syrie,
Dans Alep et Damas plaça notre patrie.

Temple antique des arts, lieux jadis fortunés,
Lorsque par d'autres lois nous étions gouvernés;
Mais depuis que *Selim* sur nos rives sanglantes
Etablit son pouvoir, ses armes triomphantes,
Ce farouche Sultan, en détruisant nos mœurs,
Fit régner Mahomet, la hache et ses fureurs;
Suivant de l'Alcoran les maximes impies,
Souverains absolus de nos biens, de nos vies;
De *Selim*, comme lui, les successeurs cruels,
Firent peser sur nous leurs règnes criminels;
Et du fond d'un sérail leur féroce indolence,
Fit par d'affreux Verrès exercer leur puissance.
Juste ciel! cinq pachas, ou plutôt cinq tyrans,
D'un despote cruel exécrables agens,
Sous un sceptre de fer gouvernent ces contrées,
Par leurs avares mains constamment déchirées.
Leurs décrets sont des lois, leurs juges des bourreaux,
Leurs sentences la mort, et pour comble de maux,
Un vil ramas d'émirs, d'aga, de janissaires,
De ces chefs odieux ministres sanguinaires,
Par-tout, du glaive armés, promènent leurs fureurs,
Et dévorent les champs qu'engraissent nos sueurs;
Mais, comme nous, tremblans dans leurs grandeurs suprêmes,
Les *pachas*, de dangers environnés eux-mêmes,
Sont souvent tout-à-coup par des traîtres cachés,
De leur trône orageux brusquement arrachés.
Voilà donc le ressort de cet horrible empire,
La crainte: le muphti la reçoit ou l'inspire.
Les sultans font ombrage aux visirs effrayés,
Aux visirs quelquefois ils sont sacrifiés;

Et leur lâches soldats, turbulentes milices,
Vendant au poids de l'or leurs mobiles services,
Sont, au gré des partis, prompts à se soulever,
Pour désoler l'état et non pour le sauver.
Ainsi les trahisons, le meurtre, le pillage,
Une avarice impie, un honteux esclavage,
Un culte atroce et vil, fondé par des tyrans,
Voilà les lois, les mœurs, les dieux des musulmans.
Accablés des excès d'un pouvoir despotique,
Dépouillés en naissant de tout droit politique,
Abrutis dans leurs fers d'autant plus révérés,
Que la religion les a rendus sacrés:
Ces peuples, de leur chaîne adorateurs stupides,
Bénissent de leur chef les cruels homicides;
Et dans ces lieux glacés par un commun effroi,
Il n'est plus de patrie, on n'agit que pour soi:
Des honneurs que demain peut envahir un traître,
Des biens à tout moment prêts à changer de maître,
N'enchaînent point les cœurs tous ardens à jouir
D'une vie incertaine et qu'on peut leur ravir.
Mais si de nos vainqueurs telle est la destinée;
Si chaque jour leur tête à tomber condamnée,
D'un empire odieux, lugubres monumens,
Sert de sanglant trophée aux terreurs des sultans;
Nous, éternels jouets de la commune haine,
D'une religion autrefois souveraine,
D'un culte détrôné, disciples malheureux,
Nous, chrétiens, notre sort est encor plus affreux.
D'impitoyables lois doublant notre esclavage,
Forment, dès le berceau, notre horrible appanage.

Un opprobre éternel nous place au dernier rang;
Et qui veut le payer peut verser notre sang.
Ainsi, sans nul espoir de sortir de nos chaînes,
Traînant de longs ennuis, de renaissantes peines;
Et condamnés aux fers, à l'outrage, à la mort,
Nous supportions en paix l'injustice du sort;
Quand chez nous tout-à-coup la prompte renommée
Répand que de chrétiens, une invincible armée,
Sur les rives du Nil a planté ses drapeaux;
Qu'à leur tête s'avance un grand homme, un héros,
Qui, des peuples foulés vengeant la longue injure,
Vient du joug des tyrans délivrer la nature;
Que les beys accablés et tombant sous ses coups,
Soudain il étendra ses bienfaits jusqu'à nous;
Et pour hâter l'essor de nos destins prospères,
Nous sommes en ces lieux envoyés par nos frères.
Tournez, tournez vos foudroyans regards
Vers des monstres cachés dans leurs faibles remparts.
Déployez vos drapeaux contre la tyrannie,
Sécouant le fardeau de leur ignominie;
Vous verrez les chrétiens former des légions,
Et nos pachas trembler devant vos bataillons.
Qui pourrait contre vous s'armer de résistance?
Des soldats sans valeur, des villes sans défense;
Des satrapes sans gloire, impuissans ennemis,
Esclaves couronnés, dans la pourpre endormis.
L'arabe vagabond s'élançant avec rage,
Pourrait-il de ces lieux vous fermer le passage?
Ranimez la Syrie au bruit de vos exploits,
Rendez aux nations leurs cultes et leurs droits;

Que la superbe Tyr renaisse de sa cendre,
Du sommet du Liban enfin faites descendre
Les cédres oubliés; que, changés en vaisseaux,
Ils règnent fièrement au sein des vastes flots.
Relevez d'Antioche et la gloire et l'empire;
Que le désert s'étonne en revoyant *Palmyre*;
Et qu'enfin recouvrant leur antique splendeur,
L'Egypte et la Syrie adorent leur vainqueur. »
Le douloureux tableau des malheurs véritables
Que causaient aux humains des tyrans effroyables;
L'audacieux abus du droit des conquérans,
Exercé sans pitié sous la loi des sultans,
Irritent du héros l'ame noble et sublime.
« Ils cesseront les jours et d'opprobre et de crime,
Si les temps de bonheur ne sont pas arrivés,
Peuples, consolez-vous, espérez et vivez.
Ces monstres, dont l'orgueil se plaît dans les ruines,
Expieront leurs forfaits, leurs fureurs, leurs rapines:
Vous les verrez un jour accablés, poursuivis,
Rentrer dans les déserts dont ils étaient sortis;
Mais il faut pour tenter cette noble entreprise,
Que la raison, le temps, la France l'autorise.
Si pourtant vos pachas, soigneux de m'offenser,
De nouveau sur ces bords venaient me traverser,
Dans la Syrie alors vous me verriez paraître,
Plus pour la contenir que pour m'en rendre maître.
Pour vous, jusqu'au réveil de votre liberté,
Courbez-vous sous la loi de la nécessité,
Et cachez avec soin dans l'ombre du silence
Les jours de votre gloire et ceux de la vengeance. »

A la voix d'un héros dont les regards perçans
De leurs voiles obscurs dépouillent tous les temps ,
Dont la haute raison par Dieu même éclairée ,
Calcule des états la chûte ou la durée ,
Les députés charmés d'un avenir flatteur ,
Embrassent aussitôt l'espoir consolateur
De voir un jour finir leurs tourmens et leurs peines ,
De recouvrer leurs lois , de sortir de leurs chaînes;
Ils quittent les français comblés de leurs présens ,
Et pour tromper du bey les regards vigilans ,
Et sauver des éclats de sa jalouse rage ,
Les secrets importans que cache leur voyage ,
Ils partent quand la nuit règne aux plaines des airs.
Mais il est temps de suivre, au milieu des déserts ,
Dessaix avec sa suite, envoyé par la France ,
Pour former dans la Perse une noble alliance.
Des arabes , des turcs que l'or seul a gagnés ,
Accompagnent leurs pas sur ces bords éloignés ,
Conduisent leurs chameaux , leur prêtent leur langage :
Un bey fait prisonnier dans les champs de carnage ,
Les peint aux gouverneurs de tous les pachaliks,
Comme des commerçans dans l'Egypte établis ,
Estimés d'Ibrahim , et qui d'Alexandrie ,
Se rendent dans la Perse à travers la Syrie ;
Ils ont , comme des grecs , l'habit des musulmans ,
Et leurs casques guerriers ont fait place aux turbans.
A peine ils s'éloignaient de ces moissons dorées ,
Que fécondent du Nil les ondes vénérées ,
Qu'à des bois odorans , à l'émail des gazons
Succèdent tout-à-coup d'affreuses régions ,

Le tombeau de la vie et d'arides campagnes,
Où s'étendent au loin de stériles montagnes,
Dont le front réfléchit sur des sables brûlans,
D'un soleil embrasé, les feux étincélans.
L'œil qui sur leur sommet avec effroi s'égare,
Contemple avec horreur l'entassement bizarre
De rochers monstrueux, pâles, inanimés,
Où d'un deuil éternel les pas sont imprimés;
Et les destins cruels sur cette terre immonde,
Semblent avoir placé les limites du monde.
Là, Flore n'a jamais, par de vives couleurs,
De ces farouches lieux adouci les horreurs;
Et l'arbre hospitalier refuse son ombrage
Au voyageur errant dans ce climat sauvage;
Et si le bruit succède au long calme des airs,
Au silence effrayant de ces vastes déserts,
C'est l'horrible fracas des vents et des tempêtes,
Ou les cris des serpens qui sifflent sur nos têtes,
Ou les accens plaintifs d'hommes désespérés,
Sur le sable expirant, par la soif dévorés.
Tel qu'Ubalde à l'aspect des monstres innombrables,
Des plaisirs de Renaud, protecteurs redoutables,
Fidèle à son devoir, repoussa la terreur:
Tel loin de s'effrayer d'un théâtre d'horreur
Où la France l'appelle, où son honneur l'engage,
Le fier *Dessaix* sentit redoubler son courage;
Et tranquille au milieu des dangers les plus grands,
Mit sa gloire à lutter contre les élémens.

Douze fois le soleil sortant du sein de l'onde,
Avait par ses rayons chassé la nuit profonde,

Depuis que le guerrier parcourait les déserts,
Il touchait à ce lieu chéri de l'univers,
Qu'Aurelien couvrit d'une nuit éternelle,
Où Palmyre offre au loin sa ruine immortelle.
Quand tout-à-coup un vent terrible, impétueux
Du brûlant équateur exhalant tous les feux,
Qui désole en tyran l'Egypte épouvantée,
Répand dans ce désert son haleine empestée :
Sa rage a déchainé les sables vagabonds,
Il les roule en torrent, les pousse en tourbillons,
Ou soulevant dans l'air la masse inépuisable,
Couvre l'astre du jour d'un voile impénétrable ;
Son souffle impur, semblable à celui des volcans,
Mêle à l'air embrasé ses poisons dévorans.
La terre est dans l'effroi, les fontaines tarissent,
Les hommes, les moissons, les animaux périssent;
Ces sables enflammés que les autans fougueux
Dispersaient, promenaient, entassaient autour d'eux,
Annonçaient aux français la mort la plus cruelle,
Quand du ciel protecteur, la bonté paternelle
Enchaîne la tempête et conserve des jours,
Qui de nos grands destins devaient servir le cours.

Mais il est temps de peindre à la terre étonnée,
Cette cité jadis de splendeur couronnée,
Qu'osa détruire, hélas ! un vainqueur furieux,
D'un vaste empire éteint tombeau majestueux.
Ruines de *Palmyre*, il est temps de praître
Aux regards d'un héros digne de vous connaître,
Chérissant à-la-fois la victoire et les arts,
Ses pleurs vous vengeront du crime des Césars.

Tombez luxe imposant de Rome, de Corinthe;
O reine des déserts ! ta grandeur est empreinte
Sur les débris couverts d'un vénérable deuil,
Et la palme des arts couronne ton cercueil !
Voyez-vous, à travers, ces colonnes rompues,
Des marbres arrondis s'élevant jusqu'aux nues;
Les uns rangés en ordre et les autres épars,
Dans leur vaste lointain épuisant les regards?
Là sont d'antiques tours et des retraites sombres,
Où, des palmyriens, dorment en paix les ombres.
Ici s'ouvrent encor des tombeaux mutilés,
Qui consacraient, hélas ! en des temps reculés,
Des souvenirs brillans, nobles, touchans ou tendres,
Dont quelqu'*Omar* farouche a dispersé les cendres.
Voyez sur des palais, des palais entassés,
Avec leurs dieux détruits ces temples renversés;
Et de ces grands débris la masse impénétrable,
Qui, fatigue du temps la rage infatigable;
L'art enfin surpassant sous des ciseaux divins,
L'élégance des grecs, la grandeur des romains.
O soleil ! qui pourrait refuser son hommage
Au monument célèbre admiré d'âge en âge,
Où les palmyriens d'un culte solennel
Faisaient fumer l'encens au pied de ton autel;
Où l'astre dont la flamme orne, éclaire, féconde,
Fut proclamé le Dieu, le bienfaiteur du monde.
Hélas ! le temps cruel, l'orgueil des nations,
Le génie effrayant des révolutions,
Portèrent d'une main sacrilège et hardie,
Sur ce temple sacré le fer et l'incendie;

Mais ces débris trompant leur barbare fureur,
Palmyre vit encor dans toute sa grandeur.
O prodige ! admirez ces tombeaux magnifiques,
Ces colonnes, ces arcs, ces marbres, ces portiques,
Cette enceinte, où baissant un front religieux,
L'homme apportait jadis son offrande et ses vœux ;
Contemplez ce soleil jaillissant de la pierre,
De ses douze palais répandant la lumière ;
Ce péristile enfin dans sa gloire isolé,
Debout avec grandeur, près d'un temple écroulé.
Combien de tels débris touchent une grande ame !
Déjà *Dessaix* les voit, il admire, il s'enflamme,
Il vole, il les embrasse, et son trouble vainqueur
Eclate dans ses yeux, s'exhale de son cœur.
Des arts dégénérés les modernes prestiges,
Ne peuvent égaler les antiques prodiges ;
Et l'invincible attrait de ces restes épars,
Triomphe du sommeil, enchaîne les regards :
La tranquille Phœbé, dans sa pâle carrière,
Eclairait le désert de sa douce lumière :
Dessaix à la lueur de ses faibles rayons,
Marchait enveloppé dans ses réflexions :
Les superbes lambeaux d'un empire célèbre,
Que le temps a couvert de son voile funèbre ;
Le calme universel, une immense désert,
Où la pensée errante avec effroi se perd ;
Placés près du néant des vanités humaines,
Elevaient son esprit, l'affranchissaient des chaînes
Que nous donnent l'orgueil, l'ambition, l'erreur ;
Il voit, sans s'éblouir d'une fausse grandeur,

Tous les êtres soumis à la cause première,
Naître, briller, s'éteindre en la nature entière,
Des âges fugitifs les couleurs s'effacer,
Les mondes, les mortels, vieillir et s'éclipser,
L'avenir menaçant, les peuples disparaître,
D'autres sur leurs débris s'élever ou renaître;
Et d'éternels fléaux et les cruels destins,
Se jouer sans pitié des malheureux humains.
Par ces affreux tableaux sa grande ame oppressée
Semblait s'ensevelir dans sa vaste pensée,
Quand tout-à-coup, aux yeux du français étonné,
Un fantôme de gloire et de deuil couronné,
Traînant la sombre horreur de l'empire des ombres,
S'offre, marche à travers ces immenses décombres,
Et prononce ces mots : » Etranger, dont les pleurs
Décèlent le génie, illustrent mes malheurs,
Ne craignez rien, je suis la triste *Zenobie* ;
Vous connoissez hélas ! l'histoire de ma vie ;
Mais celle de Palmyre, apprennez-la de moi.
Salomon, du Jourdain et l'oracle et le roi,
La soumit sous son règne et créa la puissance
D'une cité déjà célèbre en sa naissance,
Qui devait voir entrer dans ses heureux remparts
La fortune publique et le flambeau des arts.
Sur la route placée où de sa main féconde,
Le commerce chargé des richesses du monde,
Déposait ses trésors : du sein de ces déserts,
Palmyre les versait dans le vaste univers.
L'Occident les reçut des ports d'Alexandrie,
L'Euphrate avec orgueil les portait dans l'Asie.

Ainsi d'un site heureux la constante faveur
Par degrés de Palmyre éleva la grandeur.
Et quand la mort, plongeant dans une nuit profonde
Le fils de Jupiter et le vainqueur du monde,
Vit les fiers héritiers du trône des persans,
Se disputer l'Asie et ses lambeaux sanglans;
Et que de leurs éclats la terre consternée,
Vit leur ambition inquiète, effrénée,
Des plus fameux états, des plus vastes cités,
Anéantir la gloire et les prospérités;
Palmyre alors brillant de luxe et d'opulence,
S'enrichit de leur chûte ou de leur décadence.
Ainsi, pendant le cours de ces longues fureurs,
Palmyre, de la guerre écartant les horreurs,
Opposant sous les lois la liberté publique
Au long déchirement du monde politique,
Vit régner dans son sein une constante paix,
Des siècles de bonheur, de plaisirs, de bienfaits,
Et riche des tributs des plus lointains rivages,
Des chefs-d'œuvre divins vantés par tous les âges,
Elle crut, quand sa main jetait les fondemens,
Vaincre à force de gloire et la guerre et les temps.
Rome, que si long-temps endormit la prudence,
Tu vis servir ton luxe à sa propre opulence;
Mais ta fureur éclate : un monstre couronné,
Scélérat sans grandeur et soldat forcéné,
Jure d'exterminer ma gloire, mon empire :
Moi, loin d'humilier le sceptre de Palmyre,
De tourner vers le Tibre un regard suppliant,
J'arborai, des combats, le signal éclatant;

J'attaquai

J'attaquai l'empereur, lorsque sur mes frontières,
Sa voix précipitait les natious entières;
Trois fois vaincue hélas ! mon indomptable cœur
Ne cède qu'à la force et brave le malheur.
J'ai vu d'Aurelien la victoire insolente,
Ensanglanter les murs de Palmyre fumante;
Mon peuple au désespoir, au carnage livré,
Le vertueux Longin surpris et massacré,
Nos temples, nos palais embrasés par la flamme,
Moi-même dans les fers...... depuis ce jour infâme,
Tel qu'un astre qui jette un éclat incertain,
Palmyre tristement pencha vers son déclin.
Mais si de l'avenir l'image retracée
N'a pas d'un fol espoir abusé ma pensée,
Le plus grands des mortels, le héros que tu sers,
Doit un jour sous ses lois relever l'univers.
Si Palmyre...... poursuis ta route avec courage,
Heureux guerrier, le ciel protège ton voyage. »
L'ombre à ces mots s'envole, et Dessaix accablé
Du poids du sentiment dont il était troublé,
Pendant qu'elle parlait éprouvait cette crainte,
Cette invincible horreur dont notre ame est atteinte,
Lorsque les morts sortant de la nuit des tombeaux
Viennent nous raconter, ou leur gloire, ou leur maux.
Mais les destins promis au héros de la France,
La terre un jour soumise à sa vaste puissance,
Des cendres s'animant par un pouvoir vainqueur,
Pour instruire Dessaix d'un avenir flatteur,
D'une sombre tristesse écartant le nuage,
Du guerrier abattu relèvent le courage.

Déjà l'astre du jour sur son char radieux,
De ses rayons naissans dore l'azur des cieux;
Et déjà vers Damas le guerrier s'achemine
En tournant ses regards vers l'illustre ruine,
Vers les restes sacrés d'un empire éclatant,
Où dort la gloire humaine à côté du néant.



CHANT SIXIÈME.

A-T-ON vu des volcans les flammes dévorantes
Se mêler à l'horreur des tempêtes bruyantes,
S'engloutir, disparaître et fleuves et cités,
De leur tronc orgueilleux les monts précipités,
Et les flots en courroux s'élançant sur leurs rives,
Menacer des mortels les troupes fugitives:
Si tout-à-coup un Dieu, des élémens vainqueurs,
Arrête dans son cours le feu dévastateur,
Fait voler la tempête en des plages lointaines,
D'un soleil vif et pur colore au loin nos plaines,
Soutient les fondemens des pôles ébranlés;
Après un long effroi, les peuples consolés,
Pensent tous assister au premier jour du monde,
Et quitter du chaos l'obscurité profonde.
  Tel en sortant du sein des plus vastes déserts,
Où des sables, tantôt entassés dans les airs,
Et tantôt retombant sur de brûlantes plaines,
Où d'un vent destructeur les perfides haleines,
L'absence des humains, le tombeau des cités,
Offrent un deuil affreux aux regards attristés:
Dessaix semblait reprendre une nouvelle vie,
En voyant de *Damas* la campagne fleurie.
Là, vous n'admirez pas des marbres fastueux,
Mais les flots empressés d'un peuple industrieux;

Riche de ses travaux dont le commerce immense
S'étend avec orgueil du Bengale à Byzance.
La Perse, l'Arménie et mille nations
Y versent leurs trésors et leurs productions :
De montagnes au nord, cette ville bornée,
Voit jusques au désert sa plaine couronnée
De vergers odorans, de jardins enchanteurs,
Chargés de mille fruits, ornés de mille fleurs.
D'une prodigue main l'indulgente nature
Y sème des bosquets, des tapis, de verdure;
Aux bouquets du lilas joint le lys du jasmin,
Mûrit sur les côteaux la pourpre du raisin,
Et du sommet des monts des sources jaillissantes
Y tombant à leurs pieds en cascades bruyantes,
Promènent, en formant d'innombrables ruisseaux,
Le cristal argenté de leurs limpides eaux,
Où d'un tube d'airain l'art qui les emprisonne,
Les fait voler en gerbe ou monter en colonne.
Ces fleurs, ces doux ruisseaux, ces sites ravissans
Charmaient *Dessaix*, calmaient le trouble de ses sens,
Dégageaient son esprit de ces vapeurs chagrines,
Noirs enfans du désert, du spectre et des ruines.
Mais bientôt vers *Alet* il dirige ses pas,
Et quitte avec douleur ces fortunés climats.
Dessaix, après cinq jours, touchait à ces rivages
Couronnés de moissons riches de pâturages,
Que l'*Oronte* embellit, où des sites heureux
Arrêtent de l'amour les pas voluptueux,
D'où Renaud enlevé par la jalouse Armide,
Fut à travers les airs, et sur un char rapide,

Conduit par deux dragons au bout de l'univers.
Des dômes fastueux blanchissant dans les airs,
De nombreux *minarets*, la montagne factice,
Que créa des mortels l'audace usurpatrice,
Sur laquelle une tour règne avec majesté,
Annonce au voyageur la superbe cité.
Là, le plaisir endort l'orgueil de la puissance,
Là, des farouches turcs, la sombre intolérance,
Semble avoir oublié ses tyranniques droits,
Et les mœurs, la nature y triomphent des lois.
Dessaix fuit à regret cette terre chérie,
Mais le désir ardent de servir sa patrie
L'entraîne : le guerrier part et laisse au couchant
Les débris de ce peuple, aimable et turbulent,
Qui couvrit *Julien* des plus sanglans outrages,
Qui d'un autre empereur renversa les images :
Mobile dans ses mœurs, ivre de nouveautés,
Volant aux factions du sein des voluptés,
Et jusques dans sa tombe orgueilleux du grand-homme,
Que la Grèce para du nom de Chrysostôme.
Mais un plus vaste objet et de plus grands tableaux
Viennent frapper *Dessaix*, s'offrent à mes pinceaux.
Il découvre déjà ces campagnes fécondes,
Que l'Euphrate est jaloux d'arroser de ses ondes ;
La nature répand sur ce sol enchanté
Les germes créateurs de la fertilité.
Là de hautes leçons, d'immortelle mémoire,
D'illustres souvenirs consacrés par l'histoire,
A travers mille erreurs élevant leur flambeau,
De la société nous montrent le berceau.

Non loin *Nemrod* fonda la liberté publique,
En s'armant le premier du sceptre monarchique :
Babylone, du faste et des arts et des lois,
Y para la puissance et le trône des rois ;
Le commerce, les arts, l'ambition, la guerre,
Ont fécondé, poli, ravagé cette terre,
Qui, théâtre éternel de grands événemens,
A lassé les destins sans lasser les tyrans.
Dessaix passe l'Euphrate ; et d'un regard avide
Voit, approfondit tout dans sa course rapide.
Là, jadis sous un ciel dégagé des vapeurs,
Les bergers chaldéens, astronomes, pasteurs,
En promenant le soc sur leurs fertiles plaines,
Des mondes étoilés suivaient les phénomènes,
Des éclipses fixaient le nombre, le retour,
Mesuraient savamment l'astre brillant du jour,
Désabusaient la terre étonnée et tremblante,
A l'aspect imprévu d'une comète errante,
Ou du ciel débrouillant les vastes régions,
Préparaient lentement la gloire des *Newtons*.
Dessaix avec respect, sur ces rives lointaines,
Contemplait le berceau des sciences humaines,
Lorsque dans son chemin s'offrent à ses regards
Une ruine illustre et des lambeaux épars.
Reine de l'Orient, antique *Babylone*,
Le temps te renversa de ton superbe trône,
Montre-moi tes palais, tes prodiges divers,
Tes jardins étonnés de fleurir dans les airs,
Ces remparts orgueilleux, où cent fois la victoire
Ramenait tes héros sur le char de la gloire ?

Hélas ! dans les tombeaux, où dorment les débris
De Xercès, de Roxane et de *Sysigambis*,
Les monstres des forêts ont creusé leur tanière,
Et tes dieux mutilés roulent dans la poussière.
Dessaix exhale ainsi sa profonde douleur,
Il voit en frémissant un humble laboureur,
Soumettre à sa houlette, au fer de sa charrue;
Ces lieux où cent palais se perdaient dans la nue;
Et le râteau, jaloux de reprendre ses droits,
Sur les restes sacrés de la ville des rois.

Après ces grands débris, *Dessaix*, dans son voyage;
Ne rencontre plus rien digne de son hommage;
Ainsi donc, franchissant d'inutiles longueurs,
Et des cités sans gloire et des peuples sans mœurs;
Arrivons aux débris de cette ville immense,
Où brilla des *Sophis* la suprême puissance;
Et de leurs successeurs abordant le séjour,
Présentons ce héros à leur auguste cour.
Mais avant de tracer d'une ame satisfaite
Les succès du guerrier, l'alliance secrète
Que forma son génie en ces climats lointains,
Déployons, je le dois, aux regards des humains;
Les révolutions, dont la main sanguinaire,
A frappé cet empire aussi vieux que la terre:
Et les combats sanglans qui changèrent cent fois
Et les mœurs de la Perse, et son culte, et ses rois.
Cyrus qui la créa, par sa valeur profonde,
La plaça du berceau sur le trône du monde;
Et d'un état conquis invincible soutien,
De vingt sceptres brisés ne forma que le sien;

A ses fiers héritiers, sa puissance transmise;
Mit à leurs pieds l'Asie, et vaincue et soumise.
Mais déjà leur orgueil a franchi l'Orient,
Et la mort, la terreur, marchent sur l'Occident.
De la Grèce outragée, et de *Thèbes* en cendre,
Je vois s'armer, voler le superbe *Alexandre*,
Guerrier impétueux, il renverse en courant
Darius, son armée et son trône éclatant;
Il règne, et meurt soudain : quand ce héros succombe,
Les chefs avec fureur s'agitant sur sa tombe,
Ivres d'ambition, se disputent entr'eux
L'univers, que la guerre embrase de ses feux;
Mais d'un soldat heureux l'audace triomphante
Arrache à *Séleucus* sa dépouille sanglante.
Du parthe, en s'élévant, les rapides exploits
Asservissent la Perse une seconde fois :
Ciel, que vois-je !..... traînant les fers du despotisme,
Du fond de ses déserts l'affreux mahométisme,
Suivi de l'ignorance, armé par la fureur,
Apôtre monstrueux du crime et de l'erreur,
Vient menacer le monde en conquérant sauvage,
De ses lois, de son culte et de son brigandage.
Sous son joug l'Orient, l'Afrique se courba,
Sous ses féroces lois *Ispaham* succomba;
Et le farouche *Omar*, implacable furie,
Calife de Bagdad, fléau d'Alexandrie,
Du sceptre de la Perse enorgueillit sa main.
Peignons avec horreur ce tartare inhumain,
Bourreau de Bajazet. jusqu'aux bornes du monde,
Promenant ses forfaits, sa fureur vagabonde,

Né pour exterminer toutes les nations,
Entouré d'imposteurs, d'armes, de légions;
Sous un sceptre de fer sa main ensanglantée,
Courbe, en foulant les arts, la Perse épouvantée.
Mille tyrans armés d'un fer ambitieux,
Se succèdent l'un l'autre et ravagent ces lieux.
Peindrai-je ce *Mahmond* dont le pouvoir suprême,
Par le crime élevé, fut renversé de même;
Cet orgueilleux *Thamas*, ce lâche usurpateur
D'un trône dont il fut l'intrépide vengeur,
Qui tyran de la Perse, assis sur des ruines,
Arma les trahisons, les meurtres, les rapines,
Et régnant dans *Delhy* par le crime et l'effroi,
Vendit au poids de l'or, l'Inde à son propre roi.
Il meurt sous les poignards, mais sa mort après elle
Laisse pour héritier une guerre cruelle;
Et déjà, pour ravir un sceptre ensanglanté,
Le glaive des combats brille de tout côté.
Enfin fermant le cours des discordes civiles,
Un prince ami du bien et des vertus tranquilles,
Rappelle en ces climats, consacrés aux tyrans,
L'esprit de *Marc-Aurèle* et l'ame des *Trajans*.
Il appelle à sa cour ces hommes magnanimes,
Dont la conduite austère et les sages maximes,
Mettent un frein utile à l'audace des rois,
Et leur font adorer et la paix et les lois.
Nadir fait mieux encore; il aime, il récompense
Les arts consolateurs dont l'heureuse influence
Adoucit les esprits, les courages, les mœurs,
Tempère le pouvoir, rend les sujets meilleurs.

Nadir chérit l'étude, il pénètre avec gloire
Des siècles écoulés la ténébreuse histoire ;
Le passé, le présent, sont tous devant ses yeux ;
Mais surtout des français les travaux merveilleux,
Et de tout leur éclat l'image retracée,
Du prince philosophe occupent la pensée ;
Il connaît leurs héros, leurs rois, leurs beaux esprits,
Et dans leur propre langue il juge leurs écrits.
Déjà *Dessaix* touchait à cette immense plaine
Où jadis *Ispaham*, régnant en souveraine,
Déployait aux regards du Persan étonné,
Son orgueil et son front de splendeur couronné.
Des temples, des palais, la noble architecture,
S'y joignait aux bienfaits qu'y versait la nature.
Le commerce semblait jaloux de l'enrichir,
Les rois de l'illustrer, les arts de l'embellir ;
Mais, quand l'ambition eut de ses mains impies,
Tourné vers *Ispaham* le flambeau des furies,
De mille concurrens le sacrilège effort
Y répandit le deuil, le carnage et la mort.
Le commerce, les mœurs, les beaux arts s'éxilèrent
D'un séjour que la flamme et le fer ravagèrent,
Et la mort, le front ceint d'un lugubre bandeau,
Erre avec la pitié sur ce vaste tombeau.
Les rois, loin de ces lieux tristes et déplorables,
Des fureurs des humains, monumens effroyables,
Loin d'un sombre théâtre au désespoir livré,
Fixèrent de leur cour le séjour révéré.
Sur le penchant fleuri de denx vertes collines,
Que baigneut de leurs eaux deux sources cristallines,

Dans toute sa grandeur s'offre un vaste palais.
Tout ce qu'un art divin peut inventer d'attraits
Y fut versé des mains de la maguificence ;
Pour l'orner, la colonne avec fierté s'élance,
Le portique s'y courbe, et des arcs fastueux,
Et des gazons naissans les lits voluptueux,
Et des salons dorés et des toiles vivantes,
Des sites imprévus, des scènes renaissantes,
Des ruisseaux enchaînés, ou libres dans leurs cours,
Et la simple nature et la pompe des cours,
Y prodiguent partout leurs touchantes merveilles,
Des oiseaux inconnus y charment les oreilles.
Voyez l'arbre arrondi sous la loi des ciseaux,
Baisser son front superbe, cnlacer ses rameaux.
Voyez dans ce lointain mille palmiers superbes
Déployant dans les airs leurs magnifiques gerbes,
L'éclatant oranger de son fruit orgueilleux,
L'aloës hérissé de ses dards épineux ;
Le grenadier qui mêle en son luxe sauvage
La pourpre de ses grains au vert de son feuillage ;
Ces arbres amoureux entrelaçant leurs bras,
Qui pendent en festons, embarrassent vos pas.
Si vous vous égarez en ces douces retraites,
Amour offre à vos yeux ses plus nobles conquêtes.
Oubliant sa valeur, ses farouches vertus,
Le dieu Mars y soupire à côté de Vénus.
Jupiter descendu de la céleste plaine,
En taureau mugissant, en cygne s'y promène.
Hélène, ainsi qu'à Sparte, y voit son cher Paris,
Et *Céphale* y retrouve et l'aurore et Procris.

C'est *Actéon*, dont l'œil téméraire et profane
Ose y souiller les bains de la chaste Diane;
Et la tendre Aréthude, errant sous ces berceaux,
Aux flots d'une autre *Alphée* y vient mêler ses eaux.
De mille arbres touffus la parure ondoyante
Verse plus loin le frais de son ombre mouvante;
Si la nature y cède à l'art usurpateur,
L'art y respecte aussi sa rustique grandeur;
Si l'arbre transplanté loin du sol de ses pères,
Ombrage avec orgueil ces rives étrangères;
Si Flore orne ces lieux de charmes inconnus,
J'y vois l'humble jardin du sage *Alcinoüs*;
Et de ce site heureux la nayade sauvage,
Du sein des rocs couverts d'un agreste feuillage,
Epanche avec fracas ses flots désordonnés,
Sans craindre qu'un bassin les tienne emprisonnés,
Et que d'un art jaloux la puissance importune
Y vienne armer contr'eux le trident de *Neptune*.
A peine quittez-vous ces champêtres beautés,
Que ne profanent point de charmes empruntés,
Qu'un vaste labyrinthe à vos égards étale
Les détours qu'inventa l'ingénieux dédale,
Des sentiers tortueux qui trompent dans leur cours,
En présentent l'issue et l'éloignent toujours;
Mais les attraits puissans dont notre ame est atteinte,
Semblent de notre esprit endormir la contrainte,
Et l'art et la nature unissant leurs appas,
Y captivent les yeux en égarant les pas.
Mais à peine épuisant l'agréable supplice,
L'embarras incertain de ce vaste édifice,

Comme *Thésée*, armé par un fil protecteur,
Triomphez-vous de l'art, de l'art même vainqueur ?
Qu'au lieu d'y redouter ce cruel *Minotaure*,
Que l'amour a produit, et que l'amour abhorre,
On y voit un séjour que n'eût point effacé
Le magique pouvoir d'*Armide* et de *Circé*.
Autour des lambris d'or d'une salle arrondie,
Que couronne une voûte éclatante et hardie;
Des marbres animés, de superbes tableaux,
Font revivre des rois, des sages, des héros.
Près de *Sémiramis* de gloire environnée,
Là, Cyrus à ses pieds tient l'Asie enchaînée :
Favori d'Apollon, de *Thémis* et de *Mars*,
Sur son triple laurier fixant tous les regards,
Chosroës, comme un Dieu, régnant dans cette enceinte
Y commande l'amour, le respect et la crainte :
Zoroastre aux Persans semble y dicter sa loi,
Et Zopire y triomphe à côté de son roi.
Mais loin de cette salle à grands frais décorée,
Peindrai-je du palais l'avenue et l'entrée,
Ces arbres fastueux avec ordre placés,
Dont les fronts dans les airs fièrement élancés,
Semblent, en arrêtant les traits de la lumière,
Verser du haut des cieux leur ombre hospitalière;
Beaux lieux ! si l'art lui-même en des travaux parfaits,
Ami de la terreur, aux portes du palais,
N'offrait point aux regards, pour tristes sentinelles,
Des monstres effrayans les images cruelles.
L'œil s'y trouble à l'aspect de deux affreux serpens,
Qui de *Laocoon* dévorent les enfans;

A côté d'un lion dont la fierté sommeille,
Voyez ce léopard dont la rage s'éveille,
Ce crocodile affreux sur sa proie attaché,
Ce tigre s'élançant de son antre caché.
OEdipe au bout du parc, au bord de ces fontaines,
Rencontrerait le sphinx, *Ulysse* les sirènes,
Et l'art imitateur, plus loin y déchaîna
Le monstre de *Némée* et l'hydre de *Lerna.*
Arrivé dans ces lieux, *Dessaix* voit et contemple
D'un puissant souverain la demeure ou le temple;
Il entre..... est-ce l'olympe à ses yeux descendu,
Qui frappe tous ses sens d'un éclat imprévu !
Il s'avance..... les grands, les généraux, les princes,
Les ministres des lois, les pachas des provinces,
Tous orgueilleux du rang qu'ils tiennent à la cour,
Avec ordre et debout sont rangés à l'entour.
De ce séjour auguste on passe au sanctuaire,
Où des heureux persans, le monarque, le père,
Sur un trône, entouré du plus noble appareil,
Sous un dais aussi vif que le char du soleil,
Dicte ses sages lois, et sa rare clémence
Y fait, sans l'avilir, adorer sa puissance.
Dessaix à ce grand prince est enfin présenté,
Son front calme, serein et sa noble fierté,
D'un soldat valeureux auguste caractère,
Ses déhors séduisans, son heureux don de plaire,
Intéressent la cour, charment le souverain,
Il s'avance...... à ses pieds, il dépose soudain
Les présens qu'un héros le chargea de remettre,
Et se hâte aussitôt de lui faire connaître

La raison qui l'amène en ces climats lointains,
De son héros chéri les sublimes destins,
Lui présente sa gloire aux champs de l'Italie,
En Egypte; et la France enfin énorgueillie,
Si Nadir, secondant cet illustre guerrier,
A ses vastes travaux daigne s'associer.
Dessaix montre, en parlant, cette grâce infinie
Qui sied à la valeur, qu'embellit le génie.
Nadir à l'étranger fait le plus noble accueil,
Pour lui du diadème il dépose l'orgueil;
Il l'appelle, le fait approcher de son trône,
Il invite sa cour, il s'empresse, il ordonne
D'un festin solennel les superbes apprêts,
Y place auprès de lui l'envoyé des français;
Et lorsque du sommeil la puissance secrète
Vint terminer le cours d'une si belle fête,
Avant de se livrer aux douceurs du repos
A notre ambassadeur, *Nadir* parle en ces mots:
» Je vous l'ai déjà dit, mon cœur est à la France.
Nul des peuples divers que, dans son cours immense,
L'astre brillant du jour éclaire de ses feux,
N'est plus cher à mon cœur, n'est plus grand à mes yeux.
Le premier dans les arts, dans la paix, dans la guerre,
Il est l'amour, l'exemple et l'effroi de la terre;
Et sa gloire rappelle aux regards des humains
L'immortelle splendeur des grecs et des romains.
Ainsi donc l'alliance, où *Dessaix* me convie,
Doit faire mon orgueil ainsi que votre envie;
D'autant que, comme vous, mes fidèles persans
Sont polis, généreux, sensibles et brillans;

Que l'on peut contracter une alliance sure
Quand l'intérêt s'unit au vœu de la nature ;
Et la raison d'état, nos communs sentimens,
Seraient de ce traité la force et les garans.
Au plus grand de vos rois Aaron fit hommage ;
Vos exploits vos héros sont chers à ce rivage,
Et français et persans par le cœur sont unis.
Mais la France livrée aux fureurs des partis,
Pourrait-elle m'offrir de solide alliance ?
Et des chefs sans pouvoir des peuples sans constance,
Contre les attentats de l'infidélité,
Pourraient-ils garantir un semblable traité ?
Moi-même, revêtu d'un pouvoir sans limite,
Autorité chez vous odieuse et proscrite,
Irai-je rechercher, imprudent allié,
D'un peuple indépendant la perfide amitié,
Sans craindre que les cris d'une liberté vaine,
N'éveillent les persans endormis dans leur chaîne?
Peut-être que les faits altérés en courant
Ont grossi de vos mœurs l'étrange changement.
Et que, placés si loin, l'injuste renommée
Arme aussi contre vous sa fourbe accoutumée.
Dans ces grands démêlés, vous acteur et témoin
Eclaircissez des faits obscurcis de si loin.
Demain, jeune guerrier, vous me ferez connaître
La révolution que vous avez vu naître ;
Et si le sentiment des principes passés
Vit encor dans vos cœurs, de leurs fureurs lassés,
Si l'horreur de souscrire à des erreurs cruelles
Vous ramène déjà vers vos mœurs naturelles,

Vous

Vous me verrez alors remplir avec ardeur
Un vœu cher à la Perse ainsi qu'à votre cœur.
Ah ! combien à *Nadir* offrirait de délices,
Un traité glorieux formé sous les auspices
D'un illustre guerrier dont vous avez l'honneur
D'être le lieutenant, l'ami, l'ambassadeur ;
D'un héros qui fuyant une indigue mollesse,
Aux plus nobles travaux exerce sa jeunesse,
Qui parant la valeur du charme des vertus',
Combat comme Trajan, peuse comme Titus ;
Et qui semble annoncer aux nations entières
Un siècle de bonheur, de gloire, de lumières :
Avec quel noble orgueil, devenant son appui,
Je chérirais les nœuds qui m'uniraient à lui.
Demain, (que la nuit pèse à mon impatience !)
Nadir saura de vous les secrets de la France ;
Puissent-ils couronner mon attente et mes vœux :
Mais déjà le sommeil appesantit mes yeux.
Allez, jeune guerrier, sans crainte, sans alarmes,
Après tant de travaux, vous livrer à ses charmes ;
Puisse-t-il vous verser un plaisir aussi doux
Que celui que j'éprouve en parlant avec vous. »
Il dit : *Dessaix* s'éloigne, et son ame attendrie
Ne rêve qu'au bonheur de sa chère patrie.

Cependant que la nuit voilant l'azur des cieux,
Promène dans les airs son char silencieux ;
Avant que de retour l'aurore vigilante
N'étale au loin les feux de sa pourpre éclatante,
Et près du roi *Nadir* ne rappelle *Dessaix*,
Volons loin de la cour dans le camp des français ;

Muse, ose dans ton vol, comme l'aigle sublime,
Elever jusqu'aux cieux ton essor magnanime;
Tonne comme la foudre, et que tes fiers accens
Peignent les syriens accablés et tremblans;
Ou plutôt iustruis-nous; avec grandeur expose,
De ces événemens l'origine et la cause.

A peine au jour naissant le généreux *Dessaix*
S'éloignait de l'Egypte et du héros français,
Que l'exécrable auteur des crimes de la terre,
Le démon qui préside au sort de l'Angleterre,
Sur l'Egypte lançant un regard furieux,
Voit courir, des français, les flots victorieux;
Des arabes unis la force renversée,
Des beys et des pachas la puissance éclipsée,
Et le *Caire*, lui seul, entouré de débris,
Prêt à tomber aux mains de ses fiers ennemis.
A cet aspect, rempli de douleur et de rage,
Il prend, de lord *Chatan*, la voix et le visage;
Ses clameurs font, de *Pitt*, retentir le palais.
« Napoléon triomphe et mon fils dort en paix!
En cédant au malheur, l'imprudente *Carthage*
A tracé nos devoirs écrits sur son rivage.
Guerre, guerre aux français, tremble....dans quelques jours
L'Egypte en leur pouvoir va tomber sans secours:
Destructeur de leur flotte accable leur armée,
Parle, échauffe aux combats la Syrie alarmée;
Que ta haine sur eux précipitant ses pas,
De deux points opposés vomisse les combats:
Par toi, par tes ageus, que *Bizance* en furie
Couvre de ses vaisseaux les mers d'Alexandrie.

Souviens-toi que le monde a sur toi les regards ;
Que dans *Napoléon* il voit plusieurs *Césars :*
Il faut l'anéantir : pour des tyrans habiles,
Les premières vertus sont des crimes utiles.
Enchaîne ce torrent..... S'il résiste à ta loi,
Il entraîne Albion et le monde avec toi. »
Il dit et disparaît. « Ombre auguste et chérie
Qu'embrase chez les morts l'amour de la patrie,
Vas, tu reconnaîtras ton fils à ses forfaits. »
Pitt, à ces mots cruels, du fonds de son palais
Fait voler ses agens, son or et ses intrigues,
Forme dans l'Orient de redoutables ligues;
Et déjà vers le Nil, des rives du Jourdain,
La vengeance et l'honneur dirigent leur chemin.
Pendant que l'horizon, d'un effroyable orage,
Annonçait, en grondant, le funeste présage,
Que la faveur du sort semblait devoir changer,
Napoléon plus grand au moment du danger,
Loin d'attendre en repos qu'au péril qui s'avance
Vinssent se réunir les foudres de *Bizance*,
Veut dans l'Orient même accabler l'Orient,
Et jusques dans sa source arrêter ce torrent.
Dix mille compagnons serviront son audace,
Le reste de l'armée environnant la place,
Du *Caire* poursuivra le siége avec vigueur;
Il leur laisse des chefs connus par leur valeur;
Et le fier Ibrahim, puissant pour se défendre,
Privé de tout secours, ne peut rien entreprendre.
Napoléon, sans doute, est bien loin d'ignorer
Tous les maux que le sort semble lui préparer :

Quand de vingt rois jaloux , les troupes innombrables ,
Elevant contre lui leurs forces redoutables ,
Descendront dans l'Egypte , et d'un front orgueilleux ,
Oseront attaquer son camp victorieux ;
Mais avant que du Nil ce vaste corps s'avance ,
Le Nil , de mon héros reverra la présence ,
Loin des fertiles bords de l'antique *Delta* ,
Que la terre jalouse à la mer usurpa ,
Déjà *Napoléon* , suivi de son armée ,
S'avançait , découvrait la plage renommée ,
Où la brûlante Afrique à l'Orient s'unit ,
Beau lieu que de ses dons la nature enrichit ;
Quand l'Asie élevait , heureuse et commerçante ,
Parmi les nations sa tête triomphante:
Mais désormais ses bords dépouillés de spleudeur ,
Offrent avec les fers l'image du malheur.
Tel qu'un torrent fougueux du sommet des montagnes ,
S'avance en conquérant dans le sein des campagnes ;
Tel le héros français dans ces lointains climats
Parut en sécouant le flambeau des combats.
De la Syrie en vain les villes alarmées
Enfantent contre lui de nombreuses armées ,
Son nom seul les accable , et tout fuit devant lui.
Toi , d'un illustre chef , noble et sublime appui ,
O *Kleber !* je peindrai tes actions célèbres ,
Que la nuit a couvert de ses voiles funèbres !
Lorsqu'un camp tout entier par la terreur glacé ,
Par ta prompte valeur fut pris ou dispersé.
Que vois-je ? sous l'effort de nos braves cohortes ,
Jaffa tombe , et *Gaza* soudain ouvre ses portes.

Dans le terrible cours de ces événemens ;
La déesse aux cent voix qui précède les vents,
De revers, de succès, avide, insatiable,
Qui parcourt l'univers d'une aîle infatigable,
Peint tout-à-coup la gloire ou la chûte des rois,
A la cour de Geissar raconte nos exploits :
Lui qui se préparant du fond de sa retraite
A venger *Moradin*, et sur-tout sa défaite,
Ne pense désormais qu'à se faire un appui
Contre l'orage affreux qui s'approche de lui.
L'arabe vagabond, engraissé de rapine,
Les peuples de Damas et de la Palestine,
Le farouche habitant des rochers du Thabor,
Ceux de Jérusalem et mille autres encor,
A la voix de Geissar, embrasés de sa haine,
Brillent armés du fer dans une immense plaine.
On pourrait comparer ces nombreux combattans
Aux feuilles dont l'hiver couvre nos tristes champs ;
Mais ignorant de Mars la profonde science,
Leur choc n'est pas soumis aux lois de la prudence ;
Sans ordre leur valeur se précipite, agit,
Et leur bras est privé du secours de l'esprit.
Nos soldats, au contraire, instruits par Uranie,
Des combats consultant les lois et le génie,
Savent s'étendre au loin, fondre, se replier,
Prendre, quitter leurs rangs, vaincus, se rallier ;
D'un choc impétueux développer l'audace,
D'un danger imprévu repousser la menace,
Rendre piège pour piège, égarer le vainqueur,
Et mesurer leurs coups jusques dans la fureur ;

Souvent pressés, serrés, par un art admirable;
Opposant à l'attaque un mur impéuétrable,
Sur l'ennemi surpris ils font voler soudain
De leurs flancs entr'ouverts mille foudres d'airain;
Sur des murs tous sanglans s'élancent avec gloire,
Et jusques dans leur fuite arrachent la victoire.
Mais quand Mars eût lui-même instruit nos combattans;
Le beau jour du Thabor, dont les faits éclatans
Surpassent à-la-fois et l'histoire et la fable,
Serait-il à nos yeux moins grand, moins admirable?
Oser, lorsque l'anglais domine sur les mers,
Qu'entre le Nil et soi sont d'immenses déserts,
Sans allié qui puisse, au moins, sur son rivage
Recueillir le débris d'un illustre naufrage,
Dans la nécessité de vaincre ou de périr,
Avec quelques soldats attaquer sans pâlir
Les forces d'un empire et la Syrie entière,
Tant de gloire manquait à la valeur guerrière :
Ce qu'Annibal, César n'eussent osé tenter,
Napoléon le brave et sait l'exécuter :
Là, son génie heureux, au-dessus des obstacles,
S'exalte, se surpasse, enfante des miracles;
Et du plus vaste plan déployant la grandeur,
De tout l'art des combats fit voir la profondeur.
O *Thabor !* Si jamais le Fils de Dieu lui-même
Eblouit ton sommet de sa gloire suprême,
Tu devais voir encor, pour combler tes destins,
Triompher à tes pieds le plus grands des humains.
Peindrai-je le théâtre et de sang et de gloire,
Où *Junot* préparant la plus belle victoire,

De l'ennemi surpris força les escadrons,
Où *Duroc* s'illustra parmi nos bataillons ;
Semblable à l'ouragan que la foudre dévance,
Avec tous ses guerriers *Napoléon* s'élance,
Et l'ennemi tremblant et dispersé soudain,
S'enfuit, se précipite au milieu du *Jourdain*.
Rampon, *Vial*, *Lagrange*, illustres capitaines,
Dirai-je vos exploits sur ces rives lointaines ?
Et toi du rang sublime où t'a mis la valeur,
Qui tournes sur ma muse un regard protecteur,
Et fis voir en montant sur un superbe trône,
Que le front des héros illustre la couronne,
Antoine dans les camps et Mécène à la cour,
Peindrai-je les exploits que tu fis à ton tour,
Quand délivrant *Jaffet*, d'une ville alarmée
Tu brisas à-la-fois et le chef et l'armée :
Ces peuples, ô Murat ! errans, épouvantés,
Contemplent, en fuyant, ces bords ensanglantés;
De ta mâle beauté le charme inexprimable,
Ils t'admirent encor quand ton bras les accable,
Et pensent voir revivre en ce funeste jour,
Ce *Renaud* si terrible et si cher à l'amour.
Mais d'un talent divin, sublime prévoyance !
Condamnés à céder aux guerriers de la France,
Dans leur propre pays leurs pas intimidés,
Rencontrent en tous lieux les passages gardés.
Aussi loin de s'armer d'un désespoir funeste,
Embrassant aussitôt le parti qui leur reste,
Ils tombent aux genoux d'un généreux vainqueur,
Qui résiste à l'audace et pardonne au malheur.

Cependant la fortune, à nos drapeaux fidèle;
Eût eucor couronné d'une gloire nouvelle
L'indomptable valeur de nos fiers bataillons;
Et ce fort orgueilleux hérissé de bastions,
Où l'infame *Geissar* caché dans ses murailles
Laisse à ses défensenrs le danger des batailles,
Eût enfin succombé sous l'effort des français,
Malgré tout le secours de l'art et des anglais.
Puis-je oublier ce jour de génie et d'audace,
Où nos drapeaux flottaient sur les murs de la place,
Où *Lannes*, à travers vingt mille combattans,
A travers mille feux des périls effrayans,
Osait, le glaive en main, se frayer un passage,
La victoire eût ce jour illustré son courage,
Si le sort, arrêtant ses glorieux travaux,
N'eût d'un funeste trait renversé le héros.
D'un assaut général l'attaque redoutable,
Allait rendre du fort la chûte inévitable,
Si d'nn nouveau danger le récit alarmant
N'eût forcé nos soldats à quitter l'Orient;
Mais ce n'est qu'en vainqueurs, que loin de ces rivages,
Fameux par leurs exploits, couverts de leurs ravages,
Ces superbes guerriers volent sur d'autres bords,
D'un ennemi puissant repousser les efforts.
Cependant les apprêts d'une pompe funèbre,
Dns aux restes sacrés d'un combattant célèbre,
Arrêtent un moment nos soldats éperdus,
Le rival de *Vauban*, *Cafarelli* n'est plus!
Mais sur des bords lointains, quand ce guerrier succombe,
Il couvre de lauriers sa patrie et sa tombe.

Déjà mille instrumens d'un crêpe enveloppés,
Imitent des sanglots les sons entrecoupés ;
Voyez ces flots, ces murs et ces rives fatalcs,
Qui répètent les feux des torches sépulcrales,
Ce casque, cette armure, et ces brillans drapeaux,
Faste antique qui sied aux manes des héros.
Voyez d'un noir manteau ces têtes couronnées,
Ces armes tristement vers la terre inclinées,
Enchaîné dans les bras d'un éternel sommeil,
Le guerrier terminait ce lugubre appareil ;
Et déjà du tombeau l'espace étroit resserre
Celui dont le génie eût mesuré la terre.

Si d'une seule pierre on couvre ton cercueil,
Guerrier, ne te plains point, vois la patrie en deuil !
Napoléon gémit, en quittant ce rivage,
De ne pouvoir t'offrir un plus superbe hommage ;
Mais s'il place ton nom dans le fond de son cœur,
S'il tourne vers ta tombe un œil plein de douleur,
Laisse dormir en paix ton ombre consolée,
L'estime d'uu héros vaut mieux qu'un mausolée.

CHANT SEPTIÈME.

Mais, pendant que l'armée en de lointains climats
Chante au guerrier chéri les hymnes du trépas,
Et que Napoléon à des manes célèbres
Sur des bords étrangers rend des honneurs funèbres,
Des champs de la Syrie il est temps de sortir;
Mon sujet me rappelle à la cour de Nadir;
Dans ces vastes jardins dont le faste environne
Du maître des persans le palais et le trône,
Est un lieu solitaire, un modeste séjour,
Où le prince souvent éloigné de sa cour,
Va jouir sans éclat, libre d'inquiétude,
Des biens de l'amitié, des charmes de l'étude.
Non loin s'offre un berceau dont le feuillage épais
S'oppose aux feux du jour, à l'ardeur de ses traits,
Tandis que des rayons de la voûte azurée,
Sous des soleils brûlans la plaine est dévorée.
Là rappelant ces jours, où des rois laboureurs
Reposant sur des lits de gazons et de fleurs,
Respiraient des zéphyrs l'haleine caressante,
Que les arbres versaient de leur ombre mouvante,
Nadir, de l'âge antique imitateur heureux,
Conduit avec Dessaix deux ministres fameux
Dès leur enfance instruits dans la langue divine
Que féconda *Pascal*, et qu'embellit Racine.

A peine ils sont assis, que le meilleur des rois
S'écrie avec douceur : « Le calme de ces bois,
O généreux Dessaix ! nous invite d'entendre,
Les grands événemens que vous venez m'apprendre ;
Hâtez-vous de les peindre avec cette clarté
Qui dans nos souvenirs grave la vérité ;
Comme vous j'ai gémi des malheurs de la France. »
Ainsi parle *Nadir*, et le guerrier commence.
Il présente d'abord l'origine des maux
Qui plongèrent la France en un affreux chaos,
Et des opinions funestes, insensées,
Régnant sur les débris de nos lois renversées ;
Une liberté fausse égarant les français,
Cimentant chaque jour ses horribles succès ;
Et pour tout dire enfin la sanglante anarchie
Dévorant les lambeaux de notre monarchie.
Ensuite il peint les rois brûlans de partager
Un sceptre qu'ils devaient rétablir et venger ;
Et bien loi de calmer nos éternels orages,
De leur affreux accord menaçant nos rivages.
Dessaix, en gémissant déroulait les tableaux
Où paraissait le crime et la nuit des tombeaux.
Mais, peint-il des français la valeur éclatante
Contre l'ambition d'une ligue puissante ;
Il met dans son récit la chaleur des combats.
» Ah ! trop long-temps, dit-il, de cruels attentats,
Grand roi ! de ma patrie ont obscurci l'histoire ;
J'ai tracé nos erreurs, je dirai notre gloire ;
Et pendant le long cours de nos troubles affreux,
Mes mains couronneront nos guerriers généreux,

Nos braves légions, invincibles armées ;
Qui, du plus noble feu constamment animées ;
De l'antique héroïsme effaçant la splendeur,
Offrent sous leurs drapeaux un asile au malheur;
Laissent à d'autres cœurs leur barbare furie,
Et par de grands exploits illustrent leur patrie.
Le beau siècle d'*Hercule* et de *Pirithoüs*,
Le cède à leur courage ainsi qu'à leurs vertus.
Sans doute la valeur transmise d'âge en âge,
Est des heureux français l'immortel apanage ;
Leur gloire, aux champs de Mars, est un brillant flambeau
Dont le premier rayon illustra leur berceau.
Jadis aux bords du Tybre ils osèrent descendre
Pour dompter les romains, pour mettre Rome en cendre,
Pour déchirer leur aigle aux champs de l'*Allia*.
De leur terrible aspect la Grèce s'effraya ;
Contre les sarrasins ils soutinrent le monde.
Charle-Magne, un héros, que leur valeur seconde,
Régnant sur le Danube et le Tybre et le Rhin,
D'une triple couronne illustra son destin.
Puis-je oublier ces jours d'éternelle mémoire !
Où sous Louis-le-Grand, le char de la victoire
Roulait, environné du triomphe des arts,
Où les muses ornaient le temple du Dieu Mars,
Où Condé, Catinat, Luxembourg et Turenne,
Couvraient de leurs lauriers les rives de la Seine.
Mais que dis-je !..... opposons aux prodiges passés
Des prodiges plus grands qui les ont effacés.
Ce fut, quand des ligueurs, ivres et fanatiques,
Triomphaient, en semant leurs erreurs politiques,

Et qu'un délire impie encensait leur orgueil,
Que volant au secours de la patrie en deuil,
Nos soldats dans le cours de leurs exploits sublimes
Déployaient des romains les vertus magnauimes.
En vain les rois jaloux contre nous conjurés,
Par leur ambition tristement égarés,
Réunissant leurs cœurs, leurs armes et leurs haines,
Penssent nons accabler des plus pesantes chaînes;
La valeur des français doit vaincre l'univers.
La patrie a parlé,..... nos hameaux sont déserts;
Nos cités à sa voix enfantent des armées,
Et de drapeaux flottans nos plaines sont semées.
Les fleuves, les rochers, sont franchis,..... nos soldats
A pas précipités s'élancent aux combats,
Ils volent, et déjà nos phalanges guerrières
Bravent tous les dangers, inondent nos frontières;
Leur gloire retentit dans l'univers entier,
Guillaume dans Verdun ose les défier,
Il combat, il succombe et s'enfuit d'épouvante.
Dirai-je de Jourdan la valeur éclatante!
Mille foudres lancés de tes remparts d'airain,
O Flandre! ne pourront défendre le germain,
Contre la noble ardeur des guerriers de la France.
Déjà nos légions ou fait trembler *Mayence.*
Peindrai-je *Luxembourg, Dusseldorf* emportés!
Les vainqueurs de Philippe et soumis et domptés!
Des plus fiers ennemis les lignes sont forcées,
Et du féroce anglais les troupes repoussées;
Tout cède...... et si le sort par de cruels retours
Ose de nos exploits interrompre le cours,

Au dessus des revers, et craints dans nos retraites,
Nous menaçons encor jusques dans nos défaites.
Vous peindrai-je, Nadir ? d'innombrables héros
Que le ciel nous donna pour consoler nos maux,
Un Lefebvre semblable à la foudre qui vole,
Augereau, si fameux au jour brillant d'*Arcole*;
Un Soult, tout rayonnant du feu de la valeur;
Un *Joubert* si brillant dans les champs de l'honneur;
Masséna proclamé l'enfant de la victoire;
Ce *Ney* qu'attend un jour une immortelle gloire;
L'intrépide *Oudinot*, et *Brune*, et *Kellerman*,
Par le dieu des combats couronnés si souvent;
Magdonal, présageant les plus rares services,
Et *Pérignon* couvert de nobles cicatrices.
Mais de Napoléon, du plus grand des héros,
Rien ne peut, ô Nadir ! égaler les travaux.
Arcole, *Castiglione*, immortelles journées,
D'un immortel éclat par le ciel couronnées;
Cent autres, dont la gloire éblouit nos regards,
Vous manquiez à la France, aux annales de Mars;
Et si, le glaive en main, vers le Nil il s'élance,
Si la foudre d'abord annonce sa présence,
C'est qu'il veut illustrer par d'insignes bienfaits
Des bords, qu'ont avili les plus honteux forfaits,
Et rétablir enfin le commerce du monde,
Dans ces climats frappés d'une langueur profonde.
En vain les beys, *Bysance* et l'injuste Albion
S'arment, tout cède au bras du grand Napoléon,
Et l'Egypte bientôt et conquise et charmée
Croira revoir les lois d'un nouveau *Ptolomée*.

Les peuples éblouis s'attachent à son char,
C'est à la fois *Turenne*, *Alexandre*, *César*,
Et devant ses exploits les plus grands capitaines
Paraissent sans éclat comme des ombres vaines.
En le voyant, son front de splendeur couronné,
Semble au bandeau des rois par le ciel destiné.
Telle est enfin, Nadir, en tous lieux sur la France,
De son génie heureux l'invincible puissance,
Que tout ce qui l'approche obligé de fléchir,
Semble attendre des lois et s'offre à le servir.
Et comme l'infortune est l'école du monde,
Déjà long-temps caché dans une nuit profonde,
L'astre de notre gloire et celui de nos mœurs,
Brille sur l'horizon après des jours d'horreurs;
Et les français, jouets des dogmes populaires,
Soulevés, repoussés par mille flots contraires,
Effrayés du présent, tremblans pour l'avenir,
Trouvant par tout des fers en croyant d'en sortir,
Brûlent de relever de leurs mains gémissantes
Un trône renversé par des ligues puissantes,
Et de soumettre aux lois d'un sceptre protecteur
Leur état désolé par leurs propre fureur.
Instruits par nos revers et par nos fautes mêmes,
Nous ne prenons conseil que de nos maux extrêmes,
La France veut un chef, des ennemis vainqueur,
Au génie, aux vertus unissant la valeur,
Dont l'audace sublime, écartant les orages,
Rappelle le bonheur sur nos tristes rivages;
Ayant déjà conquis par d'illustres exploits
L'inestimable prix de nous donner des lois.

Grand roi ! tels sont nos vœux, et c'est assez vous dire
Que c'est Napoléon qu'on désigne à l'empire,
Qui doit régner sur nous, que nous voulons enfin
Avoir pour notre maître et notre souverain :
Les regards du sénat, du peuple et de l'armée
Sont fixés sur lui seul et sur sa renommée.
Ce n'est donc pas au nom des partis dangéreux,
Possesseurs incertains d'un pouvoir orageux,
Que je viens vous offrir notre utile alliance,
Mais avec le vengeur, le héros de la France,
Dont bientôt la puissance et les heureux destins
Sauront consolider l'ouvrage de ses mains.

Pendant l'affreux récit de nos longues alarmes,
Le généreux *Nadir* laissait couler des larmes ;
Mais lorsque, rougissant de ses indignes fers,
La France impatiente aux yeux de l'univers,
Brûlait de renverser le règne populaire,
Et regrettait d'un seul le pouvoir tutélaire :
Nadir, dans les discours du vertueux *Dessaix*,
De la simplicité vit briller tous les traits.
Il comprit aisément qu'en un moment d'orage,
Tous, pour mettre leur tête à l'abri du naufrage,
Où les précipitaient des partis furieux,
Uniraient pour un chef, et leurs bras et leurs vœux ;
Et que Napoléon, pour prix de son génie,
De sa rare valeur, de sa gloire infinie,
Deviendrait des français le nouveau souverain ;
Et, dès ce moment même il forma le dessein
D'unir par les saints nœuds d'une heureuse alliance
Les états de la Perse avec ceux de la France,

Con sidéran

Considérant plutôt, dans cet acte important,
Les soins de l'avenir que l'intérêt présent;
Et plus flatté de plaire au chef d'un vaste empire,
Qu'aux maîtres passagers d'un vain peuple en délire,
Mais quoique la nature, avec profusion,
Des plus vives clartés eût orné sa raison,
Nadir, peu confiant en ses propres lumières,
De son trône aux savans écartait les barrières,
Ecoutait leurs conseils, se réglait par leurs voix;
On l'a vu, déposant la majesté des rois,
Cherchant d'un sage obscur la lumière secrète,
Du vertueux *Osman* visiter la retraite.
Mais pendant que le roi se dérobe à sa cour,
Pour consulter un sage, en son humble séjour,
Sur les rives du *Nil* revolons à la gloire,
Napoléon m'appelle aux champs de la victoire.
Qu'un grand homme répand de splendeur sur l'état!
Il n'est pas seulement un généreux soldat;
Terrible comme *Achile* aux rives du *Scamandre*,
Ou, couvert de lauriers comme un autre *Alexandre*,
Intrépide et profond, il joint à la valeur
Les talens d'un bon chef, ceux d'un législateur;
Sa politique habile et toujours encensée
Embrasse l'univers dans sa vaste pensée,
Juge les temps, les lieux, les mœurs, les nations,
Fait à tous ses projets servir nos passions,
Laisse languir *Antoine* aux pieds de *Cléopatre*,
Annibal à Capoue, et sur le grand théâtre,
Où la gloire l'élève au-dessus des humains,
A ses vœux, à ses lois enchaîne les destins;

Régnant par des hauts faits, des vertus, des prestiges,
Il parcourt sa carrière entouré de prodiges,
Se déploie aux mortels comme un astre éclatant,
Et tous, jusqu'aux vaincus, tombent en l'admirant.
Tel paraît à nos yeux, sur la scène du monde,
Ce héros immortel que le destin seconde,
Qui, de l'*Hercule* antique éclipsant les travaux,
Doit arracher la France aux horreurs du chaos,
Rejeter la discorde au noir séjour des ombres,
D'un trône ensanglanté rassembler les décombres,
L'entourer de vingt rois dont il sera l'appui,
Tous brillans de l'éclat qu'ils recevront de lui;
Et de cent nations, de leur gloire étonnées,
A cet auguste tronc lier les destinées.
Tel sous les murs du Caire il reparut encor,
Fier des lauriers cueillis au pied du mont *Thabor*.
En rentrant dans le camp, ravi de sa présence,
Il rend grâce aux guerriers, qui, pendant son absence,
Du siége avec vigueur ont poussé les travaux;
Et si contre *Aboukir* d'innombrables vaisseaux
N'eussent point déployé leurs voiles menaçantes,
Pour ranimer des beys les forces languissantes,
En attaquant le Caire, il eût ce même jour,
Par de nouveaux exploits signalé son retour.
Mais son premier devoir, en politique habile,
Est de rendre l'*Egypte* à ses pieds immobile,
Qui se releverait de son abaissement,
S'il n'accablait les turcs d'un succès éclatant,
Et qui rallumerait d'une main furieuse
Un feu qui dort couvert d'une cendre trompeuse.

Il va donc repousser de puissans ennemis,
Ces nombreux musulmans par *Bysance* vomis:
Déjà dans Aboukir leur orgueil nous menace
De secourir le bey, de délivrer la place.
Tels que se déchaînaient contre les sarrasins,
Le brave *Charlemagne* et les fiers paladins,
Ainsi Napoléon contre les turcs s'élance,
Entouré des héros de l'immortelle France.
Déjà dans son chemin *Lagrange* avec fureur
A sur les mameluks répandu la terreur,
Tandis qu'ailleurs *Murat*, fier de sa renommée,
Et des lauriers conquis aux champs de l'*Idumée*,
Disperse un camp entier d'arabes insolens,
Qui sur lui s'élançaient en lions rugissans;
Moins conduits par l'honneur qu'affamés de carnage,
Respirant la vengeance et la soif du pillage,
Que des chefs furieux, aigris par leurs revers,
Ramenaient aux combats du fonds de leurs déserts.
Avec les mameluks, ce corps d'intelligence,
Avait, pour rétablir leur commune puissance,
Fait le vaste projet d'unir aux musulmans
Leurs haines, leurs drapeaux et leurs bras menaçans;
Quant les nobles efforts de deux grands capitaines
Rendirent pour toujours leurs espérances vaines.
Déjà les deux guerriers ont rejoint le héros;
Mais loin de s'effrayer de ces succès nouveaux,
Des soldats du sultan la raison égarée,
Croyant déjà pour eux la victoire assurée,
Ils attaquent sans crainte un héros indompté,
Comme s'ils combattaient un pacha révolté.

Mustapha les commande, et ce jeune courage,
Enivré du pouvoir des erreurs du bel âge,
Jaloux de s'élever au rang de grand visir,
Venait fonder sa gloire aux plaines d'*Aboukir*,
Et d'un rêve brillant sa troupe enorgueillie
Se flatte, en triomphant du vainqueur d'Italie,
De venger sur ces bords la honte des Césars,
Et de ressusciter l'empire des *Omars*.
Pendant qu'à ses pensers *Mustapha* s'abandonne,
Napoléon s'élance, agit, dispose, ordonne,
Règle de ce combat le principe, la fin,
Et des événemens, sûr comme le destin,
Veut, de son fier rival foudroyer l'insolence,
Epouvanter l'Egypte et contenir *Byzance*.
Mais la trompette sonne, et les turcs plus nombreux,
S'avancent en poussant des hurlemens affreux;
Leur centre se déploie, ils étendent leurs aîles,
Les français à l'honneur, comme à leurs chefs fidèles,
Dans un calme profond, dans un ordre imposant,
Arborent, des combats, le signal éclatant.
Un bruit affreux succède à ce morne silence,
La bombe tombe, éclate et la foudre s'élance,
Et l'éclat des tambours dans l'air retentissant,
Se mêle aux cris aigus de nos clairons bruyans.
Français, turcs, pour la gloire osent tout entreprendre,
Là, pour la conserver, ici, pour la reprendre.
Les postes enlevés sont quittés et repris,
Quand le brave *d'Estaing*, de nos fiers ennemis,
Enfonce l'aîle droite, et par lui séparée,
Elle est de nos soldats aussitôt entourée;

Le reste de l'armée attaquée en ces flancs,
Par *Lanusse* est poussé dans les retranchemens.
Lannes fond à son tour, et l'aîle gauche plie;
Mais on résiste encor, on fuit, on se rallie,
La rage à la valeur dispute le succès,
Tantôt le turc l'emporte et tantôt le français;
Quand le choc imprévu d'une charge brillante;
Enchaîne parmi nous la fortune inconstante;
Napoléon a dit..... *Murat* va s'élancer,
Voyez nos escadrons sur ses pas se presser,
Sous leur noble fardeau mille coursiers bondissent;
Il volent, sous leurs pas les plaines retentissent;
Murat devance tout, et ce jeune guerrier
Dans les retranchemens arrive le premier,
Sa troupe le seconde et répond à son zèle;
Le fer brille, on s'échauffe, on combat, on se mêle;
La mort sème partont le carnage et l'horreur;
Sur ce sanglant théâtre, où règne la fureur,
Mustapha déployant la faronche énergie
Des braves musulmans qui conquirent l'Asie,
Pensait avoir vaincu pour avoir résisté;
Mais aux fongueux élans de sa témérité,
Il est temps d'opposer le courage intrépide
Enfanté par l'honneur que la prudence guide.
Murat, en déployant de sublimes efforts,
Jonche au loin tout le camp de mourans et de morts;
Il renverse, il enfonce, il détruit, il ravage,
Ce n'est plus un combat, c'est un champ de carnage;
Entendez-vous les cris des musulmans blessés
Sous les pieds des chevaux meurtris et fracassés;

Tout cède.... on prend partout une honteuse fuite ;
Les français triomphans volent à leur poursuite.
Voyez ces corps nombreux pour joindre leurs vaisseaux,
S'élancer, s'engloutir dans l'abyme des flots ;
Plus loin ces furieux, augmentant les alarmes,
Contr'eux en frémissant tourner leurs propres armes.
Ceux-ci bravant Murat, l'infortune et le sort,
Vendent cher aux français la gloire de leur mort,
Et ceux-là, poursuivis par des terreurs soudaines,
Implorent le vainqueur et demandent des chaînes.
Toi seul, fier Mustapha ! dans ce désordre affreux,
Opposes aux fureurs, d'un destin rigoureux,
Ton indomptable orgueil et ton audace altière,
Sembles vouloir lutter contre une armée entière.
On l'entoure, on le presse, on l'arrête soudain,
On arrache le fer qui brille dans sa main ;
Et ce nouvel *Argant* cède et tombe avec rage
Du faîte du pouvoir dans un triste esclavage ;
On l'amène ; *Murat*, en généreux vainqueur,
D'un chef humilié console le malheur,
Quand ce lâche assassin, que son opprobre accable,
Nourrissant dans son cœur une haine implacable,
Sort une arme cachée et blesse le héros,
De son généreux sang on voit couler des flots ;
Mille bras sont levés contre un monstre farouche ;
Murat a dit : « Français ! votre amitié me touche,
Mais respectez des jours que je dois conserver,
Il a voulu ma mort et je veux le sauver :
Arrêtez à ma voix..... épargnez, je l'ordonne,
Oseriez-vous frapper ? lorsque Murat pardonne. »

Que ces mots, de l'histoire illustrent le burin,
Soient gravés sur le marbre et vivent sur l'airain,
A nos derniers neveux disons ce trait sublime,
Et vous, peuples soumis à ce chef magnanime,
Admirez la grandeur du meilleur de vos rois,
Et soyez orgueilleux d'obéir à ses lois.
Ah ! si je voulais peindre en rimes triomphantes
Les nobles actions, les vertus éclatantes,
Dont ce guerrier depuis illustra nos climats,
J'enchaînerais la gloire et les cœurs sur ses pas.
Si ce prince, à la guerre, enfante des merveilles;
Des beaux arts il chérit, il protège les veilles;
Du Lot, par ses bienfaits le rivage fleurit,
De son faste nouveau le Tarn s'enorgueillit;
Il plaint le malheureux qui gémit sous le chaume;
Et quoiqu'au rang des rois sa grandeur est dans l'homme;
Ah ! si ma muse osait franchir l'ordre des temps
Et tracer des sujets étrangers à mes chants,
Jusqu'aux bords étonnés des *Sarmates* antiques
Je conduirais l'éclat de ses faits héroïques;
Le récit glorieux de ses rares travaux,
Du Danube et du Rhin lasserait les échos;
Des champs glacés du nord, la plaine ensanglantée;
Offrirait à nos yeux sa valeur emportée,
Brisant, par les efforts des plus fiers escadrons,
Des russes triomphans les nombreux bataillons,
Et trois fois le héros dans un choc si terrible,
Forçant les rangs épais d'une armée invincible.
Tel, lorsque l'Océan, sur ses bords resserré,
Dans un moins vaste lit en grondant retiré,

S'indigne et des efforts d'une vague orageuse ;
Frappe, renverse au loin une digue orgueilleuse ;
Tout couvert de débris il roule avec fureur
Et soumet à ses lois un sol usurpateur.

Cependant qu'à dompter un guerrier plein de rage,
Napoléon, Murat, déployaient leur courage ;
Le farouche Ibrahim, fier d'un danger qui rend
Le trépas plus illustre ou le succès plus grand,
Enivré tour-à-tour d'espoir et de vengeance,
Voit sans s'épouvanter la honte de *Byzance*,
Le syrien vaincu, l'Egypte dans les fers,
Mustapha de sa chûte étonnant l'univers.
Parmi les grands débris dont la terre est empreinte
Il a plus de fureur sans avoir plus de crainte,
Et quoique dépouillé de ses plus forts appuis,
Un sentiment secret console ses ennuis ;
Il voit avec orgueil que sur son bras se fonde
L'honneur, la liberté de la moitié du monde ;
Et loin d'attendre en paix qu'un superbe vainqueur
Dans la ville embrasée accable sa valeur,
Il veut, las de languir à l'ombre des murailles,
Combattre, rallumer le flambeau des batailles,
Avec tout son parti vaincre ou s'ensevelir.
Le superbe *Aldamore* et le sage *Thamir*,
Jaloux de partager sa gloire ou ses disgraces,
De l'infléxible bey suivent les fières traces.
La belle *Zoraïde* arborant ses drapeaux,
D'un pas audacieux suivait les deux héros.
Du sein de l'esclavage et d'un malheur extrême,
Par la main de l'amour placée au rang suprême,

Elle fait d'un époux la gloire et le bonheur ;
C'est la rose, du lys animant la blancheur.
Soliman eût pour elle oublié *Roxelane* ;
Dans le sein des forêts c'est *Clorinde*, *Diane*,
Qui s'arme avec courage et brave en son chemin ;
Et le lion superbe et le tigre inhumain.
Hier elle était *Vénus*, aujourd'hui c'est Bellone ;
Un casque sur son front remplace la couronne ;
Un arc brille en sa main, ses yeux remplis d'appas ;
Lancent déjà la foudre et cherchent les combats.
D'un époux, accablé du poids de la vieillesse,
De tendres entretiens égayaient la tristesse,
Quand la voix d'*Ibrahim* vient enflammer son cœur.
« Prends mon sceptre, lui dit son maître et son seigneur,
J'eusse suivi tes pas si les glaces de l'âge
N'avaient appesanti mon bras et mon courage ;
Pars et que mon armée, asservie à ta loi,
Admire *Zoraïde* et retrouve son roi.
Elle vole à ces mots, accusant, par son zèle,
Des monarques voisins la lenteur criminelle,
Et deux mille coursiers accompagnant ses pas,
Elle va d'*Ibrahim* défendre les états.
En touchant à ces bords où de l'Abyssinie
Aux champs égyptiens la frontière est unie,
Hermès s'offre à la reine, il guide son chemin,
Prévient tous les dangers par son art souverain,
Fait céder à *Mourad* la moitié de l'armée,
Conduit l'autre à travers une route semée
De sables, de déserts, de sites imprévus,
Eloignés des combats, aux français inconnus,

Et du Caire, la nuit s'ouvrent les vastes portes;
Pour recevoir la reine et ses braves cohortes.
De ce nouveau secours le tyran orgueilleux,
Lorsque Napoléon combat en d'autres lieux,
Rougit de son repos et jure en sa colère
D'accabler les français, laissés devant le Caire.
La lune, répandant un jour pâle et douteux,
Semblait favoriser ses complots ténébreux :
Déjà du camp français la garde se présente,
Tel qu'un loup, emporté par sa faim dévorante,
Pendant que le berger goûte un sommeil trompeur;
Sur un nombreux troupeau, qu'alarme sa fureur,
Fond, attaque, déchire, abat, égorge, tue.
Tel Ibrahim, armé d'une énorme massue,
Renverse tout-à-coup les premiers combattans,
Qui font pour l'arrêter des efforts impuissans :
Mais qui peut des français tromper la prévoyance;
Leur foudre, de la nuit, a troublé le silence;
A soulevé leur bras à vaincre accoutumé,
Et toujours leur sommeil fut un repos armé :
Leur audace s'accroît quand le danger redouble,
On s'apprête au combat sans désordre, sans trouble.
Déjà des mameluks ils font couler le sang.
Kleber est à leur tête, il va de rang en rang;
Du noble sentiment dont s'embrase son ame,
Sa voix répand par tout la généreuse flamme.
Eh ! pourquoi ce héros de lauriers couronné,
Fut-il si jeune hélas ! tristement moissonné;
Puissent du moins les vers que j'offre à sa mémoire
Consoler dans la tombe et son ombre et sa gloire,

Et peindre, en cette nuit, son incroyable ardeur,
Contre les ennemis il fond, il est vainqueur;
Dans les plaines de l'air l'éclair est moins rapide,
Que les coups redoublés de son glaive homicide.
Ah! combien de soldats, par ses nobles efforts,
Furent précipités sur la rive des morts.
Leclerc, que les doux nœuds d'une illustre alliance
Doivent unir bientôt au héros de la France,
D'un hymen qui l'enchante et qui fait son orgueil,
Veut mériter la gloire, ou descendre au cercueil.
Mais il est temps enfin, aimable *Zoraïde*,
De peindre ton essor éclatant et rapide.
D'un bouclier superbe elle charge son bras,
Et de l'autre elle tient la lance de Pallas.
Est-ce *Armide* a nos yeux par *Renaud* abusée!
Ou la belle *Antiopé* amante de *Thésée!*
Serait-ce Thomiris! qui contre les persans
Soulève du désert les bataillons errans.
Le dieu Mars, en voyant cette aimable étrangère,
L'eût prise pour Vénus, et l'Amour pour sa mère;
Et le soleil jaloux d'éclairer ses exploits,
Dore déjà les monts et la cime des bois.
Zoraïde n'a point une valeur sauvage,
Des graces de la cour elle orne son courage;
Et souvent les grands traits de son humanité
Illustrent sa victoire ainsi que sa beauté.
Aux feux brillans du jour son armure étincelle,
Elle part, elle vole, et tout fuit devant elle;
Son audace est égale au milieu du danger,
A son art pour le vaincre, ou pour s'en dégager.

Son bras prompt et fidèle au projet qu'elle embrasse ;
D'un succès imprévu laisse bientôt la trace ,
Et du dédale affreux des plus épais combats ,
Elle sort avec gloire , en semant le trépas.
En vain pour arrêter ses funestes ravages ,
Dupui , né dans les murs des heureux Tectosages ;
D'une ville éclairée , éternel ornement ,
S'élance , arme son bras tant de fois triomphant ,
D'un plomb mortel , lui-même atteint dans la mêlée ,
Voit son ombre en courroux chez les morts envolée ;
Mais la mort qui l'enchaîne à son lugubre char ,
Presse , entoure déjà la reine de *Glondar.*
Hélas ! contre ses coups rien ne peut la défendre ,
Ni l'amour vertueux de l'époux le plus tendre ,
Ni ses mille soldats , ni ses rares attraits ,
Ni la pitié qui naît dans le cœur des français ,
Qui plaignant Zoraïde en courant à la gloire ,
Songent à conserver la reine et la victoire.
Mais inutiles vœux ! l'impitoyable mort
Va frapper l'héroïne et terminer son sort.
Un trait cruel parti d'une main égarée ,
Fait tomber de Vénus la rivale adorée :
Ses généreux soldats volent à son secours ,
Pour l'ôter de nos mains , pour défendre ses jours.
Bey superbe , nourri de vengeance et de haine ,
Quels furent tes tourmens , ta fureur et ta peine ,
Quand tu vis la beauté , qui vient te secourir ,
Dans ce combat cruel succomber ou périr ?
Sa valeur en devient plus sombre et plus farouche ,
Mille cris menaçans s'échappent de sa bouche ;

Il frémit, il voudrait pouvoir tout immoler,
Et s'abreuver du sang que sa main fait couler.
Sa troupe le seconde, il combat avec rage,
Il répand à-la-fois et la mort et l'outrage,
Et dans l'effroi commun le bey semble un moment
Enchaîner la victoire et son vol inconstant;
Mais nos foudres vengeurs éclatent, retentissent,
Aux efforts de Kleber tous nos braves s'unissent,
Et leur génie ardent, leur bras audacieux
Ont arrêté le cours d'un choc si furieux.
La victoire pour nous quelquefois incertaine,
Allait..... quand tout-à-coup on a vu dans la plaine
La poussière rouler en épais tourbillons,
Et déjà s'avançaient deux brillans escadrons,
Qui, dans leur route instruits de l'audace du Caire,
Volaient pour soutenir leur gloire héréditaire;
Avec eux paraissait un guerrier plein d'honneur,
Chef expérimenté, si grand par sa valeur,
C'est l'illustre *Davoust*..... de renommée avide,
Près de lui s'agitait le compagnon d'Alcide.
Murat dans sa grandeur d'autant plus admiré,
Qu'il est connu de tous, de lui seul ignoré.
Avec lui loin des rangs, d'une course animée,
S'avance avec éclat le nestor de l'armée,
Berthier, l'oracle un jour et des cours et des rois,
Fameux par ses conseils, comme par ses exploits,
Dont la gloire rappelle en sa carrière immense,
Philoctete à la terre et *Louvois* à la France.
Oublirais-je Marmont, dont les rares travaux
Ont dans Alexandrie étonné le héros,

Faulthier et ce *Bertrand*, dont l'immortel ouvrage
Doit un jour du *Danube* illustrer le rivage ;
De même qu'un vaisseau qu'ont long-temps agité
Le courroux des autans sur lui précipité :
Quand dans tous leurs excès leur fureur se déploie,
Et des vents et des flots devient la triste proie.
Tels les fiers mameluks d'un long combat lassés,
Jusqu'aux pieds de leurs murs sont bientôt repoussés,
Tout recule d'effroi. . . . . . Dans ce désordre extrême,
Ibrahim lutte encore, il menace, il blasphême,
Il s'élance, il succombe, il revole aux combats,
Cent fois cède, cent fois retourne sur ses pas ;
Et croit par mille feux, en rentrant dans le Caire,
Eloigner, des français, la valeur téméraire.
Ce jour, ce jour pour lui d'infortune et de deuil,
Eût vu tomber son trône ainsi que son orgueil,
Et les français, du Caire, eussent fait la conquête ;
Mais l'absence du chef les trouble et les arrête ;
Et ces guerriers n'osant sans l'ordre du héros,
Par les plus beaux succès couronner leurs travaux,
Vont déposer soudain leurs armes triomphantes.
A l'ombre des lauriers dont ils parent leurs tentes ;
Mais tout-à-coup le bruit des belliqueux clairons
Font retentir au loin les échos des vallons.
C'est de Napoléon la présence soudaine,
Que des champs d'Aboukir la victoire ramène,
Avec le même éclat se présenta jadis
Sur ces bords étonnés l'antique Sésostris,
Lorsque d'un saint respect l'Egypte fut saisie,
En voyant dans son roi le vainqueur de l'Asie.

Il entre. . . . . tout le camp se lève devant lui ;
Tous proclament, du monde, et la gloire et l'appui :
Un cortège nombreux environne, accompagne
Les pas victorieux d'un nouveau *Charle-Magne*,
C'est l'audacieux *Lanne*, un Ajax indompté,
C'est *Lagrange*, *Belliard* par la gloire emporté ;
C'est *d'Estaing*, Morangiers fameux par leurs services,
Et mille autres couverts de nobles cicatrices,
Dont le bras invincible et les travaux divers,
Sont l'orgueil de la France, ainsi que de mes vers.
C'est parmi ces guerriers qui, depuis tant d'années
Effacent, des *Rolland*, les hautes destinées,
Au milieu des lauriers conquis en cent combats,
Que, suspendant la foudre et prenant le compas,
Un héros immortel, sous les lois d'Uranie,
Fondait des monumens dignes de son génie,
Elevait à *Balbeis* de redoutables forts,
Qui pussent de *Geissar* contenir les efforts,
Offrait un temple aux arts conservateurs du monde,
Arts nés de nos besoins, que le besoin féconde,
Et répandait, des lois, les bienfaits adorés,
Jusques dans les déserts de sa gloire éclairés.
Un canal, à sa voix, rouvert à l'industrie,
S'étonne de baigner les murs d'Alexandrie.
O prodige ! voyez, sous des brillans drapeaux,
Un *institut* paraître aux ordres d'un héros;
Mars, Minerve, Apollon, se réunir ensemble,
Charmés, enorgueillis du nœud qui les rassemble ;
Là, couverts des rayons de ses talens divers,
Monge, dans ses calculs mesure l'univers.

Bertholet, *Dolomieu* d'une main libre et sûre,
Brisent le voile épais qui couvre la nature.
Rival des *Lavoisiers*, entouré de fourneaux,
Des sels qui les troublaient, l'un dépouille les eaux;
Au flambeau des Newtons allumant son génie,
Des astres et des cieux l'autre peint l'harmonie;
Tandis que celui-ci consultant les climats,
Dévoile l'art profond de régir les états,
Ou qu'un chantre animé du plus noble délire,
Endort les passions aux accens de sa lyre.

CHANT HUITIÈME.

Muse, qui respirant la tristesse et le deuil,
De la tendre *Héloïse* embrasses le cercueil,
Qui, sur un luth plaintif, d'une voix éloquente,
Soupiras les malheurs de *Clorinde* mourante;
Cours, vole, et reprenant tes lugubres pinceaux,
Viens m'aider à former de semblables tableaux!
Je peindrai, de *Gondar*, la reine infortunée,
Par la faux des combats tristement moissonnée.
Hier, contre les français déployant sa fureur,
Elle semait au loin le carnage et l'horreur,
Quand le destin frappa cette aimable héroïne;
Telle une tendre fleur, que le vent déracine,
Tombe languissamment et trouve son cercueil
Sur le même gazon où régnait son orgueil.
Ainsi, sur le théâtre où brille *Zoraïde*,
Où le sang des français teint son glaive homicide,
Où sa gloire eût sans peine offert en d'autres temps
Zénobie aux romains, *Clorinde* aux musulmans;
Un plomb mortel atteint cette fiere amazone,
Elle tombe, on s'approche, on admire, on s'étonne,
Et malgré tous les maux qu'avait fait sa valeur,
La plus tendre pitié succède à la fureur.
Une jeune beauté qu'illustra son courage,
Prête, hélas! à périr au printemps de son âge,

Fait taire la vengeance, et le fer des héros,
Brillant dans une main destinée aux fuseaux,
Attendrit des français l'ame sensible et fière.
Quel charme embellissait cette aimable guerrière!
Son casque détaché découvre des appas
Qui semblent endormir la fureur des combats.
En longues boucles d'or, sa blonde chevelure;
En couronnant son front de sa douce parure,
Flottait, se dispersait sur les lys d'un beau sein,
En vain, obscurcissant les roses de son tein,
La pâleur de son ombre entoure son visage,
C'est un astre qui brille à travers un nuage.
  Kléber, pour conserver des jours si précieux,
Veut qu'au camp des français, en de paisibles lieux,
On transporte soudain cette auguste princesse,
La tendre *Virginie* autour d'elle s'empresse,
Victime du malheur elle y sait compatir,
Sur l'illustre étrangère on fait bientôt agir,
D'un art conservateur la puissance sacrée
Qui ramène un moment sa raison égarée.
Mais ce calme apparent, cette faible lueur,
N'est que l'illusion d'un présage trompeur;
La mort menace hèlas! cette beauté céleste,
Et d'un feu qui s'éteint ce n'est plus que le reste.
  Cependant la trompette et le clairon bruyant
Annonce des français le retour éclatant,
Ils rentrent, et déjà la prompte renommée
Des malheurs de la reine instruit toute l'armée.
Kléber, *Murat*, les chefs, le plus grand des héros,
Volent vers *Zoraïde* en déplorant ses maux;

Et le vif intérêt qu'inspirent tant de charmes,
Joint le deuil à la gloire et le triomphe aux larmes.
La reine à cet aspect semble avoir oublié
Des malheurs honorés d'une illustre pitié,
Et son cœur enhardi dépouillant la contrainte,
Elle parle en ces mots d'une voix presque éteinte.
« Généreux ennemis que j'ai trop méconnus,
Que j'admire, que j'aime, et que j'ai combattus,
Pardonnez une erreur dont je suis la victime!
Si la noble pitié, qui pour moi vous anime,
Survit dans votre cœur à mes jours effacés,
(Et j'en crois aisément les pleurs que vous versez :)
Daignez remplir les vœux d'une fidèle amante;
Une reine à vos pieds, *Zoraïde* mourante,
Ose attendre un bienfait de vos soins généreux.
Quand la mort, (et sa main ferme déjà mes yeux,)
Etendra sur mon front ses ombres éternelles,
Rendez, rendez ma cendre aux cendres paternelles.
Qu'à *Gondar*, par vos soins mes restes transportés,
Consolant d'un époux les regards attristés,
S'éloignent d'une rive à mon cœur étrangère;
Mon fils viendra pleurer au tombeau de sa mère.
Ah! si le souvenir des services rendus
Nous suit dans le cercueil quand nous ne sommes plus :
Français! » ... soudain les mots dans sa bouche expirèrent,
D'une humide vapeur ses beaux yeux se voilèrent.
Mais loin de murmurer d'un si malheureux sort,
Comme dans les combats admirable en sa mort,
La reine avec respect se soumet, s'abandonne
Au dieu qui lui donna la vie et la couronne.

L'éclat et les lauriers qui paraient son printemps,
Ne vinrent point troubler ses derniers sentimens.
Dieu seul, son tendre époux régnent sur sa pensée;
Et leur nom sort encor de sa bouche glacée.
Ce mélange de foi, d'amour et de grandeur,
Zoraïde mourant victime de l'honneur
Loin des champs paternels, de la rive chérie,
Où le ciel a placé le berceau de sa vie,
Sans qu'un fils, un époux reçoivent ses adieux,
Commande le respect d'un vainqueur généreux,
Qui, terrible aux combats, trouve bien plus de gloire
A sauver l'ennemi qu'épargna la victoire.
Mais le destin cruel..... O regrets superflus!
Frappe hélas! sans pitié..... *Zoraïde* n'est plus.
Belle reine, bientôt ton ombre fortunée,
Par les soins d'un héros, à Gondar amenée,
En errant sur ces bords, où régne ton époux,
Oublîra tous ses maux en des momens si doux.
Déjà va s'accomplir ta volonté dernière.
Quand, autrefois, la mort, de sa faux meurtrière,
En Egypte, frappait des rois ou des héros,
Loin de livrer leurs corps à l'horreur des tombeaux;
D'allumer des bûchers la flamme dévorante,
Pour recueillir leur cendre encor toute fumante,
D'un art industrieux le pouvoir souverain
Aux âges destructeurs, par un heureux larcin,
Dérobant pour toujours ces dépouilles mortelles
En conservaient les traits, les formes naturelles
Que tous les élémens se disputaient entr'eux;
Et dans un corps glacé, des sucs spiritueux

Trompant du temps jaloux l'impuissante furie,
Semblaient entretenir une éternelle vie.
Un culte fastueux pour ses restes sacrés
Ouvrit les souterrains des peuples révérés,
Eleva des palais sur les plaines liquides,
Porta jusques aux cieux l'orgueil des pyramides,
Créa le labyrinthe et ses nombreux détours.
Le temps, qui de l'Egypte a détruit les beaux jours;
Changea comme ses mœurs ces antiques usages;
Mais, malgré le long deuil qui couvre ses rivages,
L'art divin, dont j'ai peint l'étonnante vertu,
Pour n'être point suivi, n'en est pas moins connu.
Des savans, à la voix du héros de la France,
Déjà pour *Zoraïde* invoquent sa puissance;
Et son corps, que le temps eut bientôt consumé,
Existera toujours comme un corps animé;
Les plus riches métaux, que l'art creuse et façonne,
Où le laurier sculpté s'entrelasse en couronne,
Reçoivent Zoraïde et semblent orgueilleux
De cacher dans leur sein ses restes précieux.
Sur ce tombeau mouvant un artiste célèbre
Grava l'hymen plaintif et le cyprès funèbre,
Présenta l'héroïne au milieu des combats,
Sa gloire, et les français pleurant sur son trépas;
Déjà les compagnons de la reine adorée
Transportent à *Gondar* sa dépouille sacrée.
Mais pour éterniser le noble souvenir
D'un nom fait pour charmer les siècles à venir,
L'airain fixa ces vers au bas d'une colonne.
» C'est après cent exploits que l'illustre amazone

Vit ici, de ses jours, s'éteindre le flambeau;
L'univers a sa gloire et *Gondar* son tombeau. »

Mais pendant qu'un héros, du sein de la victoire,
Console l'infortune et fait vivre la gloire,
Accompagnons les pas du monarque persan,
Qui, sous un humble toit, va consulter *Osman*;
Et de l'heureux traité que Dessaix lui propose
Racontons le succès, l'origine et la cause.
O muses! qui souvent a de longues fureurs,
A de noirs attentats, à d'illustres malheurs,
A des dieux en courronx armés de leur tonnerre,
Opposez tout-à-coup, pour consoler la terre,
Pour adoucir l'horreur de vos sombres tableaux,
Les modestes vertus, les rustiques travaux,
Un sage ami du ciel, libre d'inquiétude,
Goûtant dans le repos les charmes de l'étude,
Et préférant les bois et l'éclat d'un beau jour
Aux fragiles grandeurs d'une fragile cour;
Retracez dans mes vers de si douces images,
Et peignez dans *Osman* le modèle des sages.
Je sais que la vertu n'a pas besoin d'aïeux,
Mais lorsqu'elle s'allie à des noms glorieux,
Plus d'éclat embellit sa beauté naturelle,
Et les dangers du trône illustrent Marc-Aurèle.
Osman, par la fortune en naissant caressé,
A la cour des *Sophis* vit son berceau placé.
Du sang dont il sortait la gloire héréditaire
Forçait l'ambition et l'envie à se taire;
Et quand l'orgueil des rangs put éblouir son cœur,
Lui-même fasciné par un prisme trompeur,

S'enivrait de l'encens que des ames communes
Aiment à prodiguer à de hautes fortunes;
Mais cet éclat factice avec nous oublié,
L'orageuse faveur d'un pouvoir envié,
Qui charment l'insensé sous les glaces de l'âge,
N'offrent qu'un vain prestige aux yeux perçans du sage.
Osman, dans sa jeunesse, eut bientôt ce grand sens,
Qui brise de l'erreur les plus forts talismans,
Et sépare avec soin, dans sa clarté sévère,
Le faux qni nous séduit, du vrai qui nous éclaire;
Il vit tous les humains, par l'exemple entraînés,
Sous l'empire des sens tristement enchaînés,
De la réflexion fuir les plaisirs durables,
Préférer sans rougir des trésors périssables
A des biens immortels dignes de les charmer,
Que la rouille et le temps ne penvent consumer,
Se disputer entr'eux ces grandeurs passagères,
Ainsi qu'à la sagesse, au bonheur étrangères,
Eternel aliment des caprices du sort,
Qui décore la vie et nous quitte à la mort.
Il vit l'homme ici-bas, négligeant de connaître
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'un jour il doit être;
Jouet du sort, perdu dans un vain tourbillon,
Sourire à de faux biens qui troublent sa raison;
Et quelquefois, hélas! dans sa démence extrême,
Mourir, connaissant tout et s'ignorant lui-même.
Osman, pour prévenir un semblable danger,
Avant d'approfondir, avant d'interroger
L'ordre de l'univers, les astres dans leur course;
Voulut de ses devoirs remonter à la source,

Connaître les rapports de l'homme envers son Dieu;
Ceux qui dans tous les temps, en tout règne, en tout lieu,
Enchaînent par des lois justes et solennelles,
Les citoyens entr'eux, les nations entr'elles.
Il brûle de savoir quels merveilleux ressorts,
Sans nuire à son essence, unissent l'ame au corps;
Et pourquoi cet esprit affranchi de la tombe
Survit à sa prison lorsque l'homme succombe.
Mais dans ce labyrinthe, en ces sombres chemins,
Quel fil doit diriger ses pensers incertains?
Quel flambeau brillera dans cette nuit obscure,
Et lui découvrira la loi de la nature?
Non, cette loi qui met tous les mondes divers,
Vers le centre commun de ce vaste univers;
Mais celle qui, guidant la morale publique,
A nous conduire au bien secrètement s'applique,
Celle dont, en naissant, nous sommes inspirés.
Eh! qui pénétrera ses préceptes sacrés!
Par nos vices, hélas! partout défigurée,
Elle est de mille erreurs en tous lieux entourée;
Et quel génie enfin, libre de passions,
Peut en offrir l'ensemble aux yeux des nations,
Sans mêler tristement, dans sa marche hardie,
La nuit à la lumière et la mort à la vie.
Ainsi notre raison, faible et bornée en soi,
Ne peut parfaitement connaître cette loi,
Et c'est pour étayer cette même impuissance
Que les religions prirent partout naissance;
Et ces cultes divers, reçus comme divins,
Furent, au nom du ciel, enseignés aux humains.

De l'homme, un Dieu, sans doute a dû se faire entendre,
Pour lui développer ce qu'il ne peut comprendre,
Pour bannir toute erreur, tout préjugé fatal,
Pour tracer la limite et du bien et du mal,
Pour prêcher la vertu, pour effrayer le crime,
Pour obtenir enfin un encens légitime.
Mais qui dégagera ce culte révéré
De tous les cultes faux dont il est entouré?
Des superstitions cruelles et bizarres,
Qui courbent sous leur joug tant de peuples barbares;
Et comment distinguer à des signes certains,
Cet ouvrage d'un Dieu de celui des humains?
Si du ciel, en effet, il a tiré son être,
C'est à sa sainteté qu'on doit le reconnaître.
Il doit d'un vif éclat éclairer nos esprits,
Dénoncer les faux biens dont nous sommes épris,
Dévoiler des erreurs, chassant la nuit profonde,
La nature de l'homme et l'histoire du monde.
Ce mystère caché, qui fait que notre cœur
Unit tant de bassesse avec tant de grandeur;
Et sans égard aux biens, aux rangs, à la naissance;
Peser nos actions dans la même balance,
Et rétablir aux yeux de la divinité
L'équilibre détruit dans la société.
Il doit, dans sa morale inimitable et pure,
Ennoblir nos penchans, agrandir la nature,
Et protégeant le faible, en servant le malheur,
Sans flatter le pouvoir, les riches, la grandeur,
Sans le secours de l'or, des armes, des prestiges,
Naître, briller, s'étendre au milieu des prodiges;

Et lorsque par le temps tout doit être emporté;
Il doit survivre au temps comme l'éternité.
Ce fut donc pour chercher cette utile lumière
Dont l'éclat répandu sur la nature entière,
Offre la vérité dans le sein du chaos,
Que, jeune encore, Osman dirigea ses travaux;
Tout l'encens de la terre à ses pieds abaissée,
N'eût pu de cet objet détourner sa pensée,
Et pour exécuter de si nobles desseins,
Il s'éloigne des lieux qu'habitent les humains.
Soumis, dès son enfance au culte de ses pères;
Osman de Zoroastre adorait les mystères;
Quand, par les entretiens d'un hermite éclairé;
Son esprit de l'erreur fut enfin retiré.
Osman, depuis ce jour, tient pour abominables
Les dogmes insensés, les monstrueuses fables,
Que des *brames* répand l'avare piété.
Joug affreux! sous lequel de mollesse hébété
Le servile indien au sein de l'ignorance,
Traîne, accablé de fers, sa pénible existence:
Il méprise des dieux tous enfans de l'erreur,
Il abhorre surtout le prophète menteur,
Qui, le glaive à la main, la menace à la bouche,
Fait sortir du désert sa morale farouche,
Anéantit l'esprit sous l'empire des sens,
Entoure les autels de disciples tremblans,
Et voit régner partout, sous sa sombre doctrine,
Des sciences, des arts l'éternelle ruine,
Des complots, des soupçons, des crimes, des bourreaux
De féroces guerriers, et jamais des héros,

Du sang des malheureux des satrapes avides ;
Des trônes usurpés par des mains parricides,
Et la destruction déployant ses fureurs
Sur le vaste tombeau des cités et des mœurs.
Vers le culte du *Christ* sa raison le ramène,
De l'histoire du monde il présente la chaîne,
Explique les combats de l'ame avec les sens,
Peint la chûte de l'homme et ses longs châtimens;
Le prend à son berceau, l'accompagne à sa tombe;
Survit à l'univers quand l'univers succombe,
Et de ses chers élus en triomphe investi,
Rentre enfin dans le ciel, dont il était sorti.
Adam du rédempteur a la foi consolante,
Abraham l'invoquait dans sa demeure errante,
Le prophète, du fond de ses antres cachés,
Vers cet astre attendu tient les yeux attachés;
Job brave les revers quand le sauveur l'inspire;
Et l'éloquent David le chante sur sa lyre.
Des prodiges frappans brillent sur son berceau;
Illustrent son supplice, entrouvrent son tombeau:
Le Christ règne...... déjà sa morale sublime
Change un guerrier barbare en héros magnanime;
Du Druide inhumain foule l'autel sanglant,
Calme des passions l'impétueux torrent,
Veille sur les sujets, d'une égide sacrée
Couvre des souverains la personne adorée,
Et fonde avec grandeur, par d'admirables lois,
La liberté publique et le trône des rois.
Il laisse, en opposant un frein à la puissance;
Au riche la terreur, l'espoir à l'indigence,

Et le culte, entouré des arts et des vertus;
Condamnant les excès, les vices, les abus,
Faisant tomber les fers des mains de l'esclavage,
De bienfaits, de lumière entourant son passage,
Prêchant l'amour des lois, adoucissant les mœurs,
D'une charité noble animant tous les cœurs,
Liant la terre au ciel par des nœuds salutaires,
De cent peuples rivaux fait un peuple de frères.
Ah! s'écriait Osman, si les faibles humains
Pratiquaient en tous lieux ses préceptes divins,
Le Scythe, sans remords, s'abreuvant dans les crânes;
Ceux qui du grand *Lama* suivent les lois profanes,
De l'Euphrate, du Nil, ceux qui boivent les eaux,
Et l'arabe farouche errant sur ses chameaux,
Déposant leur fureur stupide ou vagabonde,
Vivraient tous réunis dans une paix profonde,
Et des cultes affreux, des préceptes cruels
Ne diviseraient pas les malheureux mortels.
Ainsi, loin d'éclater par un zèle inutile,
Osman admire et suit les lois de l'évangile,
Sa maison est un temple où son humanité
Exerce les devoirs de l'hospitalité;
Du pauvre il ne craint pas la présence importune;
Ses trésors et ses soins y sont pour l'infortune;
L'innocence opprimée y trouve le repos,
Et la haine endormie y renonce aux complots.
Le ciel même, le ciel pour couronner un sage
Qui retrace, ici-bas, sa plus fidèle image,
Lui prodigue les dons dont il orne ses saints.
Souvent, comme autrefois chez les premiers humains

Des anges descendus de la voûte azurée,
Ont visité d'Osman la demeure sacrée ;
L'orage destructeur, les fougueux aquilons
Epargnent ses vergers, respectent ses moissons ;
Quelquefois l'avenir, vaincu par sa prière,
Fait sortir de son ombre un rayon de lumière ;
Et le sage paraît, sous un Dieu protecteur,
Régner sur la nature ainsi que sur son cœur.
Osman, non loin des lieux habités par ses maîtres,
Possède un vaste champ, reçu de ses ancêtres,
Par d'immenses forêts séparé de la cour,
Et lorsque l'on arrive à cet heureux séjour,
Tout annonce le vrai, le sage, la nature,
L'art n'y mêla jamais sa coupable imposture.
Flore y voit ses jardins, comme Pan ses berceaux,
Libres, indépendans de la loi des ciseaux ;
L'œil s'y perd en suivant de riantes prairies,
La nymphe, en se jouant sur des rives chéries,
N'y craint pas les plaisirs d'un faune audacieux.
Des troupeaux bondissans, des côteaux gracieux,
Des arbres balançant leur verdure ondoyante,
Le murmure, les jeux du ruisseau qui serpente,
Des bois religieux la sombre majesté,
Y tiennent l'ame émue et l'esprit enchanté.
C'est là qu'Osman, caché sous d'humbles toits rustiques,
Vit libre du fracas des tempêtes publiques,
Oubliant, au doux bruit, des eaux et des zéphirs,
D'une orageuse cour les perfides plaisirs.
Du soleil dans les champs il prévient la lumière,
Il cueille le premier la rose printannière,

Et sur de verts gazons ornés de mille fleurs,
Tranquille, il foule aux pieds les humaines erreurs.
Du sein d'un doux repos sa sublime pensée,
Vers l'Eternel lui-même est souvent élancée,
Et son esprit orné du savoir des *Newtons*,
Interroge du ciel les vastes régions.
Quelquefois aux doux sons de sa lyre éloquente,
Il endort les chagrins d'une ame gémissante,
Ou son art triomphant par des sucs précieux,
Détourne de la mort les traits audacieux,
Tandis que la victime, étonnée, attendrie,
Sourit au bienfaiteur qui la rend à la vie.

Déjà l'astre du jour de ses rayons brûlans
Couvrait avec splendeur l'empire des persans,
Des arbres, mariant leur ombre hospitalière,
Garantissaient Osman des traits de la lumière,
Près de l'humble séjour que ce sage habitait.
Pendant ce temps, de loin un char étincelait,
Il vole..... Osman approche et Nadir se présente:
Osman est à ses pieds, sa main impatiente
Conduit son souverain sous de rustiques toits,
Des pleurs mouillent ses yeux, interrompent sa voix;
Il rend graces au ciel en contemplant son maître,
Et le sage à son prince offre un repas champêtre.
Combien au vain éclat d'un sceptre désiré,
Nadir préférerait un destin ignoré,
Le doux calme des sens que la retraite donne,
Et que troublent la pompe et les dangers du trône.
Ce fut en se livrant à ces réflexions,
Fruit du repos de l'ame et de nos passions,

Qu'au vertueux Osman le prince fait connaître
La raison qui l'amène en ce séjour champêtre,
Et le besoin qu'il a des conseils d'un ami,
En des principes saints par l'étude affermi.
« Notre esprit accablé du poids de la matière,
De Dieu seul, dit Osman, emprunte sa lumière;
Les hommes, vains jouets du monde et du trépas,
Sont sujets à l'erreur, Dieu seul ne trompe pas:
L'un et l'autre à ces mots s'éloignent en silence,
Déjà touchant au bout de sa carrière immense,
Le soleil renvoyait les derniers feux du jour;
Une grotte est auprès du rustique séjour,
Une ombre impénétrable en couronne l'entrée;
On admire, en entrant, sa voûte décorée
De corps étincelans, de cristaux radieux,
De la simple nature inimitables jeux.
Des colonnes sans art, de structure inégale,
Y répandent l'azur, le rubis et l'opale.
Au fond est un autel, qu'à la divinité
Fit élever, d'Osman, la tendre piété,
Où d'un peintre fameux l'inimitable ouvrage,
D'un Dieu mort sur la croix a retracé l'image;
Et pendant que *Nadir*, à ce divin aspect,
S'attendrit; son ami saisi d'un saint respect,
Demande au Dieu vivant des secours nécessaires
Pour donner à son roi des conseils salutaires.
Que ne peuvent les vœux d'un juste suppliant!
Moïse, d'un rocher fait jaillir un torrent;
Elie, en souverain, change en vapeurs humides,
D'un soleil embrasé les ardeurs homicides,

Josué de Dieu même a suspendu les lois.
Ainsi, le ciel, d'Osman à peine eutend la voix;
Qu'une vive clarté sur l'autel descendue,
Et dans toute la grotte aussitôt répandue,
Fait reconnaître uu char entouré de rayons,
Où paraît un héros vainqueur des nations.
Le sceptre est dans ses mains, des lauriers l'environnent,
La terre est à ses pieds, des anges le couronnent,
Et sur un voile d'or ils ont gravé ces traits.
« Napoléon le grand, empereur des français. »
Mais le prodige cesse à l'instant qu'il s'opère,
Tel fuit un météore aussitôt qu'il éclaire.
« Grand roi, s'écrie Osman, adorons à genoux
Ce qu'un dieu protecteur daigne faire pour vous,
Hâtez-vous de conclure une heureuse alliance,
Et d'unir vos destins au héros de la France;
Et par votre amitié mériter aujourd'hui
Tous les bienfaits qu'un jour vons recevrez de lui. »
Pendant qu'Osman parlait à son roi qu'il entraîne,
La nuit du haut des monts s'étendait dans la plaine;
On arrive à pas lents au champêtre séjour :
Nadir le jour suivant doit se rendre à la cour;
De sa couche, ô sommeil, éloigne les alarmes,
Et d'une nuit des champs verse lui tous les charmes!
Descends environné de tranquilles pavots,
Et sous un humble toit répands ce doux repos,
Qui fuit les lits dorés, les couches fastueuses,
Qu'entourent des soucis les ombres ténébreuses;
Que des songes heureux viennent flatter ses sens
Endormis au doux bruit des zéphirs caressans;
D'un

D'un brillant avenir entretiens sa pensée ;
Offre à ses yeux l'Asie à ses pieds abaissée ;
Et ses soins relevant par un heureux traité
Du trône de Cyrus l'antique majesté.
Déjà le jour renaît, au feu de sa lumière
Nadir ouvre à regret sa tranquille paupière ;
Et cédant au destin qui condamne ses jours
A la magnificence, au tumulte des cours,
Il s'éloigne d'Osman qui verse en sa présence
Des larmes de plaisir et de reconnaissance.
Tels qu'on vit autrefois par des transports d'amour
Les romains de *Titus* célébrer le retour,
Ainsi la cour triomphe en revoyant paraître
Le modèle des rois, son protecteur, son maître,
Qui d'un bienfait public couronnant ses travaux
S'unit en ce beau jour au plus grand des héros.
« O Dessaix, dit le roi, qui sur votre visage
Des plus rares vertus nous retracez l'image,
Vous digne lieutenant du grand Napoléon,
Dont j'aime l'éloquence ou plutôt la raison,
Dites à ce héros, dont la Perse est charmée,
Que si Nadir avait assemblé son armée,
Par mon ordre aussitôt ont eût vu sur vos pas
Vers les rives du Nil voler tous mes soldats.
Si je ne puis encor de toute ma puissance
Soutenir à mon gré ma nouvelle alliance,
Pour prouver mon amour au plus grand des humains ;
O généreux Dessaix ! je remets en vos mains,
L'héritier de mon nom et de mon diadême,
Un fils que j'aime hélas ! cent fois plus que moi-même,

Jugez, par cet effort si pénible à mon cœur,
Pour plaire à vos français jusqu'où va mon ardeur.
Veillez sur le dépôt que ma foi vous confie,
C'est l'espoir de mon sang, c'est l'espoir de l'Asie;
C'est *Abbas*, c'est mon fils, s'il me quitte pour lui,
Napoléon sera son père, son appui.
Qu'il apprenne en son camp le grand art de la guerre,
L'art plus utile encor de gouverner la terre,
De faire aimer son nom, d'agrandir par les lois,
Et le bonheur du peuple et le pouvoir des rois,
Et que mon fils un jour retrace en ce rivage
Les grands traits du héros dont il sera l'ouvrage:
O, Dessaix !..... » A ces mots, du plus touchant discours,
Les larmes de *Nadir* arrêtèrent le cours;
Il s'éloigne, il revient, et s'en retourne encore.
O vertueux *Abbas* ! d'un père qui t'adore,
Que tu mérites bien les regrets et l'amour!
Est-il de si bon fils qu'éclaire l'œil du jour!
Depuis l'instant heureux qui lui donna naissance,
Le printemps a vingt fois ramené sa présence;
Abbas de son éclat brille aux yeux des persans,
La nature l'orna des traits les plus touchans:
Dans ses yeux animés sa valeur étincelle.
Qui peindrait de son corps la beauté naturelle?
Celui que les amours ont si long-temps pleuré,
Vénus au bel Abbas ne l'eût point comparé;
Mais s'il a d'Adonis la grace, la jeunesse,
Abbas n'en eut jamais la coupable mollesse;
Son ame vers la gloire élève ses désirs,
Et son cœur ne se plaît qu'à de nobles plaisirs,

A l'étude des arts sa raison exercée,
Des langueurs d'un sérail éloigne sa pensée.
Il brûle, en parcourant l'histoire des héros,
D'égaler quelque jour leurs immenses travaux,
Et s'instruit, quand sa voix interroge leur cendre,
A gouverner la perse ainsi qu'à la défendre.
Mais son ambition est soumise à son cœur,
Et loin de désirer la suprême grandeur,
De porter vers le trône une honteuse envie,
Ce tendre fils voudrait qu'une éternelle vie,
Pour le bonheur du monde, y fixât à ses yeux
Un père qui l'adore, un prince vertueux.
Il borne tous ses vœux à voir régner son père,
Sa gloire à devenir son appui tutélaire,
Et sa soumission, pour le meilleur des rois,
Accoutume la Perse à respecter ses lois.
O prodige opéré par des vertus si rares!
Un trône ensanglanté par des tyrans barbares,
Qu'ont frappé si long-temps d'horribles factions,
Voit autour de *Nadir* dormir les passions.
L'ambition vaincue, en s'oubliant, l'embrasse,
La révolte à ses pieds dépose son audace,
La loi seule y triomphe, et les mœurs et la paix
Parent un lieu souillé par de si longs forfaits.

Mais le moment arrive affligeant et prospère
Où le sensible *Abbas* loin des yeux de son père
Doit, pour offrir son bras au héros des français,
S'éloigner sur les pas du généreux *Dessaix*.
Sa mère, pour ce jour, a d'une main savante
Tissu d'un fils chéri la tunique éclatante;

Et son sabre d'or pur et d'un acier poli
Des rubis de la Perse est encore embelli.
Un coursier aussi prompt que les enfans d'Eole,
Sous son noble fardeau bondit, se joue et vole.
Il amène avec lui trois cents jeunes seigneurs,
Ornés, comme leur chef, des plus vives couleurs,
Qui, jaloux de le suivre au champ de la victoire
Brûlent de partager ses périls et sa gloire.
On voit auprès d'*Abbas* un persan vertueux,
Zopire, dont les ans ont blanchi les cheveux,
Fameux dans les combats par son expérience,
Qui du prince instruisit et gouverna l'enfance;
Sort cruel! l'heure approche où d'un fils adoré
Le sensible *Nadir* doit être séparé.
Le malheureux *Ulysse*, en quittant *Pénélope*,
Berenice, *Titus*, *Télèmaque*, *Antiope*,
D'une moindre douleur se sentirent saisis,
Que celle qu'éprouvaient le monarque et son fils.
Nadir laissant couler ses larmes paternelles,
S'écriait: « O flambeau des voûtes éternelles,
Soleil! astre du jour! qui vois mon désespoir,
Lorsque je perds un fils, si je dois le revoir;
Et si Napoléon du char de la victoire
Sur lui laisse tomber un rayon de sa gloire,
Protège mes vieux ans; que mes yeux enchantés
Pour le voir de nouveau s'ouvrent à tes clartés.
Mais si le sort cruel dans les champs du carnage
Doit moissonner mon fils au printemps de son âge,
Si le sceptre, en sortant de mes mourantes mains,
Doit d'un sang étranger relever les destins;

Si mon fils ne doit point me fermer la paupière,
O soleil à *Nadir* refuse ta lumière !
Sur mon trône désert étends un sombre deuil,
Et pour dernier bienfait éclaire mon cercueil ! »
Nadir parlait, le fils dans les bras de son père,
Exhalait ses regrets et sa tristesse amère ;
Son ame s'épanchait dans ses embrassemens,
Et des pleurs se mêlaient dans ses adieux touchans.
La cour avec transport partageait leur tendresse,
De *Nadir* à son fils *Zopire* allait sans cesse ;
Et *Dessaix* attendri, fait pour les estimer,
S'applaudissait des nœuds qu'il venait de former.
Abbas s'éloigne enfin et prolongeant sa vue
Il cherche encor *Nadir* dans la vaste étendue.
Son père a disparu : le fils plein de douleur,
En retrouve les traits dans le fond de son cœur.
Mais *Dessaix* présentant à son noble courage
Du destin qui l'attend la séduisante image,
Déployant les lauriers à sa valeur promis,
Du prince languissant ranime les esprits ;
Les discours de *Dessaix* enflamment sa jeunesse,
Et la gloire du prince est enfin la maîtresse.



CHANT NEUVIÈME.



Que j'aime les héros dont la valeur guerrière
Réfléchit des talens l'éclatante lumière !
Ils polissent les mœurs , éclairent les humains ,
De lauriers et de fleurs couronnent leurs chemins.
Que j'admire Alexandre et sa gloire immortelle,
Près du toit de Pindare et des amours d'Apelle !
Les arts environnant le char de Sesostris ,
Le défendent aux yeux des peuples attendris ;
L'audacieux Jason , près du luth des Orphées ;
Fait aimer ses exploits , Hercule ses trophées.
Des muses, des talens , Pisistrate entouré ,
Voit des Athéniens son pouvoir adoré ,
Et du plus saint respect l'antiquité saisie
Encensa Périclès à la cour d'Aspasie.
Peindrai-je dans mes vers de sa gloire orgueilleux ,
Ce prince ami des arts , régnant au milieu d'eux ,
Lorsqu'auprès de son trône appelant le génie ,
Il y place Apollon , il protège Uranie ;
Lorsque par ses bienfaits les esprits fécondés ,
Ont mêlé leur triomphe à celui des Condés ?
C'est un prince sublime , un héros tutélaire ;
Les muses de sa cour ont fait un sanctuaire ,
Et le siècle qu'il crée avec tant de grandeur ,
Des antiques travaux effaçant la splendeur ,

Plane, en offrant l'éclat de sa palme immortelle,
A l'avenir troublé qui pâlit devant elle.
Mais de quel nom sacré, de quels nouveaux honneurs,
Dois-je orner le héros si cher à tous nos cœurs,
Dont la terre à genoux embrasse les images,
Qui rassemblant sur lui l'éclat de tous les âges,
Voit le laurier des arts, des lois et des combats,
De leur triple splendeur environner ses pas?
Paris, Paris a vu le char de la victoire,
Dans ses murs étonnés, déployer avec gloire,
Des siècles réunis les immortels travaux;
Et pendant qu'à ses yeux les marbres, les tableaux,
Tous animés du feu des passions humaines,
Transportés de Corinthe et de Rome et d'Athènes,
Sur les pas du héros enchaînaient tous les temps,
L'illusion mêlait, dans ses jeux ravissans,
Aux manes radieux de Raphaël, d'Apelle,
Les manes de Rubens, l'ombre de Praxitelle.
O Paris! enrichi de ses trésors divers,
Règne sur les talens comme sur l'univers;
Conserve avec respect, pour l'éclat de tes fêtes,
Ces monumens sacrés, ces augustes conquêtes!
Ah! si de l'avenir perçant l'obscurité,
Je t'offrais ton héros sur le trône porté,
Tu le verrais, brûlant d'une ivresse sublime,
D'Auguste, de Léon concurrent magnanime,
Féconder, agrandir le domaine des arts;
Aux chefs-d'œuvres divers offerts à ses regards,
Lui-même des talens présenter la couronne,
Et couvrir leurs auteurs de l'éclat de son trône.

Suis aujourd'hui ses pas, la foudre dans ses mains
Est un présage sûr du bonheur des humains.
De ses feux étonnés mille bienfaits jaillissent;
Et dans le grand éclat, dont tes bords s'embellissent;
S'il les éclaire, ô Nil! soumis par ses exploits,
Du flambeau des beaux arts et des mœurs et des lois;
Ce n'est pas un mortel qu'on aime, qu'on encense,
C'est un Dieu que le ciel arme de sa puissance.
Tel est Napoléon; à peine est-il vainqueur
Du musulman stupide et rempli de fureur,
Qu'en sortant des combats qu'illustra son courage;
Il brûle d'entreprendre un plus sublime ouvrage;
Il tente d'enrichir de barbares climats,
Des arts que son génie a fixés sur ses pas.
Il voit avec douleur ces régions lointaines
Présenter l'ignorance et l'opprobre des chaînes;
A la place du luxe et des lois et des arts,
Qu'étalait Cléopatre au premier des Césars.
Il veut fouler, briser jusques dans ses racines,
Un pouvoir entouré de sang et de ruines,
Rendre à leur gloire antique, aux mœurs, à l'univers,
Des peuples dégradés par le temps et les fers.
Pendant que respirant du fracas des conquêtes,
Il entoure son char de l'ivresse des fêtes,
Et qu'il laisse un moment reposer ses soldats,
Après de longs travaux et d'utiles combats:
Tout-à-coup s'élevant sur des plaines arides,
Aux regards du héros s'offrent les pyramides,
Dont le sommet s'élance et porte jusqu'aux cieux,
L'imposant appareil d'un néant orgueilleux,

Le faste de l'amour, celui de la puissance.
Près de la plus célèbre il s'approche, il s'avance :
« O merveille, dit-il, des arts et des humains !
Qui cent fois de ces lieux vis changer les destins,
Qui portes sur ton front noirci par les orages,
La majesté des ans et non pas leurs outrages ;
Qui vis l'antique *Hermès* dictant ses sages lois,
Le vainqueur Sesostris foulant l'orgueil des rois ;
Et les arts triomphant sur ces rives charmées,
Couvrir de leurs lauriers le char des Ptolomées.
Toi, qui vis autrefois, sur ces superbes bords,
Du commerce du monde arriver les trésors,
Lorsqu'Antoine y fixant la puissance romaine,
Déployait ses faisceaux à la cour d'une reine.
Pyramide ! un long deuil a couvert ces beaux jours ;
Que t'apportaient les arts, la guerre et les amours.
Du sacrilège Omar, les fureurs implacables,
Des califes, des beys les règnes effroyables,
De ton antique gloire éteignant le flambeau,
Ont des cités du Nil fait un vaste tombeau :
Des longs crimes du temps purgeons la renommée,
J'en jure par mon nom, par toi, par mon armée ;
Que si, sans réclamer le secours de mon bras,
La France triomphante au milieu des combats,
Me laisse terminer en ce lointain rivage,
Les projets généreux formés par mon courage,
Sur les sanglans débris de tes beys renversés,
Je ressusciterai les prodiges passés.
La ville du Soleil, la ville d'Alexandre,
Par mes soins bienfaisans renaîtront de leur cendre.

Je te rendrai Memphis et les hommes divins
Qui peuplaient autrefois tes vastes sonterrains. »
A ces mots, le héros rappelle en sa mémoire,
De ce sombre séjour la merveilleuse histoire ;
Et de l'antique Isis les mystères cachés,
Et les grands souvenirs à ces lieux attachés,
Et les prêtres savans, dont les vives lumières
Eclairèrent jadis les nations entières ;
Ses sens sont enflammés par un désir nouveau :
Il veut, il veut des arts embrasser le berceau,
Tenter des souterrains les ténébreuses routes,
Descendre, s'égarer sous leurs profondes voûtes.
En vain pour écarter les mortels curieux,
La superstition, environnant ces lieux,
Peint des divinités terribles, malfaisantes,
Et des dragons ailés, et des ombres errantes,
Et l'éternelle nuit, et l'éternel repos,
De cette solitude habitant les tombeaux ;
Et de nouveaux *Ismen*, dont les accens magiques
Y font étinceler des éclairs fantastiques.
Ces vaines fictions, ces monstrueux récits,
Lugubres alimens des vulgaires esprits,
De l'ignorant stupide et que l'effroi comprime,
Ne peuvent effrayer une raison sublime,
Qui brave un mal réel comme s'il n'était pas.
Déjà Napoléon, aux yeux de ses soldats,
Du séjour révéré gagne la sombre enceinte,
Duroc, *Berthier*, *Murat* l'accompagnent sans crainte.
Un *Iman* vertueux, du plus grand des humains,
Guide la route obscure et les pas incertains.

Ce n'est pas qu'à l'horreur de ces voûtes funèbres
Se joigne le long deuil des profondes ténèbres ;
Une faible lueur, quelques rayons du jour
Versent, en pénétrant dans cet obscur séjour,
Une clarté semblable à celle des étoiles,
Quand la nuit dans les airs a déployé ses voiles.
Il s'avance..... ô douleur ! quels lieux ! quels monumens
Ne sont pas dégradés par les crimes du temps !
Son œil erre partout sur d'immenses ruines,
Il découvre d'abord les demeures divines,
D'où naissaient les concerts et les sons ravissans,
Qui des initiés charmaient l'ame et les sens.
Près d'un enfoncement, ô merveille ! ô surprise !
La pierre garde encor l'effrayante devise,
Qui semblait écarter, de la déesse *Isis*,
Tout profane mortel qui, d'un faux zèle épris,
N'éprouvait pas en soi cette mâle constance,
Propre à tout surmonter pour ravir la science.
Là, s'offrait ce torrent dans sa course égaré,
Enfant obscur du Nil, de la terre ignoré,
Qu'il fallait, avant tout, franchir avec audace ;
A peine de son lit retrouve-t-on la trace.
Plus loin est le séjour, dégradé par le temps,
Où, parmi des bûchers, parmi des grils ardens,
L'adepte repoussant la faiblesse et la crainte,
Triomphait de la flamme errante en cette enceinte,
Et de la double épreuve et des feux et des eaux,
Vers l'épreuve de l'air s'avançait en héros.
On arrive bientôt à la voûte fatale,
Où nouvel Ixion, par la roue infernale,

L'adepte tout-à-coup loin du sol emporté,
Dans l'air qui s'enflammait roulait épouvanté;
Et si dans ce moment, sa raison éperdue
Oubliait le danger, si sa main suspendue
Du cordon protecteur perdait l'utile appui,
La lumière du ciel ne brillait plus pour lui.
Pour venger cette erreur, pour punir un tel crime,
Isis de ses autels repoussait la victime.
Mais que dis-je ? . . . . ce temple et ces autels sacrés;
Au savoir, au génie, aux vertus consacrés;
Ils ne sont plus ! le temps les a fait disparaître.
Temps cruel, qui détruis tout ce que tu fais naître;
Implacable bourreau de tes propres enfans,
Qui dessèches la vie épuise les torrens,
Qui lançant en tons lieux, dans tes jeux homicides;
L'inévitable trait de tes flèches rapides,
Frappes le monstre errant au fond des vastes mers,
Et l'aigle audacieux sur le trône des airs;
Toi qui, couvert un jour des ruines célestes,
Rongeant de l'univers les déplorables restes,
Dois, dans ta rage oisive et ton profond ennui,
Te dévorer toi-même et périr avec lui.
O temps ! vieillard farouche et tyran effroyable !
N'est-ce donc pas assez que ta haine implacable
Jette temple snr temple, et brisant à-la-fois
Le glaive des héros et le sceptre des rois,
Entasse des tombeaux, les dépouilles sanglantes
Des générations sous tes coups renaissantes !
Cruel ! pourquoi frapper les prodiges des arts,
Et pourquoi dérober à nos tristes regards,

Tout ce que le génie, au fond des pyramides,
Semblait vouloir cacher à tes fureurs avides?
Barbare! qu'as-tu fait de ce temple sacré,
Où du plus tendre amour, des muses inspiré
Orphée, aux sons flatteurs d'une lyre puissante;
Endormit le courroux d'une loi menaçante,
Quand *Isis* attendrie, excusant son erreur,
D'un éternel exil délivra son malheur?
Ah! tout a disparu sous ta fureur extrême,
Le temple, le ministre, et la déesse même;
Et de la vérité la voix semble effacer
L'heureuse illusion qui vient les retracer.
Au lieu du sanctuaire où des harpes savantes
Qu'accompagnaient la lyre et des voix éloquentes,
D'une voûte dorée animaient les échos,
Où les arts, par la main des rois et des héros,
Déposaient autrefois les offrandes du monde,
On ne voit qu'une enceinte et lugubre et profonde.
Le désespoir y règne..... on n'y voit, on n'entend
Que la nuit des tombeaux, qu'un silence effrayant,
Ou le cri lamentable et les plaintes funèbres
Que le hibou prolonge au milieu des ténèbres.
Cependant le héros, en poussant des soupirs,
Qu'arrachaient à son cœur d'illustres souvenirs,
S'avançait à travers des routes ignorées,
Où s'étendaient au loin des ruines sacrées.
Il erre..... tout-à-coup ses regards attristés
Ont rencontré ces murs, ces antres écartés,
Où les lois exerçaient une horrible torture
Contre l'initié, dont la bouche parjure,

Dévoilait de ces lieux le mystère caché.
Le fer, du malheureux sur la roue attaché,
Arrachait sans pitié les entrailles vivantes,
Et le cœur entouré de fibres palpitantes ;
C'est d'après ce supplice, et d'autres moins cruels
Infligés en secret aux hommes criminels,
Que l'amant d'*Euridice* et le fils d'*Amphrisie*
Composa les enfers de sa mythologie ;
Et quand de l'élisée il nous peint le bonheur,
Les eaux, les verts gazons, la riante fraîcheur,
Et les tendres zéphirs agitant les bocages,
Et les sentiers fleuris où s'égaraient les sages ;
Le chantre de la *Thrace*, en ces tableaux divins,
Ne fait que rappeler ces fortunés jardins,
Où, des prêtres savans, au bord de leurs fontaines,
Libres du vain fracas des passions humaines,
Des longs maux de la vie et de ses courts plaisirs,
Plongés dans les douceurs de leurs doctes loisirs,
Cultivaient les beaux arts, l'amitié, la sagesse ;
De l'encens des mortels jouissaient sans ivresse ;
Et rivaux sans orgueil, goûtaient dans les talens
Le bonheur de la gloire et non pas ses tourmens.
Non loin des murs détruits, des colonnes rompues,
Des marbres mutilés, des débris de statues,
Que le temps, la poussière ont à demi rongés
Rappellent au héros, à ses yeux affligés,
La demeure, où brisant le joug de l'ignorance
A travers les dangers, le jeûne, le silence,
L'adepte courageux par de nobles efforts
De la science allait conquérir les trésors.

Ces cristaux variés que l'œil du jour colore,
Ces métaux qu'en secret la nature élabore,
Dans cet auguste asile avec pompe étalés
Voyaient à ceux de l'art leurs prodiges mêlés.
Des monstres des forêts les troupes rassemblées,
Des habitans de l'air les légions ailées,
Des bouts de l'univers se rendaient dans ces lieux;
Et les charmes vainqueurs d'un art industrieux,
Pour réparer en eux l'existence ravie
Semblaient leur accorder une éternelle vie.
Le grand homme, en foulant les immenses débris
Où des noms glorieux dorment ensevelis;
De *Memphis* qui n'est plus croit entendre les prêtres
Dévoilant aux mortels l'origne des êtres,
D'un dieu conservateur prêchant les saintes lois,
De notre ame immortelle annonçant tous les droits,
Et des siècles passés perçant la nuit profonde
Dérouler, expliquer les annales du monde.
Il croit les voir encor dans leurs doctes leçons,
Devançant les secrets confiés aux Newtons,
Pénétrer la nature et ses lois admirables
Qui balançant entr'eux des globes innombrables,
Dans l'espace étonné font, par d'heureux ressorts,
Vers un centre commun mouvoir ces vastes corps,
En renfermant leur cours dans de justes limites
Qu'en ses sages décrets Dieu lui-même a prescrites:
Sans ces lois l'ordre fuit, l'équilibre est rompu,
Chaque astre dans son cours atteint et combattu,
S'étonne de sortir de la route tracée.
De son char pâlissant la lune repoussée

Va fondre sur la terre en sa funeste erreur.
La mer loin de ses bords s'élance avec fureur;
L'aurore paraissait, le jour fuit sans étoiles;
La nuit épouvantée a déployé ses voiles;
Et dans ce long tourment de désordre, d'horreur,
Les comètes en feu redoublant la terreur
Précipitant partout leur fureur vagabonde
Vont frapper dans les airs sur le trône du monde,
Le soleil, qui tombant de son énorme poids,
Egaré dans l'espace et sans frein et sans lois
Par des embrasemens signale son passage;
Lui-même recevant outrage pour outrage
Par le nombre accablé, chancelant, affaibli,
S'est éteint sous les corps dont il est assailli;
Et le temps dévorant ses dernières victimes.
Du chaos qui renaît ouvre les noirs abymes.
Mais pendant qu'un héros s'avançait entouré
Des illustres débris dont il est inspiré,
Qu'il roule en son esprit de longs siècles de gloire,
Et des prêtres d'*Isis* les bienfaits et l'histoire,
Leur lumière cachée; et de ces souterrains
Rappelle à des guerriers les antiques destins.
Soudain un bruit pareil à des voix éclatantes
Se prolonge, s'étend sous ces voûtes tremblantes,
Et l'on voit aussitôt jaillir de tous côtés
Une lueur semblable à ces vives clartés
Dont le front des élus dans le ciel se couronne,
Et qui du roi des rois fait resplendir le trône.
Cependant ce grand bruit, ces lumières, ces feux,
Serpentant à travers ces murs silencieux,

Du

Du génie immortel qui règne en cette enceinte
Annocent la présence et commandent la crainte.
Il approche; sa voix, son port, sa majesté
Décèlent un agent de la divinité;
Et malgré tout l'éclat dont son œil étincelle
Son cœur semble nourrir une peine cruelle.
« Digne chef des français ! héros que les destins
Ont armé pour finir les malheurs des humains,
Pour tirer du chaos les nations entières,
Qui viens de ces climats changer les mœurs grossières,
Y fonder un empire et relever le mien,
Vois, dit-il, le génie et l'antique gardien
Attaché par le ciel au sort des pyramides.
Hélas ! leur gloire éteinte à tes regards avides
N'offre que des débris. Dieu des temps! Dieu des jours
Pourquoi de mon triomphe interrompre le cours;
Et transformer en deuil, convertir en disgraces
Les éclatans succès qui couronnaient mes traces?
Du monde et des français noble libérateur!
Ah ! si de ses forfaits le temps réparateur
Etalait tout-à-coup à ta vue étonnée
De ces lieux obscurcis l'antique destinée,
Frappé de tant d'éclat, tu croirais voir en moi
De la nature entière et l'auteur et le roi;
Tu croirais, qu'en ces lieux où règne la tristesse
Dieu lui-même eut placé son trône et sa sagesse.
Parmi les purs espris par le ciel envoyés
Pour protéger les corps à leurs soins confiés,
Je marchais le premier, et l'encens de la terre
Paraissait m'égaler au maître du tonnerre.

Hélas ! j'ai vu jadis, aux jours de mon bonheur,
Les rois, dans ce séjour, abaissant leur grandeur,
Implorer à mes pieds cette utile science
Qui pare et fait chérir la suprême puissance.
Mes yeux enorgueillis ont, dans ces souterrains,
Vu descendre autrefois tous ces hommes divins,
Appelés pour donner des lois à leur patrie.
Pleurant sur le tombeau d'une épouse chérie,
Un chantre harmonieux dont les touchans concerts
Attendrirent jadis l'empire des enfers,
Vint apprendre en ces lieux, sur mes heureuses traces
L'art de soumettre au joug les indomptables *Thraces*.
Licurgue y prépara ces immortels travaux,
Ce code fondateur d'un peuple de héros.
Solon apprit de moi ce secret difficile
De régner sans pouvoir sur un peuple indocile;
Et d'enchaîner aux lois, à l'intérêt commun
Trois partis étonnés de n'en former plus qu'un.
Et toi dont l'art sublime et la savante audace
Eût soulevé la terre au milieu de l'espace,
Si des leviers puissans propres à l'exhausser
Sur des solides corps avaient pu se placer,
Archimède réponds ? Quand plus fort qu'une armée,
Ton savoir rassurant *Syracuse* alarmée,
Enchaînait, par des traits inconnus au dieu Mars,
La puissance romaine au pied de ses remparts,
N'ai-je pas préparé cette insigne victoire;
Et ne me dois tu pas l'hommage de ta gloire ?
Puis-je oublier hélas ! ce jour, cet heureux jour
Où je vis rayonnant de courage et d'amour

Ce César des romains et l'oracle et le maître,
Ton rival en un mot, si quelqu'un pouvait l'être,
Devant les monumens de ces augustes lieux
Baisser avec respect son front victorieux.
Mais tout a disparu ; gloire, puissance, hommages ;
L'encens ne fume plus autour de mes images;
Ma renommée expire, et de ces souterrains
On a depuis long-temps oublié les chemins.
O ! de la pyramide infortuné génie,
J'ai vu de ce séjour s'exiler Uranie !
Des beaux arts dans mes mains s'éteindre le flambeau ;
Mon trône se changer en un affreux tombeau !
Et vingt siècles, portés sur l'océan des âges,
S'écouler devant moi sans venger mes outrages.
Qu'importe en ce long cours d'opprobre, de revers,
Que je conserve encor dans mes états déserts,
Cet inutile éclat dont le ciel me décore,
Si je suis sans sujet, si l'univers m'ignore,
Si toujours dans mes maux vivant enseveli
Et dévorant l'affront d'un éternel oubli,
Je n'ai pour toute cour, dans ces retraites sombres,
Que des échos muets et de vastes décombres ;
Mais d'un heureux retour vers mes destins passés,
Ils s'avancent les jours par le ciel annoncés.
La voix de l'Eternel de moi s'est faite entendre,
Avant que dans ces lieux ton cœur te fît descendre.
O grand Napoléon ! triomphe ; ô mon cher fils !
L'Empire de l'Egypte à toi seul est promis ;
Toi seul dois l'arracher à ses tristes ruines,
Aux brigands du désert, aux guerres intestines,

Aux sanglantes fureurs de ses beys déchaînés,
Tous artisans du crime et par lui couronnés ;
Et des arts exilés par ces tyrans stupides,
Tu placeras le trône au fond des pyramides.
En vain ce peuple ingrat, atroce dans ses mœurs,
Flétri par de longs maux et de longues erreurs,
Ose contre un grand homme, en ses alarmes vaines,
Défendre ses bourreaux, son opprobre, ses chaînes,
Et servir les forfaits de ses chefs corrompus,
Comme il en eût jadis adoré les vertus;
Vains efforts ! *beys*, *pachas*, et leurs hordes serviles,
Courberont devant toi leurs têtes indociles.
Les arts et les bienfaits sur ces bords s'étendront,
Jusqu'au fond des déserts tes lois pénétreront ;
Cent villes dont le temps dispersa la poussière,
Renaîtront à l'Egypte, à leur splendeur première,
Et l'on verra le Nil couronné de vaisseaux,
Entouré de cités, d'innombrables canaux,
Aux prodiges des arts, sur nos plaines fécondes,
Mêler avec orgueil le bienfait de ses ondes.
Mais, mon fils, ton génie et ton noble dessein
Ne peuvent devancer les ordres du destin.
Le Caire en vain doit voir le Dieu de la victoire
Proclamer dans ses murs et sa honte et ta gloire ;
Et des *beys*, par ton bras, l'orgueil humilié,
Verra tomber en vain leur pouvoir foudroyé ;
En vain, à d'autres temps le ciel remet encore
Les jours de mon bonheur dont j'entrevois l'aurore.
Troublée au sombre aspect de ses périls nouveaux,
La France avec transport réclame son héros,

Pour calmer son effroi, sa tristesse cruelle,
Tu franchiras les mers qui te séparent d'elle ;
Et ce n'est qu'en foulant sous tes coups assurés,
De puissans ennemis contr'elle conjurés,
Qu'en fixant pour toujours sur un trône durable,
Du pouvoir des romains, le prodige incroyable ;
Que l'olive à la main un jour tu reviendras
Apporter la lumière en ces lointains climats ;
Mais, ô ciel ! devant moi quels tableaux se retracent !
Mon fils, de l'avenir tous les voiles s'effacent ;
Ils tombent..... dans leur sein mon regard s'est plongé.....
De funèbres vapeurs l'Occident est chargé ;
Précédé de toi seul et de la renommée,
Tu parais, le sénat et le peuple et l'armée
Déposent dans tes mains, pour prix de tes travaux,
Et le pouvoir suprême et l'orgueil des faisceaux.
L'hydre des factions, sous tes pieds expirante,
Vomit les derniers feux de sa rage impuissante :
Orgueilleux de tes lois, jaloux de te servir,
Tous voulaient commander, tous brûlent de servir ;
Ils volent. Tu franchis des monts inaccessibles,
Mélas est foudroyé par tes regards terribles ;
Ton bras fonde l'empire aux champs de *Marengo*,
Et l'ombre d'Annibal gémit dans son tombeau.
Qu'on ne nous parle plus de *Thésée* et d'*Alcide* !
Tu règnes, ton armée est un torrent rapide ;
Elle roule, elle entraîne, elle répand l'effroi,
Rois, peuples et cités s'abaissent devant toi.
L'Aigle des fiers Germains vaincue, ensanglantée
Vers la cour des Césars s'enfuit épouvantée ;

Et la France arrachée aux plus affreux revers ,
Donne , en se relevaut , la paix à l'univers.
Pitt , en vain effrayé de ta gloire immortelle ,
Arme dans ses fureurs une ligue nouvelle ;
Tel qu'un Dieu qui se joue à travers les autans,
Tu voles , ton armée a devancé les vents ;
Sous ton rapide char les cités disparaissent ,
Les torrens sont franchis , les montagnes s'abaissent ;
Une armée à tes pieds tombe dans sa terreur ,
Est-tu , dans *Austerlitz* , l'envoyé du Seigneur
Sur le trône du monde élevant ta puissance ?
François vient dans ton camp implorer ta clémence ;
Et le Czar , en fuyant dans ses vastes déserts ,
Y sème au loin l'effroi de ses sanglans revers.
O prodige ! *Yéna* , glacé par l'épouvante ,
D'un roi qui te bravait voit fuir la cour errante ,
Tandis qu'à *Friedland* , par la guerre accablé ,
Alexandre du nord voit l'empire ébranlé ;
Mais admire de Dieu la volonté secrète ,
Ton bonheur doit sortir du sein d'une tempête.
Wagran , Wagran verra , dans les champs de l'honneur ,
Triompher à-la-fois ton génie et ton cœur.
Ciel, que vois-je ! enchaînant le tumulte des armes ,
La fille des Césars brillante des ses charmes ,
Fait son auguste époux du plus grand des héros ,
Et pour toi de l'hymen allumant les flambeaux ,
Vient fonder sur les bords de la Seine orgueilleuse
Des princes de ton sang la tige glorieuse.
Oui, Français et Germains ceindront leurs fronts guerriers,
Et de la même gloire et des mêmes lauriers.

Déjà le *Rhin* sous toi roule une eau tributaire,
La Saxe en paix triomphe et son roi te revère,
Tu parles, sur un trône élevé par ta main,
Wurtemberg voit monter son digne souverain :
Un sceptre, pour payer ses vertus et son zèle,
Du prince de Munich orne la main fidèle.
Et Francfort satisfait, pour ton règne adoré,
Sourit aux vœux ardens d'un pontife éclairé,
O mon fils ! du destin connais la loi suprême,
Dans les décrets constans de son amour extrême,
Il veut que les enfans du Grand Napoléon,
Héritiers de sa gloire ainsi que de son nom,
En triomphe portés à travers tous les âges,
Des peuples éblouis reçoivent les hommages ;
Que tout ce que de grand produira l'avenir,
Dans l'éclat de leur vie aille s'ensevelir.
Non, jamais ce beau sang dans son immense course
Ne perdra la vigueur qu'il reçut à sa source ;
De prodige en prodige il roulera ses flots,
Et loin de s'affaiblir, les princes, les héros
Produits par cette race immortelle et féconde,
De nouvelles vertus étonneront le monde ;
Et bravant de l'oubli les rigoureuses lois,
Seront tous immortels en cessant d'être rois.
Quels siècles de bonheur et de paix et de gloire,
Français, illustreront votre empire et l'histoire !
Tremble Albion ! ton or et tes mille vaisseaux
Ne prolongeront point ton coupable repos.
Tu verras les Français, sans craindre les défaites,
S'élancer sur tes bords sous l'appui des tempêtes,

Enchaîner tes soldats, tes chatans, tes fureurs,
Fouler ta cour impie et tes vils orateurs;
Et des peuples vengés relevant la fortune,
Arracher de tes mains le trident de Neptune.
Le génie à ces mots par degrés s'éloignant,
Ne verse autour de lui qu'un rayon pâlissant,
Qui, couvert tout-à-coup par des voiles funèbres,
S'efface, disparaît dans d'épaisses ténèbres,
Les guerriers par sa voix transportés et ravis,
De l'empire du monde à leurs héros promis,
Tombent tous à ses pieds, le proclament leur maître,
Comme s'il est déjà ce qu'un jour il doit être,
Et comme si placé sur le trône des rois,
Souverain de l'armée, il leur donnait des lois.
Mais pendant qu'au milieu de cette solitude,
Le héros du passé faisant sa noble étude,
Rappelle aux compagnons de ses brillans destins,
Des prêtres de Memphis les prodiges divins,
Et de leur tombe illustre interroge la cendre,
Le soleil de son char déjà prêt à descendre,
Allait se délasser dans l'empire des mers
Du glorieux fardeau d'éclairer l'univers.
Napoléon, suivi de sa troupe charmée,
Sort du noir souterrain pour rejoindre l'armée,
Qui, craignant moins pour lui cent peuples conjurés,
Que des fantômes vains, des monstres ignorés,
Dont l'erreur populaire en chimère fertile,
Peuplait dans son effroi ce ténébreux asile.

CHANT DIXIÈME.

A peine le soleil de la voûte des cieux,
Régnait sur l'univers, et semblait orgueilleux
D'éclairer de ses feux les brillantes années,
D'un guerrier qu'attendaient de hautes destinées;
Que ce même héros, soigneux du temps présent,
Toujours infatigable et toujours agissant,
S'empresse avec ardeur de tirer avantage
Du triomphe récent qui paraît son courage,
Et de sommer enfin le Caire épouvanté
De se rendre ou de craindre un vainqueur irrité.
Guibert est son organe, à ses ordres docile,
Le guerrier part, arrive aux portes de la ville;
Il dit sa mission, il entre, on le conduit
Au conseil d'*Ibrahim*, aussitôt introduit,
Il aborde le *bey*, sans changer de visage,
Grand comme *Fabius* au Sénat de Carthage.
L'implacable tyran de sbyres entouré,
Cache le noir chagrin dont il est dévoré;
Et pénétrant déjà les projets de la France,
Il s'efforce à garder un pénible silence.
Avec cette grandeur qui convient aux Français,
Guibert de son héros rappelle les hauts faits,
Peint au bey la *Syrie* encor toute fumante,
Des bûchers qu'alluma son audace imprudente;

Sur son roc foudroyé, Geissar tremblant d'effroi,
Nos drapeaux triomphans faisant partout la loi,
Nos armes étendant leur terrible puissance,
Snr tout ce qui pouvait offrir de résistance :
Les traîtres sans pitié par le fer égorgés,
Mais les peuples soumis, heureux et protégés.
Il dit que si le *bey* se condamnait à rendre
Un poste malheureux qu'il ne peut plus défendre,
Avec sa liberté, son honneur et ses biens,
Auraient dans les Français les plus fermes soutiens ;
Qu'il valait mieux enfin succomber avec gloire,
Que de se voir en butte aux droits de la victoire,
Que de voir ses enfans, ses femmes dans les fers,
Et la ville exposée aux plus affreux revers.
Tel que l'onde en repos, que l'airain emprisonne,
Quand d'un brasier ardent la flamme l'environne,
S'échauffe par degrés ; de l'élément vainqueur,
Reçoit le mouvement, la force, la chaleur,
S'indigne de ses fers, et dans sa violence,
S'enfle, s'irrite, gronde, en bouillonant s'élance.
Tel le bey par degrés d'nn transport furieux,
Faisant jaillir la flamme errante dans ses yeux,
Se lève en s'écriant : contiens ta folle audace !
Moi descendre du trône et livrer cette place !
Le sort peut m'écraser, mais non pas m'avilir :
Fuis ou tremble..... *Guibert* écoutait sans pâlir
Les discours outrageans d'un tyran inflexible,
Qui tonnant contre lui d'un air fier et terrible,
D'un titre auguste et saint foulait la majesté.
Déjà de ses fureurs tout paraît agité ;

Tout retentit des cris poussés contre la France.
L'un s'arme d'un poignard, l'autre court à sa lance :
La fureur se propage au dehors du palais ;
Et lorsqu'on méditait le plus noir des forfaits,
Tranquille et renfermé dans sa grandeur féroce,
Sans blâmer, sans servir ce mouvement atroce,
Le *bey* contemplait tout d'un œil indifférent.
Déjà l'affreuse mort. : . . . *Thamir* entre à l'instant.
Thamir des nations sait les droits, les usages,
Il abhorre du *bey* les maximes sauvages,
Il veut sauver Guibert ou périr avec lui :
Almaïde lui sert et d'escorte et d'appui.
Ils rassemblent autour de l'auguste victime,
Tous ceux qui dans ces lieux de bassesse et de crime
D'un noble sentiment peuvent sentir les feux,
Pour couvrir de leurs corps le guerrier malheureux,
Et pour sauver sa vie et pour mieux le soustraire
Aux regards, aux excès d'un peuple sanguinaire,
Qui ne connaît ni lois, ni principes, ni frein,
Au palais d'*Almaïde* on l'enferme soudain.
Quel Dieu consolateur de la nature humaine
Mêle les biens aux maux, le plaisir à la peine !
Et comment du péril d'un extrême malheur
Naît la sécurité, le plus parfait bonheur !
Un beau jour vient sourire à la terre attristée,
Et le calme succède à la mer agitée.
Malheureuse *Ariane*, ô fille de Minos !
Solitaire inconnue aux rives de Naxos.
Tu pleures, le cruel ! l'ingrat qui te délaisse !
Un Dieu viendra bientôt consoler ta tristesse !

Enée encor fumant du bûcher d'Ilion,
Oublîra tous ses maux à la cour de Didon;
Tandis qu'ailleurs du sort réparant le caprice;
Dans ses bras amoureux Circé reçoit *Ulysse.*
Tel Guibert, arraché par de nobles secours,
Au peuple furieux qui menace ses jours,
Voit naître son bonheur du sein de ses disgraces,
Et pour lui sa prison est le temple des graces.
O prodige! le jour qui semblait le livrer
A des monstres affreux, prêts à le déchirer,
D'un destin plus heureux faisant briller l'aurore,
Lui montre pour sauveur la beauté qu'il adore;
Et Thamir, ou plutôt la faveur de l'amour
Les renferme tous deux dans le même séjour;
Et ce héros dont l'ame en la vertu nourrie,
Eût bravé mille morts pour servir sa patrie,
Oubliant son orgueil en des momens si doux,
De la belle Almaïde embrasse les genoux.
Qu'ils sont puissans les vœux de la reconnaissance,
Quand l'amour à sa voix vient mêler sa puissance!
Et qu'on cache avec peine un sentiment vainqueur,
Qui maîtrise les sens et s'empare du cœur!
Une noble candeur, une douce contrainte,
Avec la majesté sur son front est empreinte.
De l'éclat le plus vif son œil étincelait,
Et dans ses mouvemens le guerrier étalait
Cette grace en tous lieux souveraine du monde,
Qui dans tous les Français avec l'honneur abonde;
Et dont le ciel, jaloux d'embellir nos destins,
A privé sans pitié le reste des humains.

Cependant cette aimable et douce politesse,
Qui pare la valeur, le pouvoir, la tendresse,
Doux charme de nos mœurs, ornement des Français,
Dont l'ame aime à répandre, à sentir les bienfaits,
Des soupirs exhalés d'une bouche timide,
Enchantent par degrés la superbe Almaïde.
Par toi son cœur, amour, ne fut jamais ému !
De son sexe enchanteur l'empire méconnu,
Dans l'Orient se change en honteux esclavage ;
Là l'amant tyrannique en sa fierté sauvage,
Sans ivresse goûtant d'odieuse faveurs,
Ignore l'art heureux de captiver les cœurs :
De vingt jeunes beautés à ses ordres dociles,
Reçoit, sans s'émouvoir, les caresses serviles ;
Et ne trouvant jamais d'obstacle à ses désirs,
S'endort dans la tristesse au milieu des plaisirs.
Ainsi de tendres feux, des respects, des hommages
Prodigués par Guibert en ces tristes rivages,
Plurent à son amante ; et par un doux retour,
L'amour-propre alluma le flambeau de l'amour.
Mais le feu qu'elle sent, Almaïde l'ignore :
Elle prend cette ardeur qui déjà la dévore,
Pour le sentiment noble autant que généreux,
Qu'inspire la pitié pour l'homme malheureux.
Mais pour tracer enfin le portrait d'Almaïde,
Gardons-nous d'imiter cet infidelle guide,
Par une erreur brillante autrefois si vanté,
Qui trompant les regards de la postérité,
De vingt charmes épars, joints avec artifice,
Composa le tableau d'une Vénus factice.

De son art imposteur la déesse rougit ;
Et pour peindre Almaïde, Almaïde suffit.
Sensible, elle n'est pas de ces tristes guerrières,
De ces sombres Pallas, amazones altières,
Qui n'abaissent jamais leur indomptable cœur,
Et soupirent d'un air qui porte la terreur.
En elle la douceur à la force est unie ;
C'est à-la-fois *Clorinde* et la tendre *Herminie*.
Les zéphirs caressans sont moins doux que sa voix,
Et son port est celui de la reine des bois :
Son œil sous les deux arcs d'une ébène éclatante,
Joint au feu le plus vif une langueur touchante ;
Et l'or de ses cheveux qui flotte au gré des vents,
Brille, descend, se joue en replis ondoyans.
Pour ajouter aux dons que lui fit la nature,
L'amour polit ses traits, dessina sa ceinture,
Et colora sa bouche en parsemant de lys,
Et sa gorge d'albâtre et ses bras arrondis.
Est-ce *Armide* à nos yeux renaissant de sa cendre ?
Est-ce la belle Hélène aux rives du *Scamandre* ?
Roxane dans ses bras endormant un héros,
Où *Campasque d'Appelle* égarant les pinceaux ?
Almaïde, en voyant les traits de ton visage,
Narcisse eût fui les eaux et quitté son image !
Cependant le soleil, qui s'éloigne et s'enfuit,
De son char pâlissant, voit s'avancer la nuit,
La nuit, où l'infortune avec soi recueillie,
Se livre aux noirs transports de la mélancolie,
Où le crime frémit, et d'un pas égaré,
Marche d'horreur, d'effroi, de spectres entouré.

Mais l'amant vertueux, qui nourrit dans son ame,
Les feux purs et sacrés d'une amoureuse flamme,
Se plaît dans la retraite, et le calme des nuits
Par des illusions console ses ennuis.
L'espérance, de fleurs et de myrthes ornée,
Lui fait voir sa tendresse heureuse et couronnée ;
Il s'endort dans le sein des plus douces erreurs,
Mais le réveil bientôt ramène ses douleurs.
Guibert, éprouve, hélas ! ce changement rapide,
Ses pas sont attachés sur les pas d'Almaïde ;
Elle absente, on le voit pâlir et se troubler,
Et présente, il rougit et n'ose lui parler.
Mais plus il tient caché le mal qui le consume,
Plus son tourment s'accroît, plus sa flamme s'allume,
Et ce guerrier si fier devant nos ennemis,
N'est plus qu'un faible esclave et tremblant et soumis.
Tant le feu de l'amour dans ses veines circule !
Amour, tu triomphas de l'invincible Hercule !
Tu séduisis Achille ; endormi dans tes fers,
Marc-Antoine oublia l'empire et l'univers !
Ainsi que leur valeur Guibert a leur tendresse :
Enfin presqu'égaré, vaincu par sa foiblesse,
Il vole, il tombe aux pieds de la jeune beauté :
« Pardonnez, lui dit-il, à ma témérité ;
» Que si par mon aveu votre courroux s'anime,
» Vous n'avez qu'à frapper, voilà votre victime :
» Je préfère mourir en déclarant mes feux,
» Qu'en gardant un silence encor plus malheureux ;
» Ne prenez pas, hélas ! le mal qui me tourmente
» Pour l'éclat passager d'une flamme naissante ;

» Dans ces lieux, où je suis comblé de vos bienfaits,
» L'amour n'a pas sur moi fait l'essai de ses traits.
» Dès le premier combat, où je vous vis paraître,
» De mon cœur, de mes sens, je ne fus plus le maître;
» Et tandis que sur moi vous fondiez en courroux,
» Je m'oubliais moi-même et ne songeais qu'à vous.
» Depuis ce jour fatal, présent à ma pensée,
» Votre image à mes yeux sans cesse est retracée;
» Je vous retrouve encor dans les bras du sommeil,
» Ainsi que mon repos, vous troublez mon réveil.
» Mon cœur, qui s'enflammait au seul nom de la gloire,
» De ce trouble puissant a perdu la mémoire;
» Je n'ai plus ce beau feu dont brûlent les guerriers,
» Et je suis insensible à l'éclat des lauriers.
» Ainsi traînant partout ma blessure cruelle,
» Et mes jours obscurcis d'une langueur mortelle,
» Je dévorais l'ennui d'un amour malheureux,
» Sans que le moindre espoir vînt sourire à mes vœux;
» Lorsque de mon héros la volonté puissante
» Me fait voler aux lieux, qu'habite mon amante.
» Le plus affreux danger n'aurait pu m'émouvoir,
» Je servais un grand homme et cherchais à vous voir.
» Je parle au bey, le bey contre moi se déclare,
» Et lorsque du milieu d'une horde barbare,
» Arraché par vos soins, mes jours sont conservés,
» Lorsque je vis enfin, c'est vous qui me sauvez?
» Mais le dirai-je, hélas! oui cette même vie
» Que votre seul amour rendrait digne d'envie;
» Privé du doux espoir de plaire à vos beaux yeux,
» Pour moi ne serait plus qu'un présent odieux.

» *Almaïde*,

» *Almaïde*, voyez l'excès de ma tendresse !
» Ayez pitié des maux que j'éprouve sans cesse,
» Ou rendez de nouveau mes jours infortunés
» Aux cruels, qui, sans vous, les auraient moissonnés. »
Qui n'a pas, au printemps de sa belle jeunesse
Eprouvé les transports d'une ineffable ivresse !
Lorsqu'épanchant son cœur près d'un objet aimé,
D'un amour mutuel on le croit animé.
De mille illusions que produit l'espérance,
Le cœur éprouve alors la magique puissance.
Leur charme étend sur tout un talisman vainqueur;
L'univers s'embellit du prisme du bonheur;
Et pourvu qu'à nos vœux une amante réponde,
Son sourire vaut mieux que le trône du monde.
Guibert, tu ressentis ces transports ravissans,
Ce délire si doux pour le cœur des amans;
Quand tu vis *Almaïde* attendrie, éperdue,
Soutenir en tremblant tes discours et ta vue;
Et que la pudeur seule éloignait loin de toi,
Un cœur déjà soumis au pouvoir de ta loi !
Le plaisir enivrant qui coula dans tes veines
Fut si prompt et si vif qu'il effaça tes peines.
Mais déjà le soleil, en terminant son cours,
A fait place à la nuit; c'est l'heure des amours.
En sortant du palais, s'offre un lieu solitaire,
Cher à la rêverie, asile du mystère,
Où le parc fastueux que dore l'oranger,
Joint son ombre aux doux fruits d'un utile verger.
Là des arbres divers, mariant leur verdure,
Forment en se courbant une retraite obscure;

Tandis qu'une naïade au sein de ses berceaux,
Roule amoureusement le crystal de ses eaux :
On découvre, en quittant cette ombre hospitalière,
Dès astres de la nuit la paisible lumière,
Et d'un sol arrondi que couvrent mille fleurs,
S'exhalent dans les airs les suaves odeurs.
Au fond est un bosquet dont la cime mouvante
Balance au gré des vents sa parure ondoyante.
Le centre y forme un dôme, en ce riant séjour
L'art, d'un marbre poli, fit un trône à l'amour.
Sur des lits de gazon la mollesse y réside,
Auprès de son amant la superbe Almaïde
Cède insensiblement au charme de ces lieux.
« Je ne puis me cacher plus long-temps à vos yeux,
» Lui dit-elle, apprenez le secret de ma vie,
» L'éclat de mon enfance était digne d'envie.
» Etrangère, le ciel aux emplois les plus grands,
» Eleva ma famille à la cour des persans.
» Mon père, dont le nom fixant la renommée,
» Dirigea le conseil, et son maître et l'armée,
» Par un vil délateur de sa gloire irrité,
» Du faîte des honneurs se vit précipité ;
» Et redoutant encor dans cette chûte affreuse,
» D'un illustre malheur la retraite orageuse ;
» Dans les antres cachait ses trésors, et ses jours.
» Deux esclaves zélés l'aidaient de leurs secours.
» Moi-même, jeune encor, partageant ses disgraces,
» Comme une autre Antigonne, attaché à ses traces,
» Le soin de le défendre excita ma valeur ;
» Et d'un sexe trop faible abjurant la langueur,

» En poursuivant l'arabe et le monstre sauvage,
» Du métier des combats je fis l'apprentissage.
» Mais pour fuir des périls sans cesse renaissans,
» Les sbires de la Perse et le fer des brigands,
» Nous cherchames bientôt un abri tutélaire,
» Dans l'asile oublié d'un pieux solitaire,
» Dont l'humanité sainte accueillait le malheur.
» En voyant ses vertus, je crus son dieu meilleur,
» Et d'un culte insensé reçu dès mon enfance,
» Pour la loi des chrétiens j'abjurai la croyance.
» Ainsi près de mon père, au milieu des déserts,
» Tranquille sur son sort j'oubliais l'univers,
» Quand un avis certain dans cette solitude
» Vint ranimer mon trouble et mon inquiétude.
» J'apprends que de la cour notre asile est connu,
» En pleurant nous quittons le vieillard éperdu;
» Et de nos assassins trompant la vigilance,
» Nous arrivons enfin dans cette ville immense.
» *Ibrahim* nous offrit, par la seule raison
» Qu'il nous crut ennemis de notre nation,
» Ce palais pour séjour, son pouvoir pour égide;
» Et pour mieux s'attacher un tyran si perfide,
» Mon père renonçant aux douceurs du repos,
» Lui voua ses talens et suivit ses drapeaux;
» J'imitai son exemple, et peut-être à l'armée,
» J'acquis par mes travaux assez de renommée,
» Et d'assez grands exploits je signalai mon bras
» Pour ne pas redouter de faire des ingrats.
» Libre de factions, du tumulte des armes
» L'Egypte de la paix goûtait enfin les charmes;

» Quand soudain les français fondant sur ces climats
» Viennent y rallumer le flambeau des combats.
» Sans peine, j'avouerai, qu'instruite par l'histoire,
» De votre nation, de ses arts, de sa gloire,
» Je fis devant le bey paraître une fureur
» Que je ne sentais pas dans le fond de mon cœur;
» Qu'à regret pour un peuple et féroce et sauvage,
» Contre un peuple poli j'employai mon courage.
» Mais le sort l'ordonnait, il fallait obéir.
» Vous le voyez : au bey soumise, sans servir,
» Sans être prisonnière, exilée et captive,
» Même en le défendant, suspecte en cette rive;
» Dans l'état malheureux où m'a réduit le sort,
» Puis-je sentir les feux d'un amoureux transport;
» Me distraire un moment du devoir qui me presse,
» Quand mon père a besoin de toute ma tendresse;
» De l'amour filial dois-je affaiblir l'ardeur,
» Pour une passion qui ne sied qu'au bonheur!
» Je l'avoue, ignorant l'artifice barbare
» De tromper un guerrier que sa faiblesse égare,
» Vous seul, jeune français, m'eussiez fait partager
» Un tendre sentiment à mon cœur étranger;
» Si le destin, les lieux, le temps, les circonstances
» Eussent servi mes vœux comme vos espérances. »
A ces mots le guerrier tombant à ses genoux :
» Ah! puisque vous voyez mes soupirs, sans courroux,
» Almaïde, achevez, et sans être alarmée,
» Livrez-vous au plaisir d'aimer et d'être aimée.
» Guibert dans vos malheurs sera votre soutien :
» Craignez-vous pour un père? il deviendra le mien.

» Des agens de la Perse, en tous lieux poursuivie,
» Sauvez de leurs fureurs votre honneur et sa vie;
» Je vous offre ma main; votre sang glorieux,
» Peut s'allier sans honte au sang de mes ayeux.
» Je ne vous parle point de sortir d'une ville
» Qu'un monarque assiégé vous offrit pour asile;
» Votre valeur lui doit son appui redouté,
» Et je connais les droits de l'hospitalité.
» Mais en quittant ces lieux ma tendresse est jalouse
» De vous laisser les noms et d'amante et d'épeuse:
» Bientôt de mon héros le bras victorieux,
» Plantera ses drapeaux sur ces murs orgueilleux;
» Et le Caire asservi devenant sa conquête,
» Peut vous offrir alors une sure retraite.
» Mais que dis-je! Almaïde, un plus noble destin;
» Doit couronner l'éclat de notre heureux hymen.
» Napoléon, des mains de notre chère France,
» Tiendra, je le prévois, la suprême puissance;
» A l'ombre des lauriers de sa brillante cour,
» Nous irons vous et moi fixer notre séjour
» Dans ce riant Paris, où douces souveraines,
» Les femmes font aimer et respecter leurs chaînes;
» Et d'un trône de fleurs, soumettent à leurs lois
» Et la vertu du sage et le sceptre des rois.
» Un père infortuné chéri sur ces rivages,
» Coulera sa vieillesse à l'abri des orages,
» Et vous y recevrez cet hommage flatteur,
» Qu'on doit à la vertu qu'illustre le malheur. »
Il n'est point de beauté dont l'orgueil indocile
Puisse vaincre long-temps dans sa tendresse habile,

Celui qui de ses feux, éloquent orateur,
Intéresse à la fois l'amour propre et le cœur.
De ce charme, Almaïde a reconnu l'empire,
Son cœur aime Guibert, sa bouche ose le dire;
Et l'autel de l'amour a reçu le serment
Qui doit bientôt l'unir à son fidèle amant.
Pâle divinité, qui sur l'ame sensible
Règnes si puissamment, dans ta course paisible;
Qui te plais d'éclairer le mortel vertueux,
Pur comme tes rayons, tendre comme tes feux;
A de chastes amours que ta clarté préside:
Ne crains pas qu'un amant adoré d'Almaïde,
S'abandonne aux transports d'une coupable ardeur,
Ni qu'oubliant les lois de l'austère pudeur,
Almaïde te force à cacher ton visage
Dans les voiles obscurs du plus sombre nuage.
  Mais déjà le soleil lançant de vifs rayons,
Dore l'émail des fleurs, le vert de nos gazons,
Répand sur nos côteaux une couleur vermeille
Et sourit au bonheur de l'amant qui s'éveille.
Guibert avec transport revoit l'astre du jour
Dont l'éclat s'embellit des rêves de l'amour.
Entre nos deux amans il n'est plus de contrainte,
Dans le cœur l'un de l'autre ils s'épanchent sans crainte,
Et déjà le soleil, penchant vers son déclin,
A vu briller pour eux le flambeau de l'hymen.
Que ces liens sont doux, lorsque le ciel rassure
L'amitié de deux cœurs unis par la nature!
Et que Dieu pour les rendre et plus purs et plus saints,
Semble s'associer à la loi des humains!

Au milieu du palais est uue humble chapelle,
Un antique oratoire, où le chrétien fidèle,
Fuyant un cnlte impur, d'un pas silencieux,
Vient adresser au ciel sa prière et ses vœux.
Un bâton à la main, du fond d'un monastère,
Courbé sous un long âge, un pieux solitaire
Arrive, et s'approchant des marches de l'autel,
Bénit les deux amans ; et du nœud solennel
Prononçant aussitôt la parole sacrée,
Fait d'une tendre amante une épouse adorée.
Le père d'Almaïde en des momens si doux,
Du sort qui le poursuit oubliant le courroux,
Semble dans l'alégresse, où son cœur s'abandonne,
Partager le bonheur de sa chère Antigonne.

Le silence et la nuit régnent sur l'univers.
Amour, qui dans l'Egypte, en ses vastes déserts,
Vis changer lentement en une flamme impure
Le céleste flambeau dont t'orna la nature ;
Où de farouches beys les plaisirs criminels,
Même en les honorant outragent tes autels :
Sur ces bords, que tu hais, reviens d'un vol rapide,
Ton cnlte va renaître au palais d'Almaïde.
Tes yeux n'y verront pas ces conpables faveurs,
Que prodigua Rhodope à ses adorateurs,
Dont l'orgueillenx tombeau nous rappelle sans cesse
Et la beauté vénale et l'avare tendresse ;
Ni celle qui jadis aux rives de Cydnus,
En graces, en attraits, l'emporta sur Vénus,
Qui, troublée à l'aspect de Rome menaçante,
S'immola comme reine et non pas comme amante.

Ici tu trouveras les véritables feux,
Que la nature inspire aux mortels vertueux,
Cet amour dont Sapho pour Phaon fut éprise,
Léandre pour *Héro*, pour *Mausole Arthémise.*
Hâte-toi; viens orner le lit de la pudeur,
Les flambeaux sont éteints; c'est l'heure du bonheur.
Tendres époux, d'hymen goûtez en paix les charmes,
Ses plaisirs après eux ne laissent point d'alarmes;
Avoués par le ciel, la nature et les lois,
Aux bornes de la vie ils étendent leurs droits.
D'un criminel amour, que je plains les victimes!
O douleur! ô remords! des feux illégitimes
Allument le bûcher de la triste Didon;
Ils embrasent les tours de l'antique Ilion;
Ils enflamment d'audace un Ixion profane,
Et troublent jusqu'aux bains de la chaste Diane.
De la couche sacrée où reposent en paix
Dans le sein des plaisirs nos amans satisfaits,
Sommeil, dieu protecteur des ames innocentes,
Eloigne des revers les images sanglantes;
Mêle dans les tableaux d'un riant avenir,
Les lauriers de la gloire aux roses du plaisir,
Et de tes fictions épuisant les prodiges,
Endors ce couple heureux dans le sein des prestiges.
Mais, hélas! vains souhaits!...... les destins sont légers,
Et les momens heureux sont toujours passagers.
Sur les biens et les maux l'univers se balance,
Et tous de cette loi nous sentons la puissance.
Ainsi depuis deux jours, par les jeux couronné,
Le guerrier jouissant d'un hymen fortuné,

Laissait pour s'éloigner endormir la furie,
Des cruels assassins qui menaçaient sa vie,
Lorsqu'un événement qu'il ne pouvait prévoir,
Vint dans son tendre cœur porter le désespoir.
Du sein du palais même une bouche imprudente
Divulga le secret d'une fidelle amante.
Dans le *Caire* ce bruit tout-à-coup répandu,
Aigrit les noirs soupçons d'un tyran prévenu :
Les soupçons des tyrans font les crimes du monde,
Ils vont des deux époux troubler la paix profonde.
Déjà d'agens cruels le langage imposteur,
D'un peuple factieux réveille la fureur;
Et couvant les complots d'une haine perfide,
Le bey, le jour suivant, dans les bras d'Almaïde,
Doit au jeune Guibert apporter le trépas.
Thamir, en frémissant voit de tels attentats,
Il veut, d'un monstre affreux trompant la barbarie,
D'un opprobe éternel garantir sa patrie.
C'est de lui qu'Almaïde apprend avec horreur.....
Son amant s'abandonne à toute sa douleur :
Sort cruel !..... ce jour même..... il faut sans plus attendre
Se séparer, hélas ! d'une épouse aussi tendre.
Peindrai-je, quand la nuit vint obscurcir les cieux,
Leurs pleurs, leurs désespoirs et leurs touchans adieux?
Pénélope voyant fuir le vaisseau d'Ulysse,
Titus suivant des yeux sa chère Bérénice,
N'éprouvèrent jamais des douleurs, des tourmens
Comparables à ceux de ces jeunes amans;
Et pendant qu'Almaïde entre les bras d'un père,
Tremble, pâlit, succombe à sa tristesse amère;

Thamir avec effort vient d'un soin généreux,
Arracher au trépas un héros malheureux;
Et déjà loin des murs, le plus fidèle guide,
Vers le camp des Français conduit d'un pas rapide,
Le guerrier qui tournait des regards attristés
Vers des lieux qu'à regret sa tendresse a quittés.

CHANT ONZIÈME.



Sans doute les guerriers dont la valeur sublime
S'allie aux nobles traits d'une ame magnanime,
Qui du sein des combats font sortir le bonheur,
Qui jusques dans leurs fers respectent le malheur,
Par l'ivresse des arts, des plaisirs et des fêtes
Sauvant l'humanité de l'effroi des conquêtes,
Arrachant leur patrie à des maux accablans,
Ont des droits pour graver leurs noms sur tous les temps;
Et ressemblent au ciel quand laissant le tonnerre,
Par des bienfaits sans nombre il console la terre.
Mais fuyons les guerriers de forfaits entourés,
De rapines, de sang, de fureurs enivrés,
Qui, cruels dans la paix comme aux champs du carnage,
Menacent les mortels d'un éternel orage,
Persécutent les arts comme les nations,
Et font au lieu des lois régner leurs passions.
Que dire d'un *Omar*, qui dans Alexandrie,
Livre aux feux dévorans les trésors du génie?
Qui pourrait célébrer les meurtres de *Sylla*?
Qui ne frémit d'horreur au seul nom d'*Attila*?
En voyant *Bajazet*, d'un féroce tartare,
Qui pourrait couronner la victoire barbare?
De ces monstres affreux exécrable héritier,
Ibrahïm est l'horreur de l'univers entier.

Au pouvoir élevé par des guerres civiles,
Il abhorre les arts et les vertus tranquilles,
Foule à ses pieds les lois, force tout à trembler;
Sans redouter les maux qui peuvent l'accabler.
Si son génie affreux fait naître la tempête,
A toutes ses fureurs il expose sa tête;
Contre le sort lui-même et ses sanglans retonrs,
Il s'arme du poison pour terminer ses jonrs.
Implacable à l'excès, il voudrait, s'il succombe,
Avec ses ennemis descendre dans la tombe,
Tout couvert de débris recevoir le trépas,
Et briser tout enfin jusques à ses états.
Que dis-je? sa fureur s'accroît de ses disgraces.
Dans un combat nocturne il a vu sur ses traces
Fuir ses fiers mamelucks, ses braves légions,
Et pour comble de maux parmi nos bataillons,
Il a vu succomber sous un trait homicide,
La reine de *Gondar*, l'aimable *Zoraïde*:
Mais le moment approche, où pouvant la venger,
Dans le sang des français son bras va se plonger.
De l'enchanteur *Hermès* l'invincible puissance,
A des princes voisins tourmenté l'indolence,
En déchaînant contr'enx pour tronbler leur repos
Les ombres que sa voix fit sortir des tombeaux.
Leurs discours colorés par une amitié feinte,
Ont répandu partout l'espérance ou la crainte,
Ont échauffé l'orgueil jaloux de grands exploits,
Et contre les Français réuni tons les rois;
Ils s'élancent..... Mourad errant sur les frontières
A conduit dans son camp leurs phalanges guerrières:

De ce nombreux secours Ibrahïm est instruit;
Mais avant de voler dans l'ombre de la nuit,
Vers les nobles soutiens qui flattent son courage,
Il appelle *Thamir* et lui tient ce langage :
« Confident éprouvé de mes vastes desseins,
Tu sais qu'en méditant des exploits inhumains,
Le français s'empara de la cité fameuse,
Où se brisa des turcs la puissance orgueilleuse.
Combien mon œil perçant sur ses pas attaché
Eclaira de ses vœux le mystère caché,
Et combien je compris que ce terrible orage,
Des Malthais asservis, fondrait sur ce rivage !
Que tu me vis alors ardent à prévenir
Tous les maux que sur nous rassemblait l'avenir !
Je fis plus, à mon sort ma sage politique
Sut lier avec art l'Orient et l'Afrique ;
Chez les princes voisins je semai la terreur,
Pour leur propre intérêt j'excitai leur valeur.
Mes vœux sont satisfaits ; leur ligue formidable
Va couvrir le *Saïb* d'une armée innombrable.
Je vais donc en ces lieux, en *Saladin* nouveau,
D'une guerre implacable allumer le flambeau.
J'arme les nations, j'enchaîne à ma vengeance
Le Sultan effrayé dans les murs de *Bysance* ;
Et retournant, suivi de cent peuples divers,
J'accable les Français de mes propres revers.
Et si je suis vaincu, si le sort m'abandonne,
Je veux m'ensevelir sous les débris du trône ;
C'est le devoir des rois. Et toi, mon cher Thamir,
Qui sauras avec moi triompher ou mourir ;

Commande dans ces lieux, et pendant mon absence
Exerce sur ma cour la suprême puissance ;
Repousse les français, et que ton bras vainqueur
Prévienne les desseins formés par ma valeur. »
Pendant ce temps, la nuit compagne du silence,
Sur l'Egypte obscurcie étend son voile immense,
Et mille astres, versant leur paisible clarté,
Adoucissent l'horreur de son obscurité.
Dépouillé d'un éclat qui peut frapper la vue,
Le bey s'éloigne, il prend une route inconnue.
Quatre fois le soleil éclaira l'univers
Depuis que le tyran parcourait les déserts.
Tout-à-coup du sommet des plus hautes montagnes
Son regard prolongé dans le sein des campagnes
Suit le Nil que bordaient de fertiles sillons.
» O Nil ! s'écria-t-il, père de nos moissons,
O Nil ! qui vois ma honte et qui vis ma puissance,
Tu reverras bientôt ma gloire et ma vengeance. »
Il dit; poursuit sa route, en bravant le danger
Les fatigues, les maux qui viennent l'assiéger,
Et nouveau *Marius* brûle de reparaître
En vainqueur furieux, en implacable maître.
Enfin, cachant toujours sous un nom imposteur
Le dangereux éclat d'un illustre malheur,
Il paraît dans le camp où sa force réside,
Non en chef fugitif, mais en chef intrépide,
En monarque plus fier dans son abaissement
Qu'un roi dans ses états heureux et triomphant.
Près d'un guerrier couvert de tant de renommée.
Tout s'empresse, les rois, les généraux, l'armée,

On l'entoure, on l'admire, il voit de toutes parts
Dans son camp étonné de nombreux étendards
Flotter, se déployer pour combattre la France,
Cent peuples, éveillés aux cris de la vengeance,
Unir à ses fureurs leurs nobles sentimens;
Il triomphe, et sa voix fait voler ces accens.
» Beys! pachas! généraux! troupe illustre et choisie,
Monarques que revère et l'Afrique et l'Asie,
Qui fuyant à ma voix un indigne repos
De la cause commune arborez les drapeaux,
Vous voyez devant vous un exemple terrible
De ce que peut du sort la colère inflexible;
Des français, je ne sais par quel zèle amenés
S'élançant tout-à-coup sur nos bords étonnés,
Ont conquis le Saïb, Rosette, Aléxandrie,
Répandu la terreur au fond de la Syrie.
Et si jusqu'à ce jour vainement combattu
Par de braves guerriers le Caire défendu,
Ne suspendait encor dans sa rapide course
Ce fleuve impétueux qu'il comprime à sa source;
Déjà vous l'eussiez vu de ses digues vainqueur
En torrent jusqu'à vous rouler dans sa fureur,
Grossir en avançant son empire, son onde,
Ne s'arrêter enfin qu'aux limites du monde.
Moi-même, errant, proscrit, vaincu dans cent combats.
Fugitif, étranger dans mes propres états,
J'arrive jusqu'à vous, mais vous verrez paraître
Ce que peut un grand cœur dont l'honneur est le maître;
Vous verrez de l'abyme, où je suis entraîné
Se relever mon front de splendeur couronné,

Un grand courage aidé d'une raison profonde
Doit vaincre le malheur et rétablir le monde.
Le Caire nous appelle, au pied de ses remparts
Courons combattre, vaincre, enchaîner les hazards,
Nous emparer du Nil et de la renommée,
Détruire, anéantir une odieuse armée,
Qui vient avec orgueil, dans ces lointains climats,
Nous imposer des lois que nous ne voulons pas.
Et si j'avais encor sur ce sanglant théâtre
Les français, les destins et le ciel a combattre,
Si d'un vaste projet les effets éclatans
Etaient encor brisés par les événemens;
Si de l'Afrique en deuil à servir condamnée,
L'orient partageait la triste destinée;
Si........ de la gloire à tous vous montrant le chemin
Vous me verriez alors un poignard à la main,
De la tombe invoquer la demeure profonde,
Et mourir en héros sur les débris du monde.
Je sais que le guerrier qui règne dans ces lieux
Du vaillant *Godefroi* rival audacieux,
Du bruit de ses succès épouvante la terre;
Mais quand ils seraient tous armés de son tonnerre,
Aujourd'hui du destin, du ciel abandonnés,
D'armes et d'ennemis partout environnés,
Effrayés des débris d'un illustre naufrage,
Livrés au désespoir plutôt qu'à leur courage,
Du sol qui les vomit séparés pour toujours,
Que feront-ils enfin sans vaisseaux, sans secours?
Et lorsque vos efforts, à leurs progrès funestes,
Viendront de leur armée épouvanter les restes,

Qui

Qui les accueillera ? quel port dans le malheur
Dérobera leur tête à toute ma fureur ?
Quel puissant allié viendra par sa présence
De leur parti détruit rélever l'espérance ?
Qui les arrachera de l'abîme des mers,
Quand pour les engloutir leurs gouffres sont ouverts ?
Loin de nous ces dangers, ces lugubres images,
Du sort qui peut changer nous bravons les orages;
Et comme notre canse est la cause de tons
De nos prospérités nul mortel n'est jaloux.
Vingt peuples à la fois si le sort nous opprime
Répareront du sort l'injustice et le crime ;
Pour servir la vengeance et cacher nos revers
L'Egypte, la Syrie ouvriront leurs déserts ;
L'Afrique, l'Orient, les plus lointains rivages
Se montreront jaloux de venger nos outrages :
Pour nous soustraire enfin à des maîtres nouveaux
La mort nous céderait l'asile des tombeaux.
Mais pourquoi ! pour venger des maux imaginaires
Soulever l'univers et l'ombre de nos pères !
Suivez les mouvemens du plus juste courroux.
Les biens les plus sacrés, les plus grands, les plus doux,
Vos femmes, vos enfans, vos lois, votre patrie
Vont d'un vainqueur superbe éprouver la furie.
Pour briser les apprêts d'un injuste pouvoir
Réunissons nos cœurs et notre désespoir.
Contre vos bataillons que peut un faible nombre ?
Pour vaincre les français il suffit de votre ombre.
Pourront-ils résister au choc impétueux
De l'innombrable camp qui va fondre sur enx ?

Immolés sous nos traits que nos feux les embrasent ;
Que nos foudres contr'eux se tournent , les écrasent ;
Volons..... Dans quelques jours leurs corps ensanglantés
Engraisseront les champs par leur fer dévastés. »
Ces mots , qu'il prononça d'une voix animée ,
Comme un torrent de feu circulant dans l'armée,
Embrasent de fureur ses nombreux bataillons ,
Et ne forment qu'un corps de tant de légions.
Tous proclament le bey , leur appui tutélaire ,
La gloire des guerriers , leur sauveur et leur père.
Chefs , soldats , peuples , rois , du pouvoir souverain
Par la voix des hérauts l'investissent soudain.
Ibrahïm leur paraît dans sa male assurance
L'ange exterminateur armé contre la France ;
Sa taille est d'un géant , son front est inhumain ,
Un fer sanglant éclate en sa terrible main ,
Et son cœur indomptable et sa démarche altière
Semblent braver le sort et la nature entière.
Mais avant de conduire à la gloire , au danger
D'innombrables soldats tous prêts à le venger ,
Le bey veut en ce jour que cette troupe immense
Se déploye avec ordre et marche en sa présence.
Il veut voir sous ses yeux tant de chefs , de soldats
Si différens de mœurs , d'armes et de climats.
Il veut enfin aux yeux de l'armée elle-même
S'offrir dans tout l'éclat de son pouvoir suprême.
Il dit..... Près de sa tente aussitôt est dressé
Un dais majestueux jusqu'au ciel élancé ,
Dont la pourpre éclatante avec orgueil couronne
Le fier tyran debout sur un superbe trône.

Aussitôt devant lui marchent aux premiers rangs
Les nombreux bataillons de ces noirs combattans,
Qui chassés de l'Europe et de l'Andalousie,
Inondèrent bientôt et l'Afriqne et l'Asie.
Ces brigands presques nuds et sans lois et sans mœurs;
Des arts fondés par eux barbares destructeurs,
Du sein de leurs déserts épouvantant le monde
Vendent au poids de l'or leur fureur vagabonde,
Et férocs soldats ou lâches assassins,
Sont le fléau, l'opprobre, et l'horreur des humains.
Des tigres, des lions les dépouilles sanglantes
Forment leurs étendards et leurs lits et leur tentes;
Le farouche *Athamar* dont ils suivent les lois
Doit cet affreux honneur à d'horribles exploits,
Et lorsqu'aux champs de Mars il s'élance à leur tête
Il part comme la foudre au sein de la tempête.
Ensuite s'avançaient les antiques pasteurs,
Astronomes errans, commerçans, laboureurs,
Qui, du sommet fleuri des plus hautes montagnes,
Du sein délicieux des plus riches campagnes,
Interrogent les cieux en gardant leurs troupeaux,
D'une savante main divisent leurs métaux,
Et mollement assis au bord de leurs fontaines,
Des astres daus leurs cours suivent les phénomènes;
De la nature entière ils expliquent les lois.
A peine d'Ibrahïm l'infatigable voix
Trouble le long repos de leur douce retraite,
Qu'ils changent en poignard leur tranquille houlette;
Et la lance à la main intrépides soldats
Brûlent de disputer la palme des combats.

Des champs que la nature embellit et féconde,
Des sables enflammés de la Lybie immonde,
Les peuples différens s'offrent à nos regards;
Ceux-ci nés pour l'amour, ceux-là pour le dieu Mars.
Les uns nés sous un ciel rigoureux et sauvage
Ont de farouches mœurs, un plus apre courage;
Et traînent dans leur camp l'image des revers,
L'affreux dépouillement de leurs tristes déserts.
Les autres couronnés des mains de la nature
Respirent les plaisirs et leur mollesse impure
Ennemis des travaux, plus encor des combats,
S'endorment sur les fleurs qui naissent sous leurs pas.
Mais honteux de régner sur un peuple sans gloire,
Aldamore les traine aux champs de la victoire.
Son superbe courage au printemps de ses jours
A vaincu la nature ainsi que les amours.
En vain la douce voix de sa jeune maîtresse,
D'un époux, d'un amant alarme la tendresse,
En vain sa mère en pleurs lui peint son désespoir,
Il quitte, hélas! des lieux qu'il ne doit plus revoir.
Tel Achille bravait dans sa fougue imprudente
La douleur de *Thétis* et la cour d'une amante;
Tel *Hercule*, volant à de nobles travaux,
Laissa la belle *Omphale* et brisa ses fuseaux.

Mais déjà l'étendard du redoutable *Arsire*
Flotte aux yeux d'Ibrahïm, *Adel* est son empire.
Noir comme ses sujets, intrépide comme eux,
Il porte sur son casque un dragon furieux,
Qui pendant le combat semble couvrir l'armée
De longs et noirs torrens d'une épaisse fumée.

Après les bataillons du sauvage héros
Le roi de *Sennaar* fait briller ses drapeaux.
D'un sabre étincelant sa ceinture est ornée,
D'un turban orgueilleux sa tête est couronnée;
Il emmène avec lui dix mille combattans
Montés sur des coursiers plus légers que les vents;
Invincibles soldats dans les champs du carnage
S'ils soumettaient aux lois leur féroce courage,
Et si réglant l'essor d'un élan généreux
Ils ne souillaient leurs bras par des excès affreux.
Non loin de cette troupe aux périls aguerrie,
Flottent les étendards des pachas de Syrie;
Le farouche *Geissar*, dont ils suivent la loi,
Les a rassemblés tous dans ce commun effroi;
Geissar, si redoutable à Bysance elle-même,
Implacable s'il haït, perfide quand il aime,
Hérissé de soupçons, de crimes, de noirceurs,
De la scélératesse épuisant les fureurs,
Poisons, assassinats, trahisons, calomnie,
Sont les cruels agens de son affreux génie:
Ses dieux sont ses trésors. Du fond de son palais
Il trouble l'Orient du bruit de ses forfaits;
Enfin le monstre affreux dont je trace l'image
A l'ame d'Ibrahïm sans avoir son courage.

Poursuis, muse; il est temps d'offrir à nos regards
Ces mamelucks si fiers, si grands aux champs de Mars,
Fact'eux dans la paix, héros pendant la guerre,
Esclaves du pouvoir, que le pouvoir révère,
Servant le trône horrible, où les porte en un jour
L'odieuse faveur d'un sacrilège amour.

Dans leur superbe camp ils étalent sans cesse
Du faste oriental l'étonnante richesse.
Par l'art associés l'or et les diamans
Décorent leurs drapeaux, leurs sabres, leurs turbans;
Et l'hermine, l'azur, la pourpre éblouissante
Annoncent ces guerriers à l'Egypte tremblante.
Mais si dans les combats, ces soldats courageux
Font revivre le *Parthe* aux romains dangereux,
Dans leur terrible choc si la foudre est moins prompte,
S'ils meurent avec gloire, ils vivent avec honte,
Aux prodiges de Mars opposant dans la paix
Les vols, les trahisons, les meurtres, les forfaits.
Dans l'Egypte par eux les vertus étouffées
De leurs coupables mœurs sont les affreux trophées,
Et tyrans de leurs beys comme des citoyens
Ils dévorent l'état dont ils sont les soutiens.
Cependant d'Ibrahïm le génie inflexible
Enchaîna des *mamlucks* le corps fier et terrible;
Mais jaloux seulement des droits des souverains,
Il immole à ce prix le bonheur des humains,
Et loin de comprimer du poids de sa puissance
De ces audacieux la funeste licence,
Il n'éloigne de lui leurs horribles excès
Que pour en accabler ses malheureux sujets,
Qui d'un pacte odieux, victimes déplorables
Eprouvent dans les fers des maux insupportables.
Cependant les drapeaux de cent peuples divers
Sous ses lois, sous ses yeux, déployés dans les airs,
Des rois même qu'ornait l'éclat du diadême,
Soumis avec respect à son pouvoir suprême,

Exaltent d'Ibrahïm le courage emporté ;
Il tonne avec orgueil, avec férocité,
Et croit voir dans l'erreur que son ivresse enfante,
Devant lui se courber la terre obéissante.
Mais à peine le jour, de ses rayons naissans
Dore l'azur des cieux et colore les champs,
Qu'Ibrahïm tourne au loin dans sa féroce joie
Ses avides regards vers son antique proie,
Vers les bords où régnait son avare fureur ;
Et sécouant le poids d'un illustre malheur,
C'est en héros qu'il veut, retournant sur ses traces,
Du sort qui l'accabla réparer les disgraces ;
De son sceptre brisé rassembler les débris,
Attacher à son char les Français asservis ;
Et le bey transporté du plus noble délire,
Croit marcher à la gloire, aussi bien qu'à l'empire :
Son orgueil, ses discours enflamment tous les rois,
Tout s'ébranle, tout part aux accens de sa voix.
Cependant, que semblable au géant Briarée,
Des bouts de l'univers Bellone conjurée,
Par cent peuples unis sous les mêmes drapeaux,
Croit du char de la gloire arracher mon héros.
Alors tel qu'on nous peint le maître du tonnerre,
Lorsque pour renverser les enfans de la terre,
Il méditait d'ouvrir par ses foudres divers,
Les gouffres des volcans, l'abîme des enfers ;
Ainsi Napoléon dans sa vaste pensée,
Opposant le génie à la force insensée,
Prépare en son esprit ces ressorts souverains
Qui subjuguent le monde enchaînent les destins,

Qui pourrait, ô génie ! ignorer tes miracles ?
Ta voix fait les héros, fait tomber les obstacles,
Fait rouler les torrens vers la cîme des monts,
Livre à *Franclkin* la foudre, et le ciel aux *Newtons*;
Des prodiges des arts embellit les deux mondes,
Et la rame à la main commande sur les ondes.
C'est toi, génie heureux, qui dans le champ de Mars
Livras Rome, Pompée au premier des Césars,
Fis triompher la Grèce et le fils d'Olimpie,
D'Annibal à Zama brisas la tête impie;
Tu dois de mon héros justement ébloui
Porter au plus haut rang son triomphe inoui,
Lorsque les nations de sa gloire charmées,
Courberont devant lui toutes les renommées.

Mais, avant que le sort couronnant sa valeur,
Abandonne l'Egypte à ce jeune vainqueur;
Un vaisseau s'éloignant des rives de la France,
Vole comme un éclair, vers l'Egypte s'avance,
Les vents impétueux n'osent troubler son cours;
L'air brille, la tempête a fait place aux beaux jours,
Zéphir enfle sa voile, et l'onde obéissante,
Semble favoriser sa marche triomphante.
Déjà d'Alexandrie il contemple le port,
Et remontant le Nil, il dépose à son bord
Des députés chargés d'un important message.
Tout le camp des français vole sur leur passage;
Ils cherchent le héros; dans sa tente introduits,
L'un deux dont l'éloquence eût charmé les ennuis
De Télémaque errant, du triste Philoctète,
Du cruel Marius dans sa sombre retraite,

Fait entendre ces mots : « Jenne et vaillant guerrier,
Qu'un génie immortel orne de son laurier,
Qui parmi les héros dont le siècle s'honore,
Ressemblez au soleil dont l'éclat vons décore ;
En laissant après vous, par vous seul effacés,
Les antiques héros dans leur gloire éclipsés ;
Avant que je vons parle et que je vous instruise
De l'auguste sujet de ma noble entremise,
Souffrez que je m'unisse à mes chers compagnons,
Pour louer sur ces bords vos grandes actions.
Rosette, *Alexandrie* à vos armes soumises,
Du *Saïb* reculé les provinces conquises,
L'Orient dans l'effroi, tous les turcs repoussés,
Jusques dans leurs déserts les arabes chassés :
Les lois, les arts, les mœurs de ces lieux ignorées,
Etendant snr vos pas leurs conquêtes sacrées,
Sont de ces monumens sublimes comme vous,
Et que la terre semble admirer à genoux.
La mer oppose en vain une immense barrière,
De ces bords votre gloire, en torrent de lumière,
Se répand sur l'Europe, et vos nouveaux exploits,
Au sein de leur triomphe épouvantent les rois,
Et de nos factienx alarmant la furie,
Ils consolent le deuil de ma triste patrie.
Car n'allez pas penser que la France aujourd'hui,
Sous d'autres chefs que vous retrouvant un appui,
Soit toujours invincible, et reste encor placée
Dans l'état de splendeur où vous l'avez laissée.
Ils ne sont plus ces jours de gloire, de bonheur,
Quand tout cédait au poids de votre bras vainqueur ;

Quand les lauriers brillans conquis aux champs d'Arcole,
Couvroient de leur éclat l'antique capitole.
Lorsque vos ennemis s'abaissaient devant vous,
Que, rois, peuples, cités craignaient votre courroux ;
Et que de vos regards nos troupes animées,
Cinq fois des fiers Césars brisèrent les armées ;
Une honorable paix couronna vos travaux,
Mais à peine emporté par des exploits nouveaux,
Sur vos pas, vers le Nil vos légions volèrent,
La gloire de la France et la paix s'éclipsèrent.
Pour la première fois, de l'empire des Czars,
Flottèrent contre nous les nombreux étendards ;
Et l'Italie en proie à des hordes fatales,
Crut revoir dans son sein les Goths et les Vandales.
Des champs glacés du nord, plein de génie, ardent,
Vieilli dans les combats, farouche conquérant,
Souwarou les entraîne et s'avance à leur tête.
Trois fois j'ai vu son bras plus fort que la tempête,
Repousser nos efforts, briser nos bataillons,
Et menacer nos arts, nos belles régions.
De l'empire odieux des feroces tartares,
Et des horribles lois de leurs cités barbares :
Mais de nos ennemis l'accord audacieux,
N'est pas de tous nos maux le plus grand à mes yeux.
Et lorsque contre nous une ligue prépare
Les funestes complots de sa haine barbare,
Les Français, pour aider ses horribles desseins
Semblent dans leur délire armer leurs propres mains,
Les partis déchaînés menacent ou conspirent,
Tous les pouvoirs jaloux se heurtent, se déchirent,

Et la rebellion aiguisant ses poignards,
Ose encore déployer ses sanglans étendards.
Le *midi* fasciné, penchant vers sa ruine,
Allume les flambeaux d'une guerre intestine;
On arrache au sénat d'épouvantables lois,
Et la terreur renaît une seconde fois.
Dans ce moment affreux, et de trouble et d'orage,
Où le Gouvernement lutte avec le naufrage,
Tous les amis des lois, du bon ordre, des mœurs,
Dans l'armée, au sénat, parmi nos directeurs,
Las d'une liberté qui s'entoure de crimes,
Du règne populaire abjurant les maximes,
Brûlent sur les débris d'un funeste *Archontat*,
D'élever à l'empire un nouveau *Consulat*;
Fixant aux mains d'un seul la suprême puissance,
Qui puisse terminer les malheurs de la France:
De nos longs démêlés fermer le cours sanglant,
Et redonner la vie à l'état expirant.
Tous les vœux réunis vous désignent pour être
Ce bienheureux consul, ce souverain, ce maître;
Vous seul par vos vertus, par vos rares exploits
Avez sur les Français d'irrévocables droits.
Après votre retour, on s'empresse, on soupire,
Et nous sommes chargés de venir vous le dire.
Ne croyez pas pourtant que cet auguste choix
Ne vienne que des chefs, de l'état et des lois;
Que ce soit une ardeur dans Paris renfermée,
Elle est avec éclat en tous lieux exprimée;
Elle est dans tous les cœurs, tous n'attendent que vous
Pour opposer un frein aux destins en courroux.

Paraissez ; vous verrez leurs mains impatientes
Couronner de lauriers vos traces triomphantes :
Vous entendrez leurs voix par un accord flatteur,
Vous proclamer leur maître et leur libérateur.
Hâtez-vous de jouir d'une heureuse puissance
Que vous offrent l'amour et la reconnaissance ;
Bien sacré, bien plus doux à des cœurs généreux,
Qu'un sceptre sans mérite acquis par des ayeux.
Je sens qu'avec douleur vous quittez ces contrées,
Par vos faits immortels, par vos lois illustrées,
Qu'on ne pourra sans vous, et défendre et garder
L'empire glorieux que vous venez fonder.
Mais qu'importe en effet, que vos soins salutaires
Couronnent de bienfaits des rives étrangères ;
Que votre nom commande au bout de l'univers,
Si la patrie expire, ou tômbe dans les fers.
Voyez-la devant vous, tremblante, confondue,
Regrettant son héros et sa gloire perdue ;
Voyez couler ses pleurs ; rendez-vous à ses cris ;
La France est votre mère, et vous êtes son fils :
Un fils délaisse-t-il une mère outragée ;
Elle ordonne, partez, et qu'elle soit vengée. »
Ainsi des députés la douleur s'exhalait ;
Et lorsque avec éclat leur discours étalait
Les immortels bienfaits d'un immortel génie,
L'Egypte sécouant sa longue ignominie,
L'effroi des musulmans, l'arabe épouvanté,
Prêt à soumettre au joug son courage indompté
Et les pachas tremblans sur leur trône fragile.
Pendant ce long récit le héros immobile,

Paraissait contempler d'un œil indifférent
L'étalage pompeux d'un éloge brillant.
Mais quand on présenta la patrie éplorée,
Par ses propres enfans, par les rois déchirée,
Son ame fut émue, et l'on voyait ses yeux
Lancer sur l'Occident des regards furieux.
Sur son glaive il portait une main foudroyante,
Et des pleurs se mêlaient à sa voix menaçante.
Par ce noble courroux il laissait pressentir
Tout ce que d'étonnant préparait l'avenir;
Et les sanglans revers d'une ligue insensée
S'accomplirent déjà dans sa vaste pensée.

CHANT DOUZIÈME.

Abandonnons au ciel, protecteur des héros,
Au repos des autans, au long calme des flots,
Le vaisseau qui transporte aux rives paternelles,
D'un peuple impatient, les députés fidèles.
Joignons le prince *Abbas*, que ma muse laissa
Sur les pas de *Dessaix*, aux champs de *Bassoura*.
Son port jadis brillant du luxe asiatique
S'offre aux yeux dans le fond de ce golfe *persique*,
Qu'Alexandre couvrit d'innomblables vaisseaux,
Quand les arts entouraient le char de ce héros,
Et que sa politique en prodiges féconde,
Associait la Perse au commerce du monde.
Mais depuis les fureurs des barbares romains,
Depuis que, sous le joug des cruels sarrasins,
L'Orient vit fléchir sa tête ensanglantée,
Sous ces derniers tyrans l'Asie épouvantée,
Des bras du désespoir tombant dans la langueur,
Bassoura vit cesser son antique splendeur.
L'œil erre avec effroi sur ces rives désertes,
Qui d'hommes, des trésors furent jadis couvertes.
Une flotte attendait le prince dans le port;
Déjà les matelots s'agitent sur le bord.
On donne l'ordre, on part; la tempête enchaînée
Ne trouble point d'*Abbas* la course fortunée;

Et le vent protecteur qui règne sur les flots,
Par un souffle constant fait voler ses vaisseaux.
Déjà cet Océan, célèbre dans l'histoire,
Qui du peuple indien tient son nom et sa gloire,
S'offre aux navigateurs, fiers de le parcourir,
Et reçoit sur ses flots l'héritier de *Nadir.*
Ainsi que dans le golfe, on eût dit que l'orage
D'un prince vertueux respectait le passage.
Mais il est temps de peindre en vers religieux
Ces flots, qui décorés des merveilles des cieux,
Offrent, en s'entrouvrant, un chemin favorable,
Aux hébreux poursuivis par un prince implacable;
Et qui de *Pharaon* humiliant l'orgueil,
De l'incrédulité sont l'éternel écueil.
O flots aimés du ciel témoins de sa puissance!
Du généreux *Abbas* respectez la présence;
Veillez sur le dépôt qui vous est confié;
C'est le fils de *Nadir*, d'un illustre allié,
C'est l'ami du héros que la France révère,
A qui seul du destin la faveur tutélaire
Semble avoir dans le cours de ses bienfaits constans,
Ainsi que l'univers soumis les élémens.
Nos vœux sont exaucès; déjà le prince arrive
A l'*Isthme* de *Suès* et descend sur sa rive.
Cette importante place appartient aux Français:
Depuis que pour punir *Geissar* et ses forfaits
Le héros dans sa cour répandant les alarmes,
Eblouit le *Thabor* de l'éclat de ses armes.
De *Suès* à son camp tous les chemins soumis,
Par ses soins vigilans sont purgés d'ennemis.

Le prince n'écoutant que son impatience,
Brûle de joindre enfin le héros de la France,
Qui par *Dessaix* instruit veut que du jeune *Abbas*
Un escadron d'élite accompagne les pas.
O Nil ! où des persans régnèrent les ancêtres,
Tu crus revoir le sang de tes antiques maîtres,
Quand le prince s'offrit sur tes bords étonnés,
De palmes, de lauriers, les chemins sont ornés :
Mille bouches d'airain de leur voix enflammée,
Célèbrent l'étranger, l'annoncent à l'armée :
Il paraît plein de joie, et saisi de respect,
Tout le camp attendri se lève à son aspect.
Sur les traces d'Abbas chacun se précipite,
Tous admirent le prince et sa brillante suite.
Son port majestueux, sa grace, sa douceur,
Ses beaux yeux qui joignaient au feu de la valeur,
Du sang des souverains, l'auguste caractère,
Et le corps qu'il amène et sa pompe étrangère
D'un charme inexprimable enivrent les Français ;
Zopire le précède à côté de *Dessaix*.
Tout-à-coup des clairons la voix prompte et sonore
Annonce le héros que l'univers adore,
Il marche environné de ses fiers paladins ;
En voyant le guerrier qui commande aux humains
(Que ne peut d'un grand nom l'irrésistible empire !)
Le prince est dans ses bras, à ses pieds est *Zopire*.
Le héros le relève, en lui tendant la main,
Quand le fils de *Nadir* s'est écrié soudain :
« Si, pour voir de plus près le bienfaiteur du monde,
» J'ai quitté les beaux lieux que l'Euphrate féconde ;

Une

» Une cour qui m'encense, un père respecté,
» Assis au premier trône où les rois ont monté :
» C'est pour vous apporter moi-même l'assurance
» De l'immortel traité qui nous lie à la France ;
» Et si, sur ma jeunesse, en combattant pour vous,
» Une mort imprévue étend ses nobles coups,
» Sans regret dans la tombe on me verra descendre ;
» Si d'un juste laurier vous couronnez ma cendre.
» Mais il est temps d'offrir à vos augustes mains
» Ce que *Nadir* envoie au plus grand des humains ;
» Les présens de la Perse, et les armes terribles
» Que portèrent jadis deux guerriers invincibles,
» Tous deux rois d'*Ispahan*, *Tamerlan* et *Thamas*;
» Je sais que leur valeur au milieu des combats,
» Par d'horribles forfaits vit sa gloire ternie ;
» Ils régnaient par la crainte, et vous par le génie ;
» Ils ont dégradé l'homme, et vous le relevez ;
» Ils ont détruit le monde, et vous le conservez. »
Pendaut qu'*Abbas* parlait, tout le camp en silence
De l'illustre étranger admirait l'éloquence ;
Et tout-à-coup du prince et de Napoléon,
Les airs et les échos ont répété le nom.
Arrivés dans la tente où le héros du monde
Roule de ses projets la majesté profonde ;
Tous offrent aux persans leurs hommages, leurs vœux ;
Comptant avec transport parmi leurs jours heureux
Ce beau jour où *Nadir* leur donne pour ôtage
Un fils dont les vertus relèvent le courage ;
Lorsque Napoléon fit entendre sa voix :
« O généreux Abbas ! ô fils du roi des rois !



Ornement de la Perse, en qui renaît, éclate
La gloire des héros du Tygre et de l'Euphrate,
Le destin de la France est assez glorieux,
Quand votre amour pour moi vous amène en ces lieux.
Un jour, peut-être un jour, mes soins pourront vous rendre
Ce que votre grand cœur vous a fait entreprendre;
Et mon bras soutiendra contre tout l'univers
Celui qui pour me voir a franchi tant de mers.
Venez, prince, venez aux champs de la victoire
Orner vos premiers ans du laurier de la gloire!
L'Afrique et les *pachas* contre moi réunis
Ont déchaîné les flots d'un torrent d'ennemis.
Demain l'honneur vous offre une noble carrière,
Trop heureux à vos pas d'en ouvrir la barrière!
Illustrez de la Perse et le trône et le roi;
Demain Ibrahïm tombe, et l'Egypte est à moi.»
A ces mots, de *Nadir* l'héritier magnanime
Fait briller dans ses yeux une valeur sublime;
Il agite le fer qu'il porte dans sa main:
Tout le camp applaudit et s'enflamme soudain
Du feu dont s'animait l'allié de la France;
Et les mêmes transports, la même impatience,
Avant-coureurs certains des succès éclatans,
Embrasent à-la-fois et Français et Persans.
Déjà l'instant approche où leur valeur commune
Va dans les champs de Mars enchaîner la fortune.
Le cruel Ibrahïm, aigri par ses revers,
Précipitant les pas de cent peuples divers,
S'avançait en fureur de ces rives sanglantes,
Où brillent des Français les armes triomphantes.

Sa rage franchit tout ; les rochers, les torrens
Ne peuvent arrêter ses vœux impatiens.
Tandis qu'il s'abandonne aux soins de sa vengeance,
La nuit sur l'univers règne avec le silence,
Et verse sur ses yeux creusés par les soucis
Un sommeil agité qui trouble ses esprits.
Un songe affreux volant autour de sa paupière,
D'un monstre déchaîné dans sa vaste carrière
Lui présente soudain le spectacle hideux.
O prodige ! c'était un serpent monstrueux ;
Du sommet escarpé des plus hautes montagnes
Il s'élance, il se roule au milieu des campagnes ;
Il déploie en sifflant ses immenses anneaux ;
Il vole dans les airs, il traverse les eaux ;
Ses yeux lancent la mort ; de sa gueule enflammée
Il exhale, il vomit des torrens de fumée ;
Il souille, il détruit tout, et des débris sanglans
Sont de sa cruauté les tristes monumens.
Les cieux s'arment d'éclairs ; le plus affreux tonnerre
S'allume, gronde, éclate, et fondant sur la terre,
Enveloppe, poursuit de ses feux dévorans
Le monstre qui s'agite en efforts impuissans.
Ibrahïm, que ce songe a rendu plus farouche,
S'éveille, plein d'effroi s'élance de sa couche.
Il croit que l'avenir lui cache mille maux,
Que l'Egypte doit voir renaître ses fléaux ;
Et ce guerrier dont rien n'abattait le courage,
Ni Mars dans ses fureurs répandant le carnage,
Ni l'enfer en courroux de ses monstres armé,
Voit d'un songe incertain son génie alarmé.

La loi de l'évangile est le flambeau du monde.
Avant ses feux sacrés l'ignorance profonde
D'un voile ténébreux couvrait le genre-humain ;
Les dieux étaient soumis à la loi du destin ;
La morale n'avait qu'une base incertaine,
La molle volupté, la vengeance, la haine,
De notre aveuglement reçurent des autels.
Les astres présidaient au bonheur des mortels :
Des charmes impuissans soumirent la nature,
Et les prêtres d'*Ammon* vendirent l'imposture.
On cherchait l'avenir dans les flancs d'un taureau,
Et le sort des romains dépendait d'un oiseau.
Chez les mortels encor, faiblesse étrange ! ô honte !
Un songe, répandant la terreur la plus prompte,
Sur le char de la gloire attristait les héros ;
Comme si du sommeil les bizarres tableaux,
Interprètes certains des volontés célestes,
Annonçaient des destins propices ou funestes.
L'Orient avili par de sombres terreurs,
Reste encor sous le joug de ses tristes erreurs.
L'Afrique, comme lui, de ses arts dépouillée,
Comme lui par ses mœurs, par ses cultes souillée,
Eternise au milieu de ses dissentions
L'empire malheureux des superstitions.
L'Egypte en tous les temps leur patrie et leur mère,
Tient encor dans ses mains leur sceptre héréditaire.
Un songe est un oracle à ses yeux fascinés,
Prédisant l'avenir aux peuples étonnés ;
Et de ces préjugés adoptés dès l'enfance,
Telle est sur les esprits l'invincible puissance,

Qu'*Alibey*, dont l'Egypte admira les hauts faits,
Remplissait de devins son camp et son palais.
Mais nul tel qu'Ibrahïm d'une erreur populaire,
Avec autant d'ardeur n'embrassa la chimère.
Tout aidait sa faiblesse, un génie emporté,
Ses mœurs, son ignorance et son impiété,
Un sceptre teint de sang, ses rivaux, ses victimes,
La valeur des français et l'excès de ses crimes;
Et dans le noir délire où ce songe l'a mis,
Le *bey* de ses soupçons accable ses amis.
De ses sombres fureurs tout s'alarme, tout tremble,
Il erre en s'agitant, il veut que l'on rassemble
Au premiers traits du jour, les savans, les devins
Que renferment l'armée et les déserts voisins.
Dans mille lieux divers leurs troupes répandues
A la tente du *bey* furent bientôt rendues;
Leur présence calma l'impétueux tyran.
Enfant de *Mahomet*, couronné d'un turban,
L'un voit sa longue barbe ombrager sa poitrine,
L'autre porte un bonnet que décore l'hermine;
Amasis tient un arc qui roule dans sa main,
Isis l'arme magique et le portrait d'Ismen.
Aly, sur un trépied plus fier que la Sybille,
Interroge le suc des plantes qu'il distille.
On invoque à-la-fois par des cris redoublés,
Et les dieux de la nuit et les cieux étoilés,
Zoroastre, Typhon, les comètes errantes,
Némésis le front ceint de couleuvres sanglantes;
La lune qui préside à leurs enchantemens,
Trimegiste et le Nil qui féconde les champs.

Après avoir de tous recueilli le suffrage,
Hermès déjà courbé sous le poids d'un long âge,
Hermès dont le savoir et la puissante voix,
Arrache de leur trône, y replace les rois,
Enchaîne dans leurs cours les fleuves, les tempêtes,
Et fait sortir les morts de leurs sombres retraites :
Hermès les yeux en feu, tournés vers l'Orient,
Fait entendre ces mots qu'on écoute en tremblant :
« Que l'avenir vaincu, lorsque ma voix l'ordonne,
Ecarte avec respect la nuit qui l'environne ;
Que je lise...... Cessez une vaine terreur,
Combattez, *Ibrahïm*, et vous serez vainqueur.
Ce serpent furieux qui sème le ravage,
Des français vagabonds est l'effroyable image ;
Et la foudre sur lui tombant avec fracas,
C'est Ibrahïm armé du glaive des combats.
Nil, dépouille ton deuil, lève ta tête altière ;
Les drapeaux des français roulent dans la poussière,
Et les flots ont reçu leurs cadavres sanglans. »
Il dit...... Dieu quelquefois pour punir les tyrans
Laisse un moment régner le crime et l'imposture ;
Lui-même il suspendit les lois de la nature ;
Le tonnerre gronda ; sans en être agité
L'air conserva les traits de la sérénité.
Ibrahïm avec joie accepte ce présage.
» Puisque le sort soutient mes projets, mon courage
Braves soldats ! marchons, je veux anéantir
Des tyrans dont l'orgueil pense nous asservir. »
A ces mots sa fureur s'exhale, se déchaîne,
Avec tous les éclats d'une implacable haine,

Le glaive qu'il agite étincelle en ses mains ;
On eut dit que le dieu des *thraces* inhumains
Ouvrant avec fracas le temple de la guerre,
Allait de ses fléaux épouvanter la terre.

Déjà le bey ressent une invincible ardeur ;
Ce n'est plus un mortel, c'est Mars dans sa fureur ;
Il ne respire plus que guerres, que carnage,
Et le moindre repos irrite son courage.
Tous brûlent de ses feux, précipitent leurs pas,
Tous appellent la gloire, enflamment leurs soldats ;
Ils volent et déjà dans leur marche rapide
S'offre aux yeux des combats le théâtre homicide.
Ibrahïm en triomphe, et ses horribles cris
D'un délire féroce exaltent les esprits.
On le voit, entraîné par sa rage indocile,
Brûlant de s'élancer au secours de la ville,
D'illustrer son retour par la mort des français,
Et frémir de la nuit qui suspend ses succès :
Les premiers traits du jour rallument son audace ;
Il s'agite, il promet, il conjure, il menace.
Sa voix qui retentit dans le sein des vallons
Arrache au doux sommeil ses nombreux bataillons ;
Et déjà son armée avec ordre étendue
Réunie en trois corps se présente à sa vue.
A sa gauche paraît le féroce *Athamar*,
A la droite Aldamore, au centre brille Omar,
Noble enfant du désert, orgueilleux de descendre
De l'arabe fameux qui mit l'Egypte en cendre,
Et plus jaloux encor par des faits glorieux
D'expier tout le mal qu'avaient fait ses ayeux.

Plus loin on voit s'étendre en un lieu favorable
Des braves mamelucks l'escadron redoutable ;
A leur droite du Nil s'offrent les bords chéris,
Et le Caire et les champs de l'antique *Memphis.*
A leur gauche ; on voyait de leurs déserts arides
S'élever dans les airs ces hautes pyramides,
De l'orgueil des humains éternels monumens,
Qui debout sur la tombe et des rois et des temps,
Contemplent à leurs pieds, sans craindre les naufrages,
Rouler dans sa fureur le long torrent des âges.
Le farouche Ibrahïm d'un innombrable corps
Règle les mouvemens, fait agir les ressorts,
De ses mains, de ses yeux, de sa voix enflammée,
Il harangue, il excite, il entraîne l'armée,
Elle marche, elle vole.

En ces affreux momens
Le plus grand des héros, l'effroi des musulmans
Dont la mâle raison précipite ou modère
Et le profond génie et l'ardent caractère,
Dans les champs de l'honneur déjà s'est élancé :
Au camp tumultueux dont il est menacé ;
Au monstrueux amas d'une armée innombrable,
Dans le calme imposant d'un ordre inaltérable,
Le héros opposait d'invincibles guerriers
Vieillis au champs de Mars, à l'ombre des lauriers.
Voyez ces escadrons pleins d'une ardeur guerrière
Tous prêts à se couvrir d'une noble poussière.
Voyez ces fantassins non moins terribles qu'eux,
S'avançant au combat d'un pas audacieux.

Déjà la charge sonne et le fer étincelle,
Tous les rangs sont gardés ; à la gloire fidèle
Menou, conduit la gauche ; à la droite est *Régnier* ;
Au centre on cherche en vain cet illustre guerrier
Ce *Kleber*, ce héros, cher à la renommée
Qu'une forte blessure éloigne de l'armée.
Français consolez-vous ! pour venger son malheur ;
Dugua remplacera ce chef avec honneur ;
Junot pour contenir, et *Thamir* et la place
Vers le Caire effrayé s'avance avec audace ;
Tandis qu'un corps nombreux des meilleurs combattans
Spectateurs de la guerre et des événemens,
Dans un repos armé pour la cause commune
Songe à maîtriser tout jusques à la fortune.
Mais déjà du combat le signal est donné ;
Tisiphone le front de serpens couronné ;
Verse à grands flots sa rage, et de ses mains impies
Elève dans les airs le flambeau des furies.
Aux lugubres clartés de cet astre sanglant,
De cent globes d'airain le bruit retentissant
Ebranle les échos de ce lointain rivage.
Déjà parmi les cris, le deuil et le carnage
Une épaisse fumée enveloppant les airs
Se dilate, s'étend dans les vastes déserts
Muse des chants guerriers, soutiens mon vol sublime !
Peins nos chefs, nos héros, l'ardeur qui les anime,
Ibrahim furieux, ses soldats menaçans,
D'un fanatisme aveugle, aveugles instrumens,
Et le français habile à lancer le tonnerre
De victimes sans nombre ensanglantant la terre.

Dans le fort du combat brûle de s'engager.
Tel qu'en noirs tourbillons un ouragan s'avance,
Tel le fier *Aldamore* annonce sa présence.
Ses nombreux bataillons nous attaqent soudain :
Arsire suit ses pas ; le glaive est dans leur main ;
Sous leurs coups redoublés les éclairs rejaillissent,
Dans ce terrible choc que de français périssent !
Bessières et *Lagrange* à travers mille traits
Se jettent au milieu des bataillons épais.
Puissé-je en retraçant leurs actions célèbres,
Disperser de l'oubli les profondes ténèbres !
Tous les deux déployant leur génie et leurs feux,
Forcent des ennemis les flots impétueux ;
Et dans le noble essor de leur valeur guerrière,
Des combats devant eux reculent la barrière.
Tout tremble, se disperse ou tombe sous lours coups ;
Ainsi les aquilons unissant leur courroux,
Des fleuves suspendant les courses vagabondes,
Vers leur source en grondant font remonter les ondes.
Pendant ces grands succès le féroce *Athamar*,
Suivi de ses brigands, du perfide *Geissar*,
Balançant dans sa main son cruel cimeterre,
Livre ailleurs aux français une fatale guerre ;
Et son premier exploit étale avec horreur
L'implacable courroux du plus cruel vainqueur.
La première victime à sa rage immolée,
Sous les pieds des chevaux par son ordre foulée,
Du spectacle hideux de ses membres épars,
Par le fer dispersés attriste les regards.

Leçlerc a vu ce crime, il court venger l'outrage ;
Sur l'assassin farouche il fond avec courage,
L'attaque avec vigueur, lui porte un coup fatal.
L'arabe sans pâlir répond à son rival,
En armant contre lui sa rage accoutumée.
Tels on vit autrefois aux champs de l'*Idumée*,
Le généreux *Tancrède* et le cruel Argant,
S'atteindre, se frapper dans un choc éclatant.
Athamar succombait, quand pour sauver sa vie,
Vole, fond sur *Leclerc*, une troupe aguerrie ;
Tel qu'un tigre de meurtre et de sang altéré,
Sème au loin la fureur dont il est dévoré ;
Tel le fier *Athamar* qu'irrite sa blessure,
Surmontant sa douleur pour venger son injure,
Se déchaîne en torrent ; sous ses terribles coups
Fait tomber les guerriers qui bravent son courroux.
On s'indigne, on s'oppose à son audace extrême,
Et bientôt le guerrier tombe frappé lui-même,
Au milieu des débris des morts et des mourans,
De sa férocité lugubres monumens.
Loin qu'une telle mort ébranle son courage,
Pour la venger l'arabe en conçoit plus de rage ;
Son désespoir lui sert et de chef et de lois ;
Athamar semble encor vivre dans leurs exploits ;
Et si le musulman, au danger moins timide,
Eût secondé l'essor de ce choc intrépide,
L'arabe eût balancé le destin des combats.
  Mais, *Géissar*, qu'attends-tu pour lancer tes soldats ?
Où sont les musulmans ? ces enfans de Bellone
Fondateurs courageux de l'autel et du trône,

Qui traînaient à leur char, qui foulaient à leurs pieds
De cent peuples vaincus les rois humiliés,
Menaçant d'engloutir la terre épouvantée,
Dans le vaste torrent de leur force indomptée.
O honte ! les enfans de ces nobles ayeux,
Citoyens sans honneur, soldats voluptueux,
De l'empire vieilli colonnes chancelantes,
Aux champs brillans de *Mars*, phalanges impuissantes,
S'endorment mollement dans le sein des plaisirs,
Et leurs lâches *pachas*, leurs plus lâches *visirs*,
Factieux, remuans à l'ombre des murailles,
Fiers dans la paix, tremblans à l'aspect des batailles,
Sont l'opprobre du monde et de leurs vils sultans,
Victimes ou bourreaux, esclaves ou tyrans.
Ainsi de leur Geissar l'ame dégénérée,
Aux vices, aux complots honteusement livrée,
Ne peut sentir les feux d'un noble sentiment ;
Même auprès d'*Athamar* il combat faiblement ;
Et lorsque le guerrier avec gloire succombe,
Loin de venger sa mort et l'honneur de sa tombe,
De servir son parti, de vaincre ou de mourir,
Geissar tremble et s'enfuit.

En ce moment Thamir

Du sommet d'une tour qui domine la plaine
Voit entre les deux camps la victoire incertaine.
Il voit en frémissant un *pacha* sans valeur
Préférer sans rougir sa vie à son honneur ;
Il s'indigne de voir ses cohortes oisives,
Lorsqu'*Arsire*, *Aldamore* étrangers sur ces rives,

Du monde et d'Ibrahïm soutiennent le destin.
Lui-même en frémissant, pense que c'est en vain
Qu'il garde une cité qu'on ne pourra défendre,
S'il faut céder aux lois d'un nouvel Alexandre;
Que si le *bey*, les rois sont vaincus en ce jour,
Contre un revers semblable il n'est plus de retour,
Que ce jour éclairant ou leur honte ou leur gloire,
Leur prépare des fers, la mort ou la victoire.
« Quoi ! s'écria *Thamir*, quand pour sauver l'état,
L'Egypte toute entière et s'agite et combat,
Lorsqu'aux rives du Nil, pour la cause publique,
L'honneur a réuni l'Orient et l'Afrique;
Quand déjà leurs soldats de terreur sont glacés,
J'attendrais que sur moi ces murs soient renversés !
Faisons du moins rougir la fortune cruelle,
En cherchant une fin et plus noble et plus belle:
A nos frères portons un secours courageux,
Et s'il nous faut périr, périssons avec eux. »
Il choisit à ces mots une troupe intrépide,
Il entraîne avec lui la superbe Almaïde,
Et suivant les détours d'un vaste souterrain,
Il dérobe à *Junot* sa fuite et son dessein.

Mais pendant que *Geissar* aux feux de la tempête,
Dans le fond des déserts cherche à cacher sa tête;
Peignons il en est temps, en mes nobles travaux
Et de nouveaux guerriers et des exploits nouveaux.
O Lannes ! si depuis, la mort la plus cruelle,
Te plongea jeune encor dans la nuit éternelle;
Si dans les champs d'*Eylin*, par ta gloire illustrés,
S'éteignit le flambeau de tes jours adorés,

Du moins pour consoler ton ombre et ma patrie,
Offrons cette journée où ta noble furie,
Du valeureux *Omar* repoussa les efforts,
Omar qui retraçait sur ces coupables bords,
Les vertus qui du monde embellirent l'enfance;
Omar en qui les *beys* ont mis leur confiance,
Qui conduit une armée et sert en rougissant,
D'un pays qu'il chérit l'exécrable tyran.
O tombeau de Memphis! lieu sacré que j'atteste!
Dans ce combat fameux à vos *beys* si funeste,
Vous vîtes votre *Omar* par un rare succès
Dans une triple attaque ébranler les français.
Lannes, cède trois fois à ce terrible orage,
Puis contre ses fureurs roidissant son courage,
Il entraîne les siens qui pliaient à ses yeux,
Et les précipitant d'un choc impétueux,
Rappelle la fortune, abat, détruit, renverse
L'Egyptien surpris que la terreur disperse.
Peindrai-je en ce grand jour nos feux vifs et roulans?
De *Marmont*, *Morangiers* les rapides élans;
Ces murailles d'airain qui vomissent la foudre,
Parmi des tourbillons de fumée et de poudre;
Les tubes menaçans de longs dards hérissés
Qui rompent les efforts des coursiers repoussés?
Entendez-vous les cris des victimes mourantes?
Voyez plus loin courir ces phalanges tremblantes!
Ibrahim furieux voit fuir ses légions.
« Chers mameluks, dit-il, ô braves compagnons!
Dont le nom fait trembler et l'Afrique et l'Asie,
De toute ma fureur si votre ame est saisie;

Si ma haine implaclable embrase vos esprits,
Des colonnes d'*Omar* rassemblons les débris.
Brisons sous nos efforts une race coupable :
O dieu de Mahomet ! que ta foudre m'accable,
Si le soleil couchant trouve dans mes états,
Un seul, un seul français échappé du trépas. »
Comme il disait ces mots, il voit soudain paraître,
Thamir qui s'écriait, » Ibrahïm ! ô mon maître !
» Quand l'Egypte a besoin du secours de mon bras,
» Le repos est un crime et je vole aux combats. »
Il dit, et le bey part rayonnant d'espérance,
Ivre à la fois d'orgueil, de haine, de vengeance;
Précédé de la foudre et le glaive à la main,
La terreur suit ses pas, sur son casque d'airain,
S'offre un tigre entouré de dépouilles sanglantes,
Elévant dans les airs ses griffes menaçantes.
Les discours d'*Ibrahïm*, ses regards irrités,
Ramènent au combat les siens épouvantés.
Déjà le sage *Omar*, retournant sur ses traces,
Fait payer au vainqueur sa fuite et ses disgraces,
Et déployant les traits d'un courage inoui,
Voit le tyran des *beys* de sa gloire ébloui.
Mais le choc d'Ibrahïm fut si prompt, si terrible,
Qu'il entrouvre les flancs d'une armée invincible.
Ce n'est plus un courage avec art concerté,
C'est le triomphe heureux de la témérité.
Tu tombas sous ses coups vertueux *Lagénére* !
Tendre objet des faveurs de l'aimable Glycère;
Qui du lit où l'hymen te serrait dans ses bras,
A la voix d'un héros te rendis aux combats.

Contre les coups du sort ne purent te défendre !
Ibrahïm pour toujours éteignit cette voix,
Dont les accens si doux eussent charmé les rois.
Il ne reverra plus les lieux qui l'ont vu naître
Cet *Azor* dont l'Amour était jaloux peut-être ;
Un barbare a souillé l'or de ses blonds cheveux,
Et la mort de son voile obscurcit ses beaux yeux.
De deux amis encor cette triste journée,
Vit par un coup fatal trancher la destinée.
Tous deux rivaux en âge, en tendresse, en valeur,
Ensemble déployaient leur belliqueuse ardeur;
Quand *Ibrahïm* jaloux d'une vertu si rare,
Au sein de *Florimont* plonge un glaive barbare;
Et tandis que *Zamore* accablé par le sort,
Vole dans son courroux, sans songer à la mort,
Soutenir d'une main son ami qui chancelle,
Et de l'autre venger sa blessure cruelle,
Il est frappé lui-même, et son bras fracassé
Laisse tomber le corps qu'il tenait embrassé.
Ah ! si de ces guerriers la tombe hospitalière
A sur ces bords ingrats recueilli la poussière,
Qu'auprès d'elle gémisse une tendre pitié,
Que la gloire l'entoure ainsi que l'amitié,
Et que le voyageur apporte son hommage
A des restes sacrés qui seront d'âge en âge,
Pour les peuples cruels de ces tristes climats
L'exemple des vertus qu'ils ne connaissent pas.
Mais pendant qu'*Ibrahïm* dans sa rage implacable,
Sème de mille morts l'image épouvantable;

Arsire

Arsire s'illustrait par des traits généreux ;
Thamir esclave adroit d'un tyran soupçonneux,
Jaloux de conserver sa faveur, sa puissance,
Déployait sa valeur, sa vieille expérience.
Mourad fait pour régner et bien plus grand que lui ;
Songe en offrant au bey son dangereux appui,
Bien moins à le servir qu'à devenir son maître ;
Dans tout l'éclat d'un chef s'efforce de paraître,
Et même en espérant des fruits de sa valeur
Redoute l'avenir quel que soit le vainqueur.
Mais du jeune *Guibert* qui suit les pas d'Alcide,
Qui pourrait, tendre épouse, intrépide Almaïde ?
En un combat pour toi plein de crainte et d'horreur
Peindre avec vérité ton trouble et ta douleur !
Son bras est pour le *Caire*, et son cœur pour la France,
L'amour retient ses traits, quand son devoir les lance ;
Et la crainte endormant sa gloire et son courroux,
Dans tout ce qu'elle voit lui présente un époux.
Des siens environnée elle songe sans cesse
A sauver son honneur sans blesser sa tendresse,
Et pendant le combat on la voit se borner
A repousser la mort sans jamais la donner.
Aldamore brillant des graces du bel âge,
Et du généreux feu qui pare son courage,
Paraissait dans le cours de ses nobles travaux
Orgueilleux de marcher sur les pas des héros ;
Et brûlait aux regards des siens et de l'armée,
D'égaler d'*Ibrahim* la haute renommée ;
Tout fuyait devant eux ; leurs efforts réunis,
Disputant la victoire à leurs fiers ennemis,

Semblaient de tous parts [illegible]
Et rétablir des beys l'odieuse puissance.
Napoléon a dit ; il est temps d'enchaîner
Ce bey présomptueux qui croit tont entraîner ;
A ces mots son coursier qu'il pousse avec audace
Part et d'un long trajet a dévoré l'espace.
Il emmène avec lui l'élite des guerriers ;
Murat fait sur ses pas voler ses cavaliers.
Aux lauriers immortels qui couronnent sa tête,
On reconnaît Berthier, cet autre Philoctète,
Illustre compagnon d'un Alcide nouveau.
C'est *Guibert* que la mort va plonger au tombeau,
Guibert, enfant du *Tarn*, à la fleur de son âge,
Né d'un sang qui reçut la valeur en partage,
Les graces, le génie et même la beauté,
Est orgueilleux de suivre un héros indompté.
Mais le ciel en ce jour voulut par un prodige
Signaler le vainqueur d'Arcole et de l'Adige ;
Et de ses grands destins dévoiler la splendeur.
A peine le héros touche aux champs de l'honneur,
Qu'au dessus de son casque en subtile colonne,
Qui forme en circulant une immense couronne,
Coule un vif météore, un sillon lumineux,
Descendu tout-à-coup de la voûte des cieux.
A ce signe éclatant, à cet heureux augure,
Des destins d'un héros, de sa grandeur future,
Tout le camp des français avec force applaudit.
Par un contraire effet *Ibrahïm* en pâlit.
Et déjà comme on voit à leur rive enchaînées,
Expirer le courroux des vagues mutinées,

Tels au mauvais ... ses progrès.
Les regards d'un grand homme entraînent les français ;
Il parle, et sur ses pas coutre un péril extrême,
L'héroïsme français se surpasse lui-même.
On voit sans se confondre aceonrir tous les corps,
Un seul bras diriger les plus vastes ressorts,
Le désordre céder aux lois le l'harmonie,
Le nombre au vrai courage et la force au génie.
Ibrahïm attaqué, pressé de toutes parts
Couvert, environné des tempêtes de Mars,
Veut en vain résister au héros qui l'accable.
En vain dans les transports de leur ame indomptable
Les beys, les *mameluks* plus forts que le malheur,
Au pouvoir des talens opposent leur fureur :
Sous nos coups, sous le fer les rangs entiers périssent,
De leurs cris redoublés les rivages gémissent ;
Et dans les champs au loin roulent ensanglantés
Mille membres épars par la foudre emportés.
Mais ô muse ! il est temps d'annoncer à la gloire
Un prince dont le nom vivra dans la mémoire.
Rival de Cosroés, héritier de Cyrus,
Brillant de leur valeur, orné de leurs vertus,
A peine *Abbas* paraît dans les champs du carnage
Qu'il part comme l'éclair précurseur de l'orage;
Son rapide escadron seconde ses travaux,
Il s'élance, il s'exprime, il agit en héros.
En vain *Napoléon* et *Dessaix* et *Zopire*,
Veulent régler l'essor du beau feu qui l'inspire ;
Moins troublé du danger où son bras va s'offrir
Qu'entraîné par l'éclat qui peut en réjaillir,

Il ose pénétrer jusqu'à la place même,
Où s'agite Ibrahïm dans sa fureur extrême;
Et jusques sous ses yeux sans craindre son courroux
Il a le noble orgueil de le rendre jaloux.
Arsire veut punir sa généreuse audace,
Il vole, il joint Abbas, l'attaque, le menace;
Abbas pare ses coups, et sans s'en effrayer
Il connaît le péril et veut le défier.
Arsire plus fougueux sur lui se précipite,
Le prince à ses efforts se dérobe, l'évite;
Et lassant sa fureur par sa légéreté
Blesse en lançant des traits son rival irrité,
Qui rassemblant enfin sa force, son courage
Veut de sa lance horrible.... elle a trompé sa rage;
Elle tombe sans fruit, et se brise soudain;
Et tandis que d'une autre il veut armer sa main,
Abbas de son rival voit l'ardeur occupée,
Et dans le sein d'*Arsire* il plonge son épée.
Triomphe, heureux guerrier, dans les plaines de Mars,
En ce jour d'un héros tu fixas les regards!
En un lieu consacré par une gloire immense,
Si fatal à l'Egypte et si cher à la France,
Oublirais-je aujourd'hui les différens guerriers
Qui se couvrirent tous d'honorables lauriers;
Ce brave *Andreossi*, ce Lambert intrépide,
Rambaud, *Vial*, *Vernois*, dignes soldats d'Alcide;
Tous illustrés, ainsi que *Vaux* et *Domartin*
Sous les murs de *Jaffa*, sur les bords du Jourdain.
Ah! si pour ce combat mes chants patriotiques
Décernaient à leur gré des couronnes civiques;

D'*Orsenne*, *Savari*, *Monleger* et *Friant*,
Vos fronts seraient parés de ce signe éclatant;
Je ferais résonner sur ma lyre guerriere,
Et le nom de *Détrée* et celui de *Fugiere*,
Et *Rampon*, *Duranteau*, *Julien* et *Binot*,
Charmeraient les Français aussi bien que *Renaud*;
Et si quelque guerrier sortait de ma mémoire
On le retrouverait au temple de la gloire.
Osons pourtant, osons d'un trait plein de vigueur,
De deux brillans soldats retracer la valeur.
C'est *Duroc* et *Guibert*; leur jeunesse intrépide,
Amante des combats s'enflamme aux yeux d'*Alcide*.
Tous deux nobles rivaux de gloire et d'amitié,
Tous deux dignes du rang où leur sort est lié,
Recevant, répandant les ordres de leur maître,
Ces guerriers généreux s'efforcent de paraître;
Triomphent en courant, en semant sur leurs pas
Des succès glorieux dont s'illustrent leurs bras.
Tout-à-coup deux guerriers d'une haute apparence
Se présentent... sur eux l'un et l'autre s'élance,
En vain *Hircau* paraît fièrement revêtu
De la peau d'un lion sous ses traits abbattu,
En vain d'un tigre affreux la dépouille sauvage,
Semble du brave *Olmuts* relever le courage.
Ces Hercules nouveaux n'épouvantèrent pas
Deux français qu'un grand homme instruisit aux combats;
Et perdant tout-à-coup leur espérance altière,
Les vainqueurs des forêts ont mordu la poussière.
Mais, ô destin fatal! aussi prompt que l'éclair,
Un plomb frappe à l'instant le malheureux *Guibert*;

Et tandis que *Duroc* protège de ses armes
Les restes d'un ami qu'il baigne de ses larmes ;
Un spectacle inoui par ses effets touchans
Excite la pitié de tous les combattans ;
C'est la belle Almaïde au désespoir livrée :
Déjà depuis long-temps cette amante adorée
Suivant des yeux l'époux qui causait son ennui,
Oubliait les dangers, ne craignait que pour lui ;
En se plaignant du sort dont la rigueur amère
L'empêchait de défendre une tête aussi chère,
D'en écarter les traits, de braver leur courroux,
Et de mourir enfin pour sauver son époux.
Avec quel vif chagrin, sa tendresse alarmée
Contempla quelque temps la fureur animée
Du barbare soldat qui menaçait les jours
De l'objet adoré de ses tendres amours !
Et quand le sort cruel le couronne avec gloire,
C'était pour l'immoler au sein de la victoire.
Almaïde aussitôt n'écoutant que son cœur,
S'élançant loin du camp où l'enchaîne l'honneur,
(Qu'un amour malheureux inspire de courage !)
A travers mille morts s'ouvre un noble passage.
Elle arrive, elle voit, glacé par le trépas,
Son amant qu'elle appelle, et qui ne l'entend pas.
Par ses tendres baisers sur sa bouche plaintive,
Elle voudrait fixer son ame fugitive.
Vains efforts ! vains souhaits ! les larmes de Cypris
Ne ranimèrent point le berger Adonis.
Almaïde en gémit, et sa raison s'égare,
Elle reproche au sort sa cruauté barbare.

On arrache le fer dont elle arme sa main,
Pour le tourner, hélas ! contre son propre sein.
On l'entraîne, on enlève aux regards d'une amante,
D'un malheureux époux la dépouille sanglante ;
On louait son courage, on admira son cœur.
Mais malgré les efforts de sa rare valeur,
Le bey de tous côtés sur ces tremblantes rives
Voit des siens effrayés les hordes fugitives :
L'arabe vagabond pour échapper aux fers,
Précipitant sa fuite au milieu des déserts,
Et Geissar des Français redoutant la furie,
Courant cacher sa honte au sein de la Syrie ;
Il voit, il voit les morts sur les morts entassés,
Les guerriers en fuyant poursuivis et pressés,
S'efforçant de calmer la victoire inhumaine,
Des captifs furieux en tombant dans leur chaîne ;
Il voit ces bords couverts de deuil et de mourans,
Ses coursiers, ses drapeaux renversés et sanglans ;
Et pour comble de maux il apperçoit encore
Son plus fidèle appui le superbe Aldamore,
Abandonné des siens, de fatigue épuisé,
N'ayant que le tronçon de son glaive brisé,
Qui dispute aux français sur l'arène sanglante
Les glorieux débris d'une vie expirante.
Il voit le coup fatal qui le prive du jour :
Puisque le sort cruel m'accable sans retour,
Et que j'ensevelis dans ma chûte profonde
L'Egypte épouvantée et la moitié du monde ;
Irais-je sans rougir, souverain sans honneur,
Mendier des français l'insolente faveur !

Ou captif oublié de la nature entière,
Dans l'opprobre des fers terminer ma carrière !
Il me reste un poignard pour sauver mon orgueil,
Et du trône un héros doit tomber au cercueil.
Malheureux Aldamore, Ibrahïm va te suivre !
En cessant de régner je dois cesser de vivre.»

A ces mots dans son sein son glaive s'est plongé,
Mourad, quoique vaincu, se crut alors vengé;
Et loin de déployer un courage inutile,
Il s'éloigne, il rasssemble en capitaine habile
Quelques soldats épars glacés par la terreur,
Et paraît à leurs yeux leur prince et leur sauveur.
Thamir que le seul soin de sa propre fortune,
Attachait en secret à la cause commune,
Moins ami d'Ibrahïm que jaloux du pouvoir,
Loin d'imiter du *bey* le noble désespoir,
Tombe aux pieds du vainqueur, lui jure obéissance;
Et pendant qu'entraînés par sa vive éloquence,
A l'exemple du chef mille soldats divers
Vont implorer leur grace et demandent des fers,
Dans le cours d'un succès dont la splendeur égale
La palme du Thabor, les lauriers de Pharsale,
Le grand Napoléon délivré d'ennemis,
Voyant tout dispersé, vaincu, mort ou soumis,
S'empresse au même lieu témoin de sa victoire,
De rendre au Dieu vivant hommage de sa gloire;
Et mettant à profit les rapides terreurs,
Qu'un triomphe éclatant verse dans tous les cœurs,
Sans songer au repos, vers la ville alarmée,
Fait voler aussitôt son invincible armée.

Déjà

Déjà le Caire instruit de nos brillans exploits,
De la mort d'Ibrahïm, de la honte des rois,
Privé des chefs fameux qui pouvaient le défendre,
Sans espoir, sans appui ne songe qu'à se rendre;
Et déjà ses *imans*, ses premiers magistrats,
Accompagnés des beys, dn penple, des soldats,
Devancent le héros, livrent à sa puissance
L'Egypte, la cité, l'envoyé de Bysance,
Ils jurent à ses pieds, d'une commnne voix,
D'obéir avec zèle à ses augnstes lois.
Ils s'avancent; soudain le Caire ouvre ses portes
Au grand Napoléon, à ses braves cohortes.
Il entra; snr les pas d'nn guerrier généreux,
On n'entend pas gémir d'illustres malheureux,
On ne voit point le deuil, ni les sanglans ontrsges
Dont on souillait les rois jnsques dans leurs imsges,
Quand les Césars pour plaire aux féroces romains,
Enchaînaient des captifs à leurs chars inhumains.
Loin de ces lieux, la pompe odieuse et cruelle
De souverains couverts d'une honte éternelle.
C'est l'olive à la main qu'un illustre vainqueur
S'avance en pardonnant, en pacificateur,
Qn'il verse des bienfaits en essuyant les larmes;
Qn'il éloigne l'effroi répandu par ses armes;
Et pendant que le Caire, en ces heurenx momens,
A l'aspect d'nn héros onbliait ses tyrans,
Condnite par son cœnr la tendre Virginie,
Au noir séjonr du crime et de l'ignominie,
Où le plongea n'aguère nn maître soupçonneux,
Court arracher aux fers un père vertueux.

Tandis qu'à sa douleur entièrement livrée,
La sensible Almaïde, une amante adorée,
Rendait à son époux de funèberes honneurs
Sur un tombeau modeste arrosé de ses pleurs,
Où sa tendresse, hélas ! jusqnes à nous transmise,
Fit descendre bientôt la nouvelle Arthemise.

FIN.

A TOULOUSE,

De l'Imprimerie de Marie-Joseph DALLES, près la rue des Changes.

ERRATA.

Chant I.er, page, 1, vers 10.e, lisez *sur ses murs.*
Page 15, vers 20, lisez *le ciel et la nature.*
Page 16, vers 15, lisez *Du trône des forêts.*
Chant II, page 23, vers 28, lisez *S'il cède à la tempête.*
Page 29, vers 30, lisez *Sous ses traits.*
Chant III, page 40, vers 17, lisez *Le jour qui présageant,*
Page 42, vers 19, lisez *ce dangereux écueil.*
Chant IV, page 51, vers 13, lisez *Et Balthazar,*
Page 53, vers 15, lisez *en rompant les efforts.*
Idem, vers 16, lisez *Trouble les syriens.*
Chant V, page 69, vers 30, lisez *Alept.*
Page 72, vers 17, lisez *Tournez, prince, tournez,*
Page 76, vers 27, lisez *il est temps de paraître.*
Page 81, vers 11, lisez *Comme un astre.*
Chant VI, page 83 vers 4, lise *De leur trône.*
Idem, vers 7, lisez *des élémens vainqueur.*
Chant VII, page 125, vers 11, lisez *quelque temps incertaine.*
Chant VIII, page 136, vers 13, lisez *qui meut.*
Page 138, vers 26, lisez *Entoure ses autels.*
Prge 140, vers 1, lisez *Et ce culte.*
Page 141, vers 7, lisez *Et ce sage paraît.*
Chant IX, page 156, vers 14, lisez *épuises.*
Page 168, vers 25, lisez *Qui craignait.*
Chant X, page 173, vers 11, lisez *d'odieuses faveurs,*
Page 180, vers 12, lisez *Même en la défendant.*
Chant XII. page 208, vers 5, lisez *Egypte!*

